

# REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

*Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historja.*

*Cicéron, de Orat., II, 45.*

**QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE.**

---

TOME CENT TRENTE-SIXIÈME

Janvier-Avril 1921.

---

PARIS  
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1921

no. V



D

1

.R6

t.136

1921

~~H~~  
~~A5282~~

v.136

SEP 21 1923

183829

B. P.

UNIVERSITY  
COLLEGE  
LIBRARY



REVUE  
HISTORIQUE

THE  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
PRESS

LES

## « PROPHÈTES » DU LANGUEDOC

EN 1701 ET 1702

LE PRÉDICANT-PROPHÈTE JEAN ASTRUC, DIT MANDAGOUT

---

Deux articles de la *Revue historique* consacrés par M. F. Puaux aux *Origines, causes et conséquences de la guerre des Camisards*<sup>1</sup>, et la publication, par M. Puaux également, des *Mémoires* du chef camisard Jean Cavalier ont ramené l'attention sur la fameuse révolte cévenole. Il y aurait lieu sans doute de discuter certaines affirmations de M. Puaux et d'examiner dans le détail la valeur documentaire des *Mémoires* de Cavalier (contrairement au traducteur, et avec le protestant Antoine Court, nous les jugeons « très infidèles »). Les pages qui suivent tendent seulement à établir un fait considérable, qui ne ressort ni de l'exposé publié dans la *Revue historique*, ni surtout du récit de Cavalier, à savoir les liens qui unissent l'insurrection méridionale avec une crise religieuse morbide peut-être unique dans l'histoire. Les caractères propres du soulèvement, son audace, ses excès, son irrésistible violence ne peuvent être compris ni sainement jugés que si on le rattache étroitement à la fièvre religieuse du « prophétisme », comme disaient les protestants, ou, comme disaient les catholiques, du « fanatisme », fièvre qui depuis 1700 a sévi si étrangement dans le Bas-Languedoc et les Cévennes.

Les historiens anciens des Camisards, à commencer par les catholiques : le curé Louvroleuil (1704), le juge La Baume, Brueys (1709), font unanimement sortir la révolte de 1702 de l'exaltation malade de 1701<sup>2</sup>. Les autorités du Languedoc ont été si

1. T. CXXIX, p. 1 et 209.

2. Louvroleuil, *le Fanatisme renouvelé*, vol. I, 1704 (nous citons l'édition

convaincues de cette dépendance qu'elles ont réprimé avec une impitoyable promptitude les manifestations tardives du prophétisme, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Du côté protestant, le *Théâtre sacré des Cévennes*, publié à Londres en 1707, proclame l'union intime des chefs camisards et des inspirés. Antoine Court, ordonnant en 1760 ses notes et ses souvenirs dans son *Histoire des troubles des Cévennes*, n'a pas manqué non plus de relier la prise d'armes à des manifestations insolites de la piété huguenote et le pasteur de Nîmes Samuel Vincent, rééditant en 1819 l'ouvrage de Court, a montré qu'il avait su le lire, en insistant dans une préface sur l'état « d'ignorance et de fanatisme » où la persécution avait réduit les protestants qui se soulevèrent<sup>1</sup>.

Cependant, ces affirmations semblent être demeurées sans écho. Michelet, sans doute, a insisté sur le caractère inouï que l'exaltation religieuse avait imprimé à cette terrible guerre. Mais M. Rébelliau, dans son chapitre, à certains égards si neuf, consacré aux embarras protestants de Louis XIV (*Hist. de France* de Lavis, t. VIII, I, p. 381), ne parle même pas du prophétisme, et aujourd'hui M. Puaux recommande, sans une restriction, des *Mémoires* de Cavalier où l'ancien chef, lui-même inspiré et prédicateur, se donne uniquement pour un soldat et ne fait pas même mention des faits quotidiens de possession religieuse dont il avait été le témoin<sup>2</sup>.

A quoi tient que la crise religieuse du « fanatisme » soit ainsi oubliée? A cette seule raison, croyons-nous, que la documentation des anciens historiens est trop réduite. Louvroleuil, La Baume et Brueys, avec tous les catholiques de leur temps,

d'Avignon, 1868); La Baume, *Relation historique de la révolte des fanatiques* (manuscrit du temps, publié à Nîmes, 1874); Brueys, *Histoire du fanatisme*, t. I, 1709 (nous citons une édition d'Utrecht, 1727).

1. Nous citons A. Court dans cette édition de 1819. On sait que le *Théâtre sacré*, publié à Londres en 1707, est un recueil de témoignages qui doivent attester la réalité et la valeur religieuse du mouvement « prophétique » en face des incrédules, et particulièrement des pasteurs de Londres, ennemis des inspirés. Le livre a été réédité en 1847 sous le titre : *les Prophètes protestants...*, par le pasteur A. Bost, qui a modifié l'ordre des témoignages et ajouté au texte quelques notes. Les idées très particulières de A. Bost, qu'il exprime dans une préface, ont fait dire que son édition « n'était pas exacte ». Une minutieuse collation nous a prouvé au contraire que l'édition est très honnêtement faite. Le texte original est entièrement reproduit. Quelques modifications verbales (très rares) ne valent seulement pas d'être signalées.

2. M. Puaux n'a malheureusement pas fourni de ces *Mémoires* le texte le plus ancien, qui est représenté par un manuscrit de La Haye, lequel mentionne au moins une fois les prophètes.



affirment que le « fanatisme » est l'œuvre de simulateurs, suscités en France par des étrangers qui ont voulu soulever le midi protestant contre le roi. Mais ils ont été si étonnés de ce qu'ils ont vu ou appris qu'ils sont demeurés très sobres dans leurs récits, et leur modération même trahit leur embarras. Quant au protestant Court, il se tient également sur la réserve. Il ne pouvait dire du bien des inspirés, car depuis 1715 son activité missionnaire en France a consisté à les forcer au silence. Il n'ose pas non plus les condamner résolument, car son enfance s'est écoulée au milieu d'eux et il a eu de la vénération pour leur piété. Il a interrogé des témoins sûrs, mais ceux-ci, parlant en des temps et en des lieux où le fanatisme était devenu suspect, ont tu souvent ce qu'ils en auraient pu dire. Il nous reste le *Théâtre sacré des Cévennes*. Mais le petit volume, qui a profondément remué Michelet, apparaît sans doute aux lecteurs d'aujourd'hui comme un amas de bizarreries où il est difficile de porter la critique. L'ouvrage avait été accueilli par les pasteurs de Londres avec une véritable répulsion et c'est assurément pour ne pas évoquer son souvenir que Cavalier, dans la recension anglaise de ses *Mémoires*, a usé d'une si belle pudeur à l'égard du prophétisme. Ce recueil d'« expériences religieuses » extraordinaires choque nos historiens contemporains autant que les pasteurs d'autrefois. Comme d'ailleurs il contient peu de dates et émane d'exaltés dont la sincérité peut être douteuse, on ne veut plus faire fond sur lui.

Le seul écrivain qui, depuis 1760, ait apporté quelques précisions sur le mouvement prophétique est M. Roschach. Dans le quatorzième volume de la nouvelle édition de l'*Histoire de Languedoc* (Toulouse, 1876) il a publié des lettres de Broglie et de Bâville au ministre de la Guerre qui jettent un peu de lumière supplémentaire sur ces temps troublés. Mais il ne paraît pas, comme on le verra, que le commandant militaire ni l'intendant du Languedoc aient voulu donner à la cour une image exacte des agitations religieuses de leur province. Ils avaient intérêt à couvrir des manifestations trop étranges. Leur correspondance officielle n'ajoute donc pas beaucoup aux auteurs que nous avons cités. Cependant, elle confirme leurs dires, et M. Roschach y a trouvé de quoi s'en tenir formellement à l'opinion des anciens historiens. Il a écrit (t. XIV, p. 734) : « La grande insurrection des Cévennes s'est annoncée de loin comme une explosion inévitable par suite de l'exaspération du pays. »



Des documents nouveaux nous permettent de reprendre à notre tour cette assertion et de l'établir de façon indiscutable. Mais nous la préciserons. Nous montrerons comment l'« exaspération du pays » s'est manifestée en une contagion religieuse frénétique. Il ne nous suffira pas de montrer, comme M. Puaux, que la révolte n'est pas sortie du meurtre de l'abbé du Chayla, et de dire qu'elle fut causée par la répression brutale qui suivit cet attentat. Ce serait encore faire dater l'agitation des Cévennes de la mort de l'archiprêtre. Nous dirons en quel état d'esprit se trouvaient les attroupés qui ont forcé le logis de l'abbé, et l'on verra comment il est impossible de séparer le drame du Pont-de-Montvert d'un certain nombre d'événements qui l'ont immédiatement précédé. Avant que du Chayla tombât sous les coups des compagnons de Séguier le prophète, la colère des inspirés avait déclaré que les temps de la résistance pacifique étaient clos. Dans la province martyrisée les fanatiques n'étaient plus maîtres ni de leurs esprits ni de leurs corps.

Cette esquisse aura tout au moins le mérite de la nouveauté. En 1887, un écrivain catholique déclarait, pour blâmer la révolte cévenole, que « jamais les protestants du midi n'avaient été laissés aussi tranquilles qu'en 1702 ». Le pasteur qui répondit vertement à « cette phrase incroyable » ne trouva cependant à lui opposer que quelques faits assez maigres, qu'il avait copiés dans Antoine Court<sup>1</sup>. On se convaincra par notre récit que jamais la justice de Bâville ne sévit de façon aussi rigoureuse contre les nouveaux convertis que pendant les mois qui ont précédé la grande insurrection. Mais on verra aussi comment le prophétisme, exaspéré dès le début par la persécution, se porta aussitôt à des actes de violence qui devaient aboutir au soulèvement sanguinaire.

Ces éléments essentiels de notre travail nous ont été fournis par des pièces judiciaires de l'intendance du Languedoc (Archives de l'Hérault à Montpellier). Nous avons pu étayer ces documents par des notes prises aux archives du présidial de Nîmes et aussi par quelques relations des papiers Court (Bibl. publique de Genève. Copies à la Bibl. du protestantisme français à Paris), relations que Court a déjà mises en œuvre, mais avec trop de timidité. Le cadre de notre exposé nous sera fourni par la des-

1. M. Tallon, *Fragment de la guerre des Camisards*. Privas, 1887, p. xiiij; Ch. Dardier, *la Révolte des Camisards justifiée*. Genève, 1889, p. 27.

tinée d'un prédicant prophète cévenol, Astruc-Mandagout, qui mourut au début même des troubles camisards. Ni Brueys (t. I, p. 354), ni Court (t. I, p. 83), qui se borne à lui emprunter une ligne, laquelle contient une erreur, ne fournissent de détails sur lui. Louvreleuil a ignoré son nom véritable. Son dossier judiciaire se réduit actuellement à un dernier interrogatoire et à une sentence de mort, que complètent heureusement quelques autres procès criminels. Le peu que nous possédons offre cependant un intérêt considérable, car à l'occasion de ce prophète se pose le problème de la préméditation de la révolte.

### *Le « prophétisme ».*

Pendant longtemps il n'y eut point d'« inspirés » en Bas-Languedoc et dans les Cévennes. De 1685 à 1700, dans ces régions, seuls des « prédicants », désireux de ressembler en toutes choses aux pasteurs disparus, ont entretenu une piété dont les manifestations sont restées conformes à la tradition protestante française des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles. Le « prophétisme » au contraire, qui avait agité d'abord la vallée inférieure de la Drôme en 1688, puis les montagnes du Vivarais en 1689, présentait des traits absolument insolites<sup>1</sup> sur lesquels il importe d'insister, avant d'entrer dans la suite historique des faits.

Les « prophètes » des deux sexes, souvent des enfants, tombaient d'abord dans un assoupissement plus ou moins convulsif, à la suite duquel ils faisaient entendre des exhortations ou inconscientes, ou à demi conscientes. Toute question de moralité ou de piété mise à part, ils étaient des malades nerveux chez qui, dirait un praticien d'aujourd'hui, un état de sommeil cataleptique était suivi d'un état de somnambulisme, ou de veille somnambulique. Leurs discours, — dont ils perdaient souvent la mémoire à leur réveil, — n'étaient pas une allocution suivie, mais une suite de paroles bibliques ou d'appels à la repentance et à la conversion, quelquefois des cris indéfiniment répétés, quelquefois des exclamations de douleur ou de ravissement. Ils avaient des hallucinations. Souvent l'idée qui s'imposait à eux prenait la forme d'une prédiction assurée.

1. C'est dans la région de la Drôme, en 1688, que les enfants inspirés ont été, pour la première fois, appelés par les protestants « les petits prophètes », « les prophètes dormants ».

Le caractère contagieux de ce mal sacré le rendait plus surprenant encore. Il se communiquait parfois avec une promptitude incroyable. Mis en présence d'un inspiré, des protestants fervents, des indifférents, des catholiques « tombaient » immédiatement comme lui. Des prophétesses embrassaient les femmes qui les entouraient, en leur disant : « Tu seras de nos sœurs », et quelques heures, quelques jours plus tard, celles qui avaient été désignées ainsi recevaient « le don » à leur tour. Certains prophètes, totalement transformés par cette crise physique et morale à la fois, devenaient des prédicateurs, c'est-à-dire qu'en dehors de leurs accès ils se sentaient capables de prononcer de longues exhortations devant une foule. Mais l'étrangeté de leurs inspirations passait dans leurs discours. C'est à peine si l'on peut dire qu'ils les énonçaient consciemment, tant leur exaltation les mettait hors d'eux-mêmes. Leur passion, contagieuse comme leurs accès, subjuguait leur auditoire au point que les cris et les sanglots couvraient leur voix.

Nous n'étudions pas ici une question de psychologie pathologique. Quelques exemples par conséquent suffiront pour montrer que les inspirés ne possédaient plus le plein contrôle de leurs paroles quand leur bouche s'ouvrait. Les témoins oculaires rapportent toujours les mêmes traits.

On nous dit de la prophétesse Marie, qui paraît à Vals en Vivarais l'année 1700 : « Avant de commencer son discours elle se serait laissée aller sur le dossier de sa chaise, où s'étant reposée quelque temps, sanglotant et soupirant comme si elle avait quelque accident<sup>1</sup>, et dans une espèce d'assoupissement, elle prit tout à coup la parole avec chaleur, cita un passage de l'Écriture et suivit tant bien que mal jusqu'à la fin de son discours »<sup>2</sup>.

Voici maintenant la description de deux crises violentes d'inspirés, dictée par un juge à son greffier dans le moment même qu'il les avait sous les yeux.

Le vicaire de Montagnac (Hérault) a fait arrêter dans ce lieu Denis Doustin, qui vient de Villemagne (aujourd'hui Villeveyrac, entre Montagnac et Montpellier). Doustin a vingt-huit ans, et travaille la terre. Il est *catholique d'origine*, et cependant il a reçu le don (il dit : *le souffle*) à Villemagne, où un inspiré,

1. En patois languedocien, le mot signifie encore : des convulsions.

2. Extrait d'une information judiciaire (Archives de l'Ardeche; *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, t. XXXVI, p. 609).

Gouze, valet du sieur Amat, prophétisait. Le baillif de Montagnac interroge Doustin dans sa prison (27 mai 1702)<sup>1</sup> :

S'il a assisté aux assemblées [pieuses] de Gouze, à Villemagne? — Répond qu'un jour, passant devant la maison d'Amat à une heure de l'après-midi, il entendit du bruit. Entrant dans la maison avec d'autres, il trouva ledit Gouze. Gouze fut alors arrêté et conduit dans les prisons de Villemagne. Le soir, Doustin ayant été commandé pour le garder pendant la nuit [sans doute Doustin, catholique, était soldat de bourgeoisie], Doustin aurait eu un souffle, et sur le matin le nommé Fabié, qui était [aussi] de garde, dit à Doustin qu'il avait prêché pendant la nuit, de quoi pourtant Doustin ne s'était point reconnu.

Le baillif écrit ensuite :

Incontinent après avoir fait lad. réponse, le répondant [Doustin] aurait eu un grand tremblement de toutes les parties de son corps, tenant la tête baissée, marmottant entre ses dents : *éé, oui, oui, filii, filio, meo*, ce qu'il aurait répété par plusieurs fois, comme s'il était dans des convulsions. Et aurait continué ce tremblement, disant : *miséricorde! grâce! Seigneur!* battant des bras en répétant les mêmes mots. Un quart d'heure après aurions demandé au répondant d'où procédait son accident? Il nous aurait répondu qu'il avait reçu le souffle et qu'il ne se sentait aucun mal. — Si ce souffle lui vient souvent? — Oui, principalement quand il songe à Dieu... Il a ce souffle depuis la nuit qu'il gardait ledit Gouze. — S'il a la croyance de la religion cath. A. et R? — Il ne croit qu'en Dieu.

Peu de jours après (1<sup>er</sup> juin), le même baillif interroge dans la même prison de Montagnac le jeune Simon Durand (dix-huit ans), qui vient d'être arrêté comme ayant pareillement *le souffle*.

Depuis un mois environ, il a vu un éclair devant ses yeux, il a reçu le souffle en labourant la terre. Il ne sait qui le lui a donné, il croit que c'est Dieu. Depuis ce temps, le souffle lui est venu deux ou trois fois le jour, à la réserve de quatre jours d'intervalle qu'il ne l'eut point. Il l'a eu aujourd'hui à huit heures du matin. — Qu'est-ce qu'il dit alors? — Il ne s'en souvient plus quand le souffle

1. Information faite à Montagnac (Archives de l'Hérault, C 183). Toutes les références qui suivent, relatives à des cartons, C 180-C 186, proviennent du même fonds. Ce sont des dossiers transmis à Bâville par ses subdélégués.



l'a quitté. Quand il a le souffle, il voit des éclairs devant ses yeux. Il est de la religion p. réformée où il est né, et il veut y mourir.

Après cet interrogatoire, le baillif sort de la salle. Mais il rentre aussitôt, pour avoir entendu crier le prisonnier. Il le trouve alors couché par terre, le visage vers le ciel, les yeux troublés, battant des mains continuellement et criant : « Courage, mes frères, je vous le dis, c'est le temps de la persécution ! Tenez ferme, et que l'appréhension de la perte de vos biens ne vous ébranle point ! La manne tombera sur nous, je vous le dis, mes frères ! On croit que je suis possédé du démon et que j'ai le diable au corps ? Non ! non ! (battant continuellement des mains). Vous le trouverez écrit dans le Nouveau Testament : il faut quitter vos biens. » Le baillif à ce moment l'interrompt : « Écrit ? Dans quel chapitre ? » — « Dans le chapitre..., dans le chapitre..., je ne le sais point ! » Et le jeune homme continue de parler un quart d'heure dans la même agitation. Après quoi, il se remet. Mais il déclare ne plus se souvenir de ce qu'il a pu dire.

Citons maintenant quelques lignes qui nous montreront un « prédicateur » prophète au milieu de ses auditeurs. Il s'agit de Jacques Claude (vingt-cinq ans) de La Bâtie de Crussol (Ardèche). Il a convoqué une assemblée près des Ollières (Ardèche) pour montrer « une femme qui pleure du sang », ce miracle étant, d'après lui, un signe divin qui doit obliger tout le pays à pleurer ses péchés et à renoncer à la messe (14-15 septembre 1701)<sup>1</sup>. Le colonel de milice rapporte ce qu'il a vu, à une portée de pistolet des protestants : « Le prédicant prêchait avec tant... d'emportement que ses auditeurs étaient si attentifs et si touchés de ce qu'ils entendaient que les uns hurlaient, les autres pleuraient, les autres gémissaient, ce qui faisait parmi eux une espèce de sabbat, ne s'entendant point les uns les autres, à la réserve du prédicant, dont la voix très forte et très pénétrante-retentissait tout le long du ruisseau. Mais il y avait si peu de suite et de règle dans son discours que le déposant ne put jamais y rien comprendre, si ce n'est qu'il était dans une passion et un mouvement extraordinaires. » Au moment de son arrestation, le

1. Arch. de l'Hérault, C 181 (dossier de l'assemblée de Pranes). C'est l'assemblée du Creux de Veye dont parle Court, t. I, p. 8 : La femme, Marie la Boiteuse, enfant trouvé, avait quelquefois des vomissements de sang, comme le constata l'officier qui la mena prisonnière à Montpellier.



prédicant, qui fut pris « la bouche encore ouverte », « avait un doigt d'écume à la bouche de chaque côté, avec la voix si enrouée qu'il ne pouvait presque plus parler ». Un autre témoin, qui a abordé l'assemblée par le côté le plus éloigné du prédicant, nous parle « de cris, de gémissements, de fraplements de mains, de la répétition de *Ah! mes frères, Ah! mes frères* », qui l'ont empêché de rien comprendre à ce que disait Claude. Les mots lui manquent pour décrire le spectacle : « Hurlements, espèce de sabbat, assemblée de gens qui semblaient avoir perdu l'esprit. »

Les derniers successeurs des prophètes, que le pasteur John Wesley verra en Angleterre, se seront apaisés, mais ils présenteront les mêmes caractères que les premiers : « Le dimanche 28 février [1739] », écrit Wesley dans son journal<sup>1</sup>, « j'allai au logis de l'une de ces personnes communément appelées *prophètes français*... C'était une femme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle nous demanda le but de notre visite. Je répondis : « Nous sommes venus pour éprouver les esprits et pour savoir s'ils sont de Dieu<sup>2</sup>. » Bientôt, elle se renversa sur sa chaise et parut éprouver une forte constriction de la poitrine, accompagnée de profonds soupirs. Sa tête, ses mains et alternativement toutes les parties de son corps étaient secouées de mouvements convulsifs. Cet état dura environ dix minutes, puis elle commença à parler d'une voix claire et forte, mais en phrases souvent hachées par les soupirs et les contorsions de son corps... Elle parla comme au nom de Dieu et en termes bibliques. » « Deux ou trois de notre compagnie », ajoute Wesley, « furent vivement affectés et crurent qu'elle parlait par l'esprit de Dieu. Quant à moi, la chose ne me parut pas claire du tout. Ces mouvements peuvent être hystériques ou artificiels et, pour ce qui est des paroles prononcées, toute personne d'intelligence moyenne et connaissant les Écritures pourrait les dire. »

Les protestants persécutés n'avaient pas la sagesse de Wesley. Dès l'apparition des premiers inspirés, le peuple (et avec lui Jurieu) avait vu en eux des êtres d'élite, auxquels Dieu donnait un pouvoir miraculeux d'exhortation ou de divination. Le caractère morbide des prophètes, qui les apparente (par-dessus

1. Standard Edition, t. II, p. 136 (traduit par M. Lelièvre).

2. Citation du Nouveau Testament (I. Ép. de Jean, IV, 1).

les grands réformateurs) avec les anabaptistes de Munster en Westphalie (1525)<sup>1</sup>, aurait dû d'emblée les chasser des cadres rigides et rationnels du calvinisme méridional. Mais leur étrangeté fit leur puissance. Bien des protestants saluèrent en eux des envoyés de la grâce céleste se penchant sur leur misère. Ils furent d'autant plus vénérables que leurs crises n'étaient pas volontaires et qu'ils apparaissaient par conséquent comme passifs sous l'esprit qui les maîtrisait. Leur langage et leur personne furent revêtus d'un caractère sacré. On se mettait à genoux pendant l'agitation qui précédait leurs discours et l'on recevait leur parole comme un oracle. S'il arrivait que leur activité religieuse suscitât autour d'eux des prédicants à la vieille mode, qui n'avaient pas le « don » et qui parlaient comme l'avaient fait leurs prédécesseurs de 1685 à 1700, ces hommes, moins exaltés, se plaçaient d'eux-mêmes au second plan et se subordonnaient aux prophètes. Ces derniers seuls étaient tenus pour les vrais organes de l'esprit.

Extrêmement vivace et contagieux d'abord, en Dauphiné et dans le Vivarais, le mouvement avait perdu, dès 1689, sa puissance communicative. Ce furent seulement des inspirés isolés que Claude Brousson, en 1697, admira pieusement dans ces quartiers, où il alla les observer<sup>2</sup>. Ils se conservèrent en Vivarais pendant les années 1699 et 1700, sans que leurs crises y produisissent aucune agitation sérieuse. Mais il était réservé à ces dernières braises d'un feu mystérieux de rallumer dans les Cévennes et le Bas-Languedoc un incendie dont l'ampleur devait dépasser toute imagination.

Nous n'avons pas à insister ici sur l'état auquel les nouveaux convertis de la montagne et de la plaine étaient réduits par la politique religieuse de Bâville, soutenue par les évêques de Nîmes, d'Uzès, d'Alais et de Mende. M. Puaux a ajouté quelques pièces au dossier que nous avons constitué par nos deux volumes consacrés aux *Prédicants protestants*<sup>3</sup>. On sait que l'intendant n'a pas voulu tenir compte de la vague modération commandée par la Déclaration royale de décembre 1698 et qu'il a exercé sur les opiniâtres une dure contrainte, assimilée par lui-même aux procédés de l'Inquisition. On sait aussi que,

1. La Baume (p. 10) a très justement rapproché les deux mouvements.

2. Voir Ch. Bost, *les Prédicants protestants*..., t. II, p. 178.

3. Voir, en particulier, t. II, p. 277, 297 et suiv.

par une suprême maladresse, il a combiné de telle sorte les mesures prises, que le clergé catholique est devenu officiellement, dans la région, maître de la situation matérielle des récalcitrants<sup>1</sup>. Les prêtres, et avec eux les régents d'école (souvent ecclésiastiques), distributeurs de pénalités ou d'amendes, voient s'accumuler contre eux de terribles haines. La foi huguenote, privée du culte public par l'exil ou la mort des derniers prédicants, s'est concentrée au foyer domestique, où les enfants sont nourris dans l'horreur de l'Eglise romaine. Dans ce pays exaspéré, le prophétisme se déchaînera en une épidémie dont l'histoire religieuse offre peu d'exemples. Elle atteindra surtout, comme il est naturel, les jeunes gens et les jeunes filles, la génération née depuis 1685, ou qui, trop jeune à cette date, n'a pu recevoir l'éducation religieuse des pasteurs réguliers. Ce sont là des esprits qui ont grandi dans la fournaise de la persécution et qui ne trouvent pas dans leurs souvenirs le solide appui d'une instruction raisonnée, qui aurait pu leur permettre de soutenir le choc<sup>2</sup>.

Nos documents sont assez abondants pour nous permettre de suivre maintenant dans son développement géographique cette fièvre religieuse, qui venue du Vivarais s'étendra sur les diocèses d'Uzès, d'Alais et de Nîmes, de Mende et de Montpellier.

### *Le prophétisme autour d'Uzès.*

Pendant les mois de juillet et d'août 1700, aux environs de Vals, dans le Bas-Vivarais, se tiennent des assemblées religieuses auxquelles prennent part des prophètes, entre autres le prédicant Marc (de Vallon) et les prédicantes Catin et Marie<sup>3</sup>. De Vals, les prophètes vont vers le sud (assemblée à Salavas, 31 octobre<sup>4</sup>). Mais il s'agit toujours de manifestations peu graves, et Bâville, s'il ne les laisse pas impunies, n'y voit sans doute que les derniers remous d'une tempête qu'il croit apaisée.

L'événement le détrompe. Au sud de la rivière d'Ardeche, dans la paroisse de La Bastide de Virac, des cultes secrets sont

1. Ch. Bost, *les Prédicants protestants...*, t. II, p. 275 (lire : éteinte); t. II, p. 298.

2. *Ibid.*, t. II, p. 305.

3. Information judiciaire à Vals et à Villeneuve-de-Berg » (*Bulletin* cité, t. XXXVI, p. 606).

4. *Bulletin*..., t. XXXVI, p. 605.

dénoncés, qui éveillent la méfiance de l'intendant. Nous n'avons pas les dossiers judiciaires qui les concernent, mais on peut supposer qu'ils sont convoqués par le prédicant prophète Daniel Raoux ou Raoux, qui est de Vagnas (près de La Bastide). Sans doute, il inaugure chez lui, au moment où l'esprit l'a saisi, une activité qui va en quelques mois bouleverser le diocèse d'Uzès. Brusquement, en effet, le mal s'étend : « Dans le commencement de 1701..., la maladie devint si contagieuse qu'à son introduction des communautés entières en étaient infectées<sup>1</sup>. »

Bâville juge les circonstances assez sérieuses pour demander au roi le moyen de hâter les châtiments. Il faut éviter les discussions et les lenteurs de la justice ordinaire. Un conflit de juridiction lui permet d'obtenir de la cour d'abord la suppression du droit d'appel pour ces premiers accusés de 1701, puis (chose plus importante) le dessaisissement du tribunal ordinaire en ce qui concerne le jugement à prononcer. Le 25 mai, un arrêt du Conseil décide que le procès des accusés de La Bastide sera instruit par les juges de Nîmes, de qui ils ne dépendent pas naturellement, et qu'ils seront jugés en dernier ressort par l'intendant<sup>2</sup>. Le 15 juin suivant, un nouvel arrêt du Conseil mentionne la nouveauté des délits poursuivis. Il ne s'agit plus simplement de religionnaires rebelles aux lois, mais de « gens qui affectent de paraître fanatiques dans le dessein de troubler le repos public ». Une juridiction doublement exceptionnelle leur sera désormais appliquée dans tout le Languedoc. Non seulement Bâville les jugera, et en dernier ressort, mais c'est Bâville qui informera contre eux, de façon plus expéditive que les tribunaux réguliers<sup>3</sup>. Ceux que

1. Relation écrite à Uzès (*Bulletin* cité, t. LVIII, p. 433).

2. L'arrêt du Conseil du 25 mai, sur parchemin, se trouve C 160. « Le roi ayant été informé qu'il s'est tenu quelques assemblées illicites dans la paroisse de La Bastide de Virac, au pays de Vivarais, et qu'il s'est formé un conflit de juridiction, entre les juges royaux d'Uzès et de Villeneuve-de-Berg pour en connaître, ce qui retarde l'instruction du procès des coupables... S. M... ordonne que le procès sera fait aux coupables par... le présidial de Nîmes en premier ressort et jugé en dernier ressort par le s<sup>r</sup> de Basville..., intendant... Donné à Versailles, le 25 mai 1701. »

3. L'arrêt du Conseil du 15 juin, sur parchemin, se trouve C 160 et en imprimé C 180. « Le roi ayant été informé que depuis quelque temps il s'est trouvé dans le diocèse d'Uzès et lieux voisins des gens qui affectent de paraître fanatiques dans le dessein de troubler le repos public..., S. M.... ordonne que,



les nouveaux convertis appellent des inspirés ou des prophètes sont désormais officiellement des « fanatiques », comme l'a déclaré (ou va le déclarer) *ex professo* la Faculté de Montpellier, et Bâville sera armé contre eux des mêmes foudres qu'il a maniées de 1685 à 1698 contre les irréductibles.

Les fanatiques ont montré, aussitôt parus dans le diocèse d'Uzès, une exaltation stupéfiante, et ils se révèlent parfois comme des caractères singulièrement violents. « Il n'est point de folies et d'extravagances » qu'on ne leur voie commettre<sup>1</sup>. Les excès ont commencé avant même que Bâville ait eu en main le premier de ces arrêts.

Le 2 juin, à Valérargues (près Lussan, au nord d'Uzès), le curé de Lussan s'approche innocemment de Jacques Bouton, fils d'un notaire, qui jusque-là « lui a toujours paru être de ses amis ». Mais Bouton, sous son allure calme, est hors de lui. Le prêtre, stupéfait, s'entend traiter « d'idolâtre, de séducteur, d'ange de Satan et de faux prophète ». Un instant après, Bouton tombe à terre et « fanatise, sous la figure et les postures d'un obsédé, vomissant contre l'Eglise et l'Etat les abominations les plus exécrables ». Deux prêtres et un juge veulent aussitôt le traîner aux prisons d'Uzès. Mais « tout le village, atteint du même mal », s'amasse, libère l'inspiré. « Puis la foule, armée de haches et de marteaux, se rue dans l'église de Valérargues, la saccage entièrement et abîme ensuite la maison du prieur du lieu<sup>2</sup>. »

A la même date, un certain David Arnaud, de Cros (près Saint-Hippolyte, dans les Basses-Cévennes), arrêté comme fanatique aussitôt après une « assemblée » religieuse du 29 mai, à Avéjan (au nord de Lussan), et qui a d'abord caché son nom véritable, est reconnu comme l'assassin d'une femme de Cros, qu'il a tuée le 22 juin de l'année précédente<sup>3</sup>.

Enfin, entre le 7 et le 12 août, une assemblée convoquée non loin d'Uzès, près de l'« arche » de Baron, par Daniel Raoux

par le s<sup>r</sup> de Basville..., il sera informé contre eux pour leur être fait le procès en dernier ressort. » Bâville fit afficher cet arrêt le 27 juin.

1. Nous citons ici une phrase du manuscrit Gaiffe, dont nous parlerons plus loin.

2. *Bulletin* cité, t. LVIII, p. 438; *Hist. de Languedoc*, t. XIV, 1537.

3. D'après le jugement du 3 août, résumé dans des notes de F. Teissier prises aux archives de la Cour d'appel de Nîmes (Bibl. du prot. français, manuscrit 423).



lui-même et son suivant Jean Flotier (d'Arpaillargues, près Uzès), est découverte par la garnison bourgeoise cantonnée au château de Foncouverte. Le détachement, qui a arrêté une femme, est attaqué à coups de pierre, près de Foissac, par quarante personnes des deux sexes; un coup de feu est même tiré sur les miliciens. Le sergent ordonne en réponse une décharge générale. Six des mutins sont blessés, dont Flotier, qui s'échappe<sup>1</sup>.

La justice a sévi immédiatement. Le 11 juin, le présidial de Nîmes, siégeant à Uzès, a condamné, pour le sacrilège de Valérargues, Jacques Bouton à la roue, Jacques Olympe, hôte de Valérargues, à la potence et Jérôme Serres à six ans de galères<sup>2</sup>. Le 3 août, à Uzès encore, Bâville, qui maintenant juge lui-même les fanatiques, envoie David Arnaud à la potence (il fut pendu le 4), et, le 4 août, pour une assemblée de fanatiques tenue à Lussan, il condamne aux galères perpétuelles David Dumas, de Valérargues. Revenu à Uzès après l'affaire de Foissac, l'intendant y juge l'un des fanatiques blessés, Nègre (de Coulorgues), qu'il fait pendre le 16 août, après avoir envoyé aux galères, pour le même attentat, Denis Pasquier (de Coulorgues) et Lagarde (de Baron)<sup>3</sup>. Nous ne savons comment il termina les autres procédures engagées contre divers inspirés d'Uzès, de Coulorgues ou de Brignon. Les dossiers que nous avons encore nous représentent tout le quartier, après le passage de Daniel Raoux, soulevé par une inspiration inconnue et, comme le dit une relation, « les habitants s'embrassant les uns les autres, tant dans les rues que dans leurs maisons, en sanglotant et soupirant comme des personnes accablées de déplaisir; d'autres qui, feignant d'être essoufflés et agités, disant quelques paroles entre les dents, se vantaient de parler au nom et par la force

1. *Hist. de Languedoc*, t. XIV, 1540; papiers Court, n° 11, fol. 413; n° 17 H, fol. 307.

2. *Bulletin* cité, t. LVIII, p. 440, et notes F. Teissier (Bibl. du prot. français, manuscrit 423).

3. Pour le jugement d'Arnaud, notes F. Teissier. Le jugement de Dumas est aux Arch. de l'Hérault, C 192. Les jugements de Nègre, Pasquier et Lagarde ne sont connus que par les papiers Court (*loc. cit.*). La Baume (p. 35) parle d'un Jaussaud, brûlé vif par jugement du 21 juillet pour réparation du sacrilège de Valérargues. Il ne peut s'agir que d'un jugement par contumace, rendu à la suite d'un jugement du 20 juin (notes Teissier), ordonnant de faire le procès à trois défaillants, dont Jaussaud.

du Saint-Esprit; d'autres frappant leur poitrine, se glorifiant d'être... envoyés du ciel pour prêcher la pénitence »<sup>1</sup>.

C'est à ce moment que nous allons trouver, pour la première fois, une indication qui nous amènera au prophète Astruc.

Les arrestations qui se multipliaient autour d'Uzès poussèrent Raoux à s'éloigner de la ville et à gagner, par Vézénobres, au nord-ouest, les environs d'Alais.

Le 16 août, à huit heures du matin, à Saint-Étienne-de-Colm, dans la maison de Barthélemy Sautel, une vingtaine de protestants étaient assemblés. La nièce du prieur, passant devant les fenêtres, distingue la voix de plusieurs prophètes en transe. Deux jeunes filles et un garçon crient : « Mes frères! convertissez-vous! faites pénitence! Nous voyons les cieux ouverts! Nous voyons les anges! C'est à présent qu'il faut prendre le chemin de la véritable religion et quitter la méchante! » Elle entend « des soupirs et des sanglots, comme si la respiration leur manquait, pendant lequel temps on cessait de parler ». La femme, prudente, n'a garde d'entrer, mais elle dit, en haussant la voix : « Quelqu'un a envie, ici, d'avoir les fers aux pieds! » La fille de Sautel se penche à la fenêtre et répond : « Vous êtes un diable d'enfer et vous le payerez! »

Un autre témoin est entré dans la maison. Dès qu'il a paru dans la chambre, un jeune homme et sa sœur, « en se donnant des contorsions et en faisant des postures et des grimaces extravagantes », l'ont conjuré de se convertir. Le maître du logis, Sautel, s'est joint à eux et l'a prié de se mettre à genoux : « Demandez pardon à ces enfants, que vous faites pâtir! », et un étranger, qui est là présent, lui explique en effet : « Qu'il fait pâtir ces enfants parce qu'il *permure* (sic) », c'est-à-dire, sans doute, qu'il demeure incrédule. Une troisième personne déclare avoir vu la jeune Gabrielle Sautel, en pleine crise, « étendue sur son lit, qui disait en français<sup>2</sup> : Mes sœurs, repentez-vous, affectant une voix plaintive comme quand un pigeon roucoule ».

Une heure plus tard, la chambre se vide, mais la scène se poursuit dans la rue, où une jeune fanatique continue ses cris de « repentez-vous », en se donnant des mouvements extraordi-

1. Manuscrit Gaiffe, entièrement confirmé par les dossiers des Arch. de l'Hérault, C 180.

2. Et non en patois, son langage habituel.

naires et en tremblant de tout son corps. Quatre femmes font de même.

Puis les quelques personnes qui sont réunies quittent le lieu. On se transporte près de la rivière de Droude, sur la paroisse de Montignargues, et l'inconnu, debout, commence une exhortation. Mais le culte est troublé. Le prieur Vispron, informé par sa nièce, a donné avis du désordre au viguier de Vézenobres, qui est à une demi-lieue. Les soldats de bourgeoisie paraissent. L'assemblée se disperse. Un soldat tire son pistolet sur des femmes qui fuient. La nièce du prieur se saisit d'un protestant, qu'elle lâche quand il la menace de la tuer d'un coup de pierre. Le prédicant étranger s'échappe. Il eût été de bonne prise, car le mot « vous permurez », prononcé par lui dans la maison, le fait reconnaître à Uzès pour Raoux lui-même : « C'est son terme quand on lui résiste dans ses fonctions de fanatisme<sup>1</sup>. »

Au nombre des personnes qui sont entrées chez Sautel la nuit du 15 au 16, et qui y étaient encore le matin, l'information nommée « Pierre Mandagout, maçon, et sa fille ». Il y a lieu de croire que ce Mandagout, maçon, habitant les environs immédiats de Vézenobres, ou Vézenobres même, a quelque rapport avec notre prophète Astruc.

Jean Astruc, âgé de quarante-sept ou quarante-huit ans en septembre 1702, était né, au dire de Louvreleuil (t. I, p. 55), à Alais et de parents réformés. Il est toujours appelé « Mandagout » par ceux qui l'ont entendu prêcher. Lui-même se donne comme maçon. Il déclare, à son procès, qu'il est d'Alais, mais son jugement laisse en blanc le nom du lieu d'où il est originaire, ce qui prouve que ses juges doutaient de son affirmation, et un habitant de Saint-Hippolyte-du-Fort le dit « de Vézenobres », à ce qu'il semble d'après le témoignage des soldats qui le menaient au supplice. On peut donc supposer qu'Astruc, maçon, a séjourné à Vézenobres ou aux environs, que c'est pendant ce séjour qu'il a reçu (ou peut-être pris lui-même) le surnom de Mandagout, et que c'est à la suite du passage de Raoux dans le quartier qu'il est devenu prophète. Il faut ajouter qu'après avoir reçu « le don », il a aussitôt quitté le lieu de sa résidence, car il se qualifie de « fugitif », c'est-à-dire qu'il n'a plus de domicile fixe. Entraîné par sa vocation, il devient

1. Informations des 25 août et 19 septembre, C 180. Il y eut une dizaine d'arrestations.

un de ceux qui propagent « le souffle ». Disons ici qu'il ne savait pas signer son nom.

Raoux passa de Vézenobres dans les montagnes qui dominent le village de Bagard, entre Alais et Anduze, en une région où la prophétesse Marie (que nous avons vue à Vals) et une autre fille du Vivarais venaient de semer le mal sacré<sup>1</sup>. Le 24 août, il était au hameau de Blatiès, au-dessus de Bagard. « Une grande fille du Vivarais, bien faite, d'environ vingt ou vingt-cinq ans, et le nommé Flotier prêchèrent, le prophète Daniel [Raoux] étant occupé à empêcher que ceux qui prophétisaient [dans l'assemblée] ne criassent et que cela n'empêchât d'entendre la prédication. L'assemblée était de 6 à 700 personnes, et un grand nombre criaient et prophétisaient... Comme il y avait quelques filles qui portaient des fontanges, les prophétesses leur crièrent d'ôter ces *banes* (cornes) du diable<sup>2</sup>. »

Raoux descendit alors à Anduze et fut pris à Tornac, sur le grand chemin, le 27 ou le 28 août, grâce à un espion de Bâville, en même temps que Jean Flotier et Bonaventure Rey (d'Arpailargues) et aussi Pierre Bourély de Blatiès. Bâville était alors à Carcassonne, retenu par la session annuelle des États du Languedoc. Il renvoya les prisonniers au présidial de Nîmes, qui, le 9 septembre, condamna Raoux à la roue et Flotier à la potence, tous deux après qu'ils auraient subi la question ordinaire et extraordinaire. Le jugement porte en marge : « A été arrêté par délibération que ledit Daniel Raoux sera préalablement étranglé. » Rey alla aux galères, et Bourély fut seulement enrôlé de force. Raoux et Flotier, que Bâville poursuivait pour le sacrilège de Valérargues, semblent avoir été acquittés de ce chef. Ils ne furent condamnés que pour la part qu'ils avaient prise à l'enlèvement de la prisonnière de Foissac et pour leur « fanatisme », et le jugement rendu dut paraître trop modéré à l'intendant<sup>3</sup>.

Raoux pouvait disparaître, il laissait derrière lui, non plus seulement à Uzès, mais dans les Cévennes, d'innombrables

1. Assemblées à Saint-Sébastien, près d'Anduze, 14-15 août (dossier des assemblées de Mialet et d'Anduze, C 180).

2. Même dossier, d'après la déposition d'une femme de quarante ans, « prophétesse, grâce à Dieu, et qui s'en estime bien heureuse ».

3. Notes F. Teissier. Nous n'indiquons pas les autres références, à part Court (*Troubles...*, t. I, p. 18), qui dit par erreur que Raoux fut rompu vif.



disciples. Le 22 septembre, Bâville, avisé du pullulement des prophètes, datait de Carcassonne une ordonnance signifiant que les femmes ou filles saisies dans les assemblées de fanatiques seraient punies avec la même rigueur que les hommes, et que les parents dont les enfants seraient trouvés fanatiques seraient eux-mêmes chargés d'amendes ou poursuivis comme rebelles et perturbateurs du repos public. Des ordres rigoureux furent donnés aux soldats de milice et aux rares détachements de troupes régulières dont pouvait disposer Broglie. Désormais, les patrouilles lancées contre les assemblées firent usage de leurs fusils. Mais les inspirés et leurs admirateurs se défendirent, et la lutte ouverte commença.

Vers le 17 septembre, au pont de La Bastide, aux portes de Nîmes, vingt-quatre soldats de la ville, après une décharge qui blessa de deux balles le nommé Gaussen, maçon, se saisirent de lui, d'un autre homme et de dix-sept femmes ou filles<sup>1</sup>. A la même époque (19 septembre), dans les Basses-Cévennes, au mas de la Roussarié (entre Lasalle et Saint-Jean-du-Gard), les soldats du fort de Saint-Hippolyte attaquent une assemblée de 300 personnes et font quarante prisonniers. Dans le nombre étaient plusieurs blessés, et ils avaient tué « le prédicant », qui était un enfant de quatorze à quinze ans, de Lasalle, nommé Bourras<sup>2</sup>. Le 2 octobre, à la fontaine de Drus, près Tornac, quinze soldats de bourgeoisie d'Anduze, ayant investi une autre assemblée, font feu sur les assistants. « Les prédicants », dit l'enquête, « furent aussitôt enlevés par des hommes [de leurs amis] qui, en se retirant, criaient : Tue! Tue! et tiraient quelques coups de fusil. » Un des protestants fut pris ayant en main une épée nue. D'autres, sans armes, firent pleuvoir des pierres sur la troupe<sup>3</sup>. Le 16 octobre, à Colombeïrol (Saint-Théodorit, au sud de Lédignan), une assemblée, réunie dans un champ depuis minuit, est assaillie, à quatre heures du soir, par un détachement. Les soldats, d'après l'information, « tirèrent sur les gens, criant : Tue! Tue! ». Le prédicant fut blessé par un lieutenant, mais, malgré les traces de sang qu'il laissait dans sa fuite, il échappa.

1. *Hist. de Languedoc*, t. XIV, 1551; notes F. Teissier (Bâville, de Carcassonne, ordonne, le 22 septembre, de faire le procès aux prisonniers).

2. *Hist. de Languedoc*, t. XIV, 1551; papiers Court, n° 17 B, fol. 221, et manuscrit de Saint-Jean-du-Gard, communiqué par le pasteur G. Cadix.

3. Arch. de l'Hérault, C 180.



« Il avait été vu un pistolet à la main, comme les deux hommes qui étaient à côté de lui<sup>1</sup>. » Le 22, dans le même quartier, en poussant vers l'est, une autre assemblée est découverte au mas de Videbouteille, près Sauve. Les soldats encore font feu sur les attroupés. Une sentinelle qui s'enfuit à cheval riposte de deux coups de pistolet<sup>2</sup>.

On juge de l'effervescence où ces événements pouvaient mettre la région. Quand Bâville revint des États de Carcassonne (clôturés le 24 octobre), il trouva les prisons du Bas-Languedoc pleines de plus de 400 fanatiques arrêtés de toutes parts et un grand nombre d'instructions criminelles déjà commencées, l'une même concernant le Vivarais, où le fanatisme avait été si violent en 1689. Sans perdre un instant, il se remit à la besogne judiciaire, dont il avait fait frustrer le présidial de Nîmes, écrivant à Fléchier en cette occasion la phrase amère : « Je ne ferai aucune grâce aux prédicants : triste et ennuyeux emploi quand on l'a fait dix-sept ans<sup>3</sup>. » Du 4 au 23 novembre, en raison d'assemblées tenues en Vivarais, dans les Basses-Cévennes ou le Bas-Languedoc, il prononça cinq condamnations à la potence, quatorze aux galères et trois (contre des femmes) à la fustigation publique. Nous ne disons rien des prisonniers conservés dans leurs geôles, ni des amendes imposées aux communautés coupables<sup>4</sup>.

1. Arch. de l'Hérault, C 181 et 183.

2. *Ibid.*, C 180.

3. Lettre du 4 novembre 1701 (*Bulletin* cité, t. XV, p. 137).

4. Le 4 novembre (pour l'assemblée tenue aux Ollières, en Vivarais). Pendus : Jacques Gode [Claude], le prédicant fanatique, Jacques Plantier, René Faillot, David Marlier père. Aux galères : Pierre, Jean et Jacques Marlier fils, Charles Aurenche, Noël Peyre et la femme Marie la Boiteuse, qui passait pour pleurer le sang. Au fouet et à la fleur de lis : Isabeau la Dauphinoise (Dauphinoise), fanatique.

14 novembre (assemblées de Mialet, près Anduze, 25-31 août). Cinq ans de galères à Denis Durand. Au fouet : Louise Durand et Jeanne Laporte.

14 novembre (assemblée de Tornac, 2 octobre). Pendu : Jean Puech. Aux galères : Thomas Martin, Étienne Euzière, André Barbusse, Jacques Borgne.

14 novembre (assemblée de Sauve, 22 octobre). Galères : Antoine Roland).

19 novembre (assemblées d'Uchaud, près Nîmes). Cinq ans de galères et le fouet à Jean Rouergas.

19 novembre (assemblée de Saint-Théodorit, 14 octobre). Galères : Élie Cabanis. Le 23 novembre (pour la même assemblée, Jean Lauze, le prédicant).

Tous ces jugements sont en original aux Arch. de l'Hérault, C 192.

*Le prophétisme dans les Cévennes.*

La répression brutale ne pouvait qu'exciter les convulsions du fanatisme. Nous venons de le montrer, à la fin d'octobre 1701, ayant atteint, au sud, les environs de Nîmes, à l'ouest le quartier de Saint-Hippolyte-du-Fort, au nord-est et au nord les hauteurs qui dominent Lasalle, Saint-Jean-du-Gard et Mialet. Les informations judiciaires permettent de suivre la contagion dans sa marche presque régulière. Nous la trouverons bientôt dans les plaines méridionales. Pour le moment, regardons aux Cévennes. La fièvre dont les environs d'Anduze et d'Alais ont été le foyer gagne vers l'ouest et le nord, saisissant ici ou là des personnalités qui joueront quelques mois plus tard un rôle décisif.

Déjà les assemblées de Saint-Sébastien et de Blatiès (17 août) nous montrent, accompagnant Raoux, « le fils de Jean Laporte, du mas Soubeyran », c'est-à-dire le futur camisard Rolland ou l'un de ses frères<sup>1</sup>. En octobre, Abraham Mazel, de Fauguères (Saint-Jean-du-Gard), « reçoit ses premières grâces » près de Toyras<sup>2</sup>. Plus haut, Moissac, le Pompidou, sont bouleversés (octobre-novembre) par les agitations d'Étienne Gout, dit La Coite ou La Couëtte, du Pompidou, qui se saisit un jour du curé Bugarel, de Fraissinet-de-Fourques, le mène sur les ruines du temple de Bassurels et le fait mettre à genoux, pendant que quelques inspirés « fanatisent » autour de lui, priant Dieu évidemment pour sa conversion<sup>3</sup>. Plus au nord encore, Barre-des-Cévennes, la montagne du Bougès et le versant sud du mont Lozère sont contaminés dès novembre. Pierre Séguier (ou Séquier), qui est de Magestavols, près Barre, sera, au début de janvier 1702, « le moteur de tout le désordre » de ces quartiers<sup>4</sup>. Salomon Couderc, drapier, autre inspiré, sortira de Vieljeux (Saint-André-de-Lancize, sur le Bougès<sup>5</sup>).

1. Arch. de l'Hérault, C. 180. Interrogatoire de Jeanne Laporte, veuve Barafort (5 septembre 1701).

2. *Théâtre sacré*..., p. 25 (éd. Bost, p. 145). Corriger *Queiras* en *Toyras*, comme y oblige le nom du hameau de Corbès, qui suit.

3. Mémoire de Meynadier contre l'abbé du Chayla (Arch. de l'Hérault, C 183).

4. Lettre de Bâville à Meynadier (de Barre), du 17 janvier (Arch. de l'Hérault, C 183, dossier Meynadier).

5. La *France protestante* de Bordier, t. IV, p. 761, donne à tort Salomon

Les Basses-Cévennes offrirent bientôt l'aspect d'un pays hors de sens. Un manuscrit ayant fait partie de la collection Gaiffe, et dont l'auteur était un habitant d'Alais, nous présente de cette région une image qui, si étrange qu'elle puisse paraître, concorde absolument avec celle que laissent les pièces judiciaires du temps<sup>1</sup>. « Au commencement de 1702, le nombre de ces furieux et de ces prophètes devint si grand, et singulièrement dans les Cévennes, et il y parut avec tant de hardiesse et de liberté qu'il ne fut aucun endroit où ces malheureux ne fissent publiquement leur exercice. On les vit dans les villes d'Alais, d'Anduze, de Sauve et autres, les bras en l'air, en tournant les yeux et les lèvres, hurler et crier par les rues de faire pénitence, qu'on était à la fin du monde et à la dernière heure. » Les environs d'Alais (Cassagnoles, 15 janvier 1702), de Saint-Hippolyte (Cognac, mars), de Ganges (Roquedur, fin février; Soubeyras, fin janvier; le Marcou, 15 mars), de Valleraugue (assemblée de Rocalte, 3 mars), du Vigan (Aulas, février) connaissent ces prophètes, qui sanglotent et tremblent, appellent au jeûne et à la repentance, présentent des fleurs d'amandier en disant : « Voici la fleur du grain de miséricorde que Dieu m'a donné et illuminé, m'ayant donné... le pouvoir de faire toutes choses de sa part », affirment que Dieu, tel jour, « leur a donné son esprit, qui est entré en leur cœur comme une chandelle (?) », déclarent « qu'ils ont le don de prophétiser et de faire des miracles », et parfois interpellent les prêtres dans la rue en les adjurant de revenir à la vraie religion. Les prisons sont pleines, les amendes pleuvent, mais les soldats sont rares dans la province et, quand ils marchent, ils se heurtent parfois à une rude résistance. La nuit du dimanche 19 au lundi 20 juin, un lieutenant de bourgeoisie de Ribaute (près d'Alais) surprend des protestants réunis dans une bergerie qui lui appartient. Les huit soldats du détachement tirent dans la porte, qui n'est fermée que par une claie. Mais les protestants se défendent plus d'une heure « à coups de pierres, de bâtons et de hallebardes ». Ils tentent enfin une sortie et laissent neuf hommes et sept femmes

comme originaire de Mazelrosade (Saint-Germain). C'est Jacques Couderc, dit Lafleur, qui était de Mazelrosade, et nous ne sommes pas du tout assuré que les deux inspirés fussent frères, ni même parents.

1. Le manuscrit Gaiffe a été copié par M. N. Weiss, et nous avons en main une copie de M. Fonbrune-Berbinau, prise sur la copie Weiss.

aux mains des miliciens<sup>1</sup>. Quelques nouvelles condamnations de l'intendant répondirent à des manifestations qui, évidemment, le déconcertaient, mais contre lesquelles la rigueur seule lui paraissait efficace<sup>2</sup>.

A côté de ce large courant de fanatisme qui, comme nous venons de le dire, unit Anduze aux Hautes-Cévennes par Saint-Jean-du-Gard et le Pompidou, on en peut noter un autre. Celui-ci réunira encore Alais au Bougès et à la Lozère, mais le long des deux routes royales tracées par Bâville, qui montent, d'une part vers Saint-Germain-de-Calberte par Branoux, de l'autre vers le Pont-de-Montvert par le château de Portes. Nous sommes ici dans la région des Cévennes qui était alors considérée comme la moins accessible.

Au début de décembre 1701, l'inspirée Françoise Brès, dite Bichon (vingt-cinq ans), qui a vécu aux environs d'Alais depuis sept ou huit ans comme servante et qui est remontée vers les montagnes de sa naissance<sup>3</sup>, « prophétise », sur le Bougès, au-dessus de Saint-Maurice-de-Ventalon. Quinze jours plus tard, elle est redescendue dans un quartier qui n'a pas encore été touché par la contagion. Quelques assemblées lui suffisent pour mettre en ébullition les alentours du Collet de Dèze. Mais les Cévennes protestantes qui dépendaient du diocèse de Mende étaient bien surveillées, et par un homme qui ne plaignait pas sa peine quand il fallait sévir contre de mauvais catholiques. L'abbé du Chayla, ecclésiastiquement, était, dans la région, « inspecteur des missions ». Administrativement, Bâville avait fait de lui un « inspecteur des chemins des Cévennes ». Dans la réalité, il inspectait toutes les démarches des nouveaux convertis, accomplissant (sans mandat régulier à ce qu'il semble) des opé-

1. Tout ce qui précède résume des procédures des Arch. de l'Hérault, C 182 et C 184.

2. Le 6 mars, la femme Massacan est condamnée au fouet et au bannissement (assemblée de Soubeiras, C 182).

Le 3 avril, Simon Cazalet (assemblée de Ganges) et Jean Galary (assemblée d'Aulas) sont condamnés aux galères (C 192).

Le 3 avril également (assemblée de Ribaute), Jean Bonnet est condamné à la potence, Pierre Loubié et André Barrefort sont envoyés aux galères (C 192).

Le 6 mars, Bâville avait condamné à être pendu en Vivarais après avoir eu le poing coupé, le prédicant fanatique Claude Maire, dit Caucadon, qui avait été arrêté en Vivarais et qui avait tué un des hommes qui l'avaient voulu saisir (C 192).

3. Elle était de Champ-Long-de-Lozère, au nord du Pont-de-Montvert.



rations de police ou de justice qui faisaient de lui une manière de subdélégué de l'intendant<sup>1</sup>. L'abbé, qui résidait d'ordinaire à Saint-Germain-de-Calberte, intervenait partout. Accompagné de quatre soldats, il est venu à Bassurels après l'affaire du curé Bugarel et a imposé, de sa propre autorité, 60 écus d'amende aux coupables. Persuadé que le prédicant Jean Roman (sorti du royaume depuis la fin de 1699) est toujours dans le pays à la tête d'une troupe de « fugitifs », il ne verbalise au Pompidou que dans une maison fortifiée. C'est là qu'il fouetté jusqu'au sang et à plusieurs reprises un jeune inspiré, qu'il prend pour un simulateur<sup>2</sup>. L'abbé du Chayla encore agira contre Françoise Brès. Il est averti par le prieur de Saint-Andéol-de-Clerguemort des manœuvres de la prophétesse, qui, dans les paroisses de Saint-Andéol, Saint-Frézal et Saint-Privat, « dénonce, par l'Esprit », ceux de ses auditeurs qui ont « avalé douze ou quinze fois le nouveau basilic, voulant dire la sainte hostie ». Françoise Brès fut arrêtée le 16 décembre au Cros (Saint-Andéol) avec quelques femmes et un jeune homme, Jean Deleuze (vingt ans), qui faisait la quête dans les assemblées qu'elle convoquait. Le 19 janvier 1702, à Montpellier, Bâville condamnait l'inspirée à la potence, Deleuze aux galères et Catherine Martin de Penens (Saint-Frézal) à être fustigée au pied de la potence de Françoise Brès. Le jugement fut exécuté au Pont-de-Montvert le 24 janvier<sup>3</sup>.

Une relation recueillie par A. Court rapporte un bruit qui courut les Cévennes. « Lorsque l'abbé voulut faire dresser la potence où elle devait être pendue, [Françoise Brès] déclara elle-même à la justice qu'elle savait qu'on la ferait pendre à tel endroit, qu'elle nomma. L'abbé, plein de furie et de mépris pour ceux qui se disaient inspirés, alla chercher [ailleurs], vers les terres du Camp-Long (qui sont hors du village, vers la montagne du Bougès) et vers celles qui sont à l'avenue du chemin de Finiels. Mais, ne trouvant aucune place à son gré, il résolut de la faire exécuter là où elle avait dit, ce qui étonna le peuple<sup>4</sup>. »

1. Voir *Bulletin* cité, t. LVII, p. 208.

2. Mémoire de Meynadier, Arch. de l'Hérault, C 183 (le fait est antérieur au 16 novembre).

3. Arch. de l'Hérault, C 181 (dossier) ; C 192 (jugement).

4. Papiers Court, n° 30. Notes de Jacques Morin, dit Saltet, qui commentent, en les corrigeant, quelques pages de Louvreleuil. Le jeune Morin, qui avait dû quitter les Cévennes, en 1741, pour avoir blessé le curé de Molezon [près

La part qui revint, dans cette exécution, à l'abbé du Chayla nous est attestée encore par un récit dont nous avons une double forme. Le Cévenol Jean Rampon (qui était du Pont-de-Montvert même) rapporte que la prophétesse, sur la place du Pont-de-Montvert, « annonça que celui qui l'exposait à ce supplice y viendrait finir sa vie dans vingt-quatre jours », « ce qui fut vingt-quatre semaines », explique Rampon, « et la chose arriva à point nommé! ». Cavalier écrit, dans la première recension de ses *Mémoires*, que la jeune inspirée (il ne sait pas son nom) aurait dit au prêtre : « Compte que d'aujourd'hui en un an et six jours tu mourras dans la même place où tu me fais mourir? ». Que l'on s'arrête à un chiffre ou à l'autre, la prédiction n'est pas plus exacte. Rampon, qui participa au meurtre de l'archiprêtre, aurait pu observer que celui-ci mourut six mois jour pour jour après Françoise Brès (24 janvier-24 juillet). En essayant de corriger un mot que l'événement n'a pas entièrement réalisé, il nous en garantit l'authenticité. Il nous fournit à la fois une preuve de l'autorité que le peuple protestant attachait alors aux discours des inspirés et de la colère qui montait dans les Cévennes contre le plus actif de leurs persécuteurs.

Un peu au sud de la région où avait prêché Françoise Brès, le fanatisme allait trouver un terrain d'élection. L'auteur du manuscrit Gaiffe attache une importance unique aux assemblées qui se sont tenues là. Il veut que la révolte camisarde y ait été concertée. Il se trompe assurément, mais il faut reconnaître que des paroles, grosses de conséquences, y ont été prononcées ou colportées, et il est possible que ce soit en effet dans ce quartier nouveau que l'agitation morbide des illuminés se soit délibérément orientée vers la violence.

L'écrivain anonyme, qui est, avons-nous dit, d'Alais, expose que le fanatisme, après s'être manifesté dans des individus isolés ou dans de petits groupements, a fini par s'affirmer dans des assemblées considérables, qui ont débuté aux environs de la ville.

Barre], écrit ses notes en 1742. Il avait parcouru les Cévennes (où il était né) aux côtés du pasteur Jean Combes, son aîné et de beaucoup. Les notes de Morin, comme celles de Combes, sont des souvenirs qu'ils ont recueillis dans leurs courses.

1. Papiers Court, n° 17 K, fol. 75 (relation de Jean Rampon). Jean Rampon est contemporain de ces événements. Voir plus loin.

2. Éd. Puaux, p. 10, note.

Entre le Gardon d'Alais à l'est et le Galeizon à l'ouest, dominant au nord le village de Branoux et le Collet de Dèze, à l'ouest Saint-Martin de Boubaux et à l'est la vallée où est aujourd'hui bâtie la Grand'Combe, s'élève une crête inégale, qui atteint souvent 700 mètres, et le long de laquelle serpente la route d'Alais à Saint-Germain. Notre auteur nous y transporte. « Ils choisirent », dit-il, « les montagnes de Roffières et de la Melouze, à deux lieues au-dessus d'Alais, comme celles de la contrée où ils pouvaient être avec plus de sûreté par rapport à leurs élévations [extases] et à leurs figures... Tout ce pays, qui est celui de la province le plus rude, le plus âpre et par conséquent le plus propre pour les favoriser, s'y rendait de toutes parts (*sic*), de quoi le s<sup>r</sup> Bertrand de La Bruguière, mon ami particulier, juge de Mgr le prince de Conti dans sa comté d'Alais et subdélégué de M. de Bâville, en fit en divers temps diverses procédures, comme il m'a fait voir, et m'a instruit d'ailleurs de vive voix. »

Avant d'en venir à l'assemblée de Roffières, où nous retrouverons Astruc Mandagout, transcrivons encore quelques témoignages qui nous apprendront la puissance de l'épidémie fanatique dans ce canton. De la fin de janvier 1702 à la fin d'avril, les assemblées où l'on « tombe » et où l'on « prophétise » ne cessent pas à Saint-Privat-de-Vallongue, où est passée François Brès<sup>1</sup>. La nuit du 25 au 26 mars, le curé de Saint-Michel de Dèze en découvre une dans sa paroisse. Le lendemain matin, une autre s'est formée, et dix des assistants sont conduits à Alais<sup>2</sup>. Le 24 avril, on informe contre un praticien de Blanaves, dont les deux servantes, catholiques d'origine, sont devenues prophétesses à son exemple. On le soupçonne d'avoir donné à ces filles des « bruvages », entendez des philtres magiques, et l'une d'elles ne comprend rien à son cas : « Après avoir dîné à la maison, elle alla garder ses brebis aux champs, un tremblement l'a prise et elle a prêché. » Depuis, « elle a demandé pardon à Dieu autant de fois qu'elle avait reçu des hosties », et elle a jeté ses chapelets au feu<sup>3</sup>. Le *Théâtre sacré des Cévennes* rapporte un fait analogue qui s'est passé à la

1. Arch. de l'Hérault, C 183. Information à Saint-Privat, le 24 avril.

2. *Ibid.*, C 183. Information à Saint-Michel, 1<sup>er</sup> avril 1702.

3. *Ibid.*, C 183. Information à Alais. Le prieur de Mialet, après avoir vu les premiers prophètes de sa paroisse (août 1701), était convaincu qu'on avait donné à ces enfants « quelque poudre d'enchantement » (assemblée de Mialet, C 180).

même époque à Saint-Paul-la-Coste<sup>1</sup>. Le Cévenol Halmède (Aumède) alla consulter son curé touchant son fils de douze à treize ans, « qui recevait des inspirations » (on se souvient qu'aux termes d'une ordonnance de Bâville le père était responsable du fanatisme du fils). Le prêtre fut d'avis d'abord de faire jeûner l'enfant, puis de lui donner de bons coups de bâton, finalement de lui appliquer secrètement de la peau de serpent sur la tête. Comme le père, ayant usé vainement des deux premiers remèdes, se disposait à essayer le dernier, son fils le reprit « d'une façon si terrible » que, peu de jours après, Halmède « reçut lui-même les dons de révélation et de prédication<sup>2</sup> ».

Notons enfin un dernier trait. Dans cette région de Branoux, les prophètes ou leurs auditeurs se sont, depuis quelques mois, emportés à un acte sacrilège. Un « ancien catholique » ayant tué d'un coup de fusil, devant l'église de la Melouze, un « gros chien de parc » appartenant à un nouveau converti, le lendemain 1<sup>er</sup> novembre 1701, jour de la Toussaint, on a trouvé le corps du chien « étendu et attaché sur les bras de la croix du cimetière de la paroisse ». Huit jours plus tard, l'abbé du Chayla, sur une plainte du prieur Audiffred, a fait procéder (inutilement d'ailleurs) à une information, et il a dû se borner à une cérémonie publique d'expiation<sup>3</sup>.

Telle était la situation aux environs de Branoux quand se tinrent les assemblées que mentionne notre auteur d'Alais. Les procédures qui nous restent sont incomplètes. Elles suffisent à confirmer pleinement ses dires<sup>4</sup>. Les tout premiers jours de mai, un culte public est célébré à Prades (paroisse de Laval, près la Grand'Combe). Laurence Laval, une fanatique de Blannaves (près Branoux), y prêche, avec deux autres filles. Puis, la nuit du 6 au 7, les protestants du quartier se transportent « sur le penchant de la montagne de Roffières, au-dessus du hameau de La Favède »<sup>5</sup>. Nous ne savons rien de cette réunion. Mais la nuit

1. Déposition d'Abraham Mazel, insérée dans celle d'Élie Marion, p. 88 (éd. Bost, p. 80).

2. Aumède, devenu camisard, sortit de France, en 1705, avec Élie Marion et Abraham Mazel.

3. Manuscrit Gaiffe, et Mingaud, *Troubles des Cévennes* (Le Vigan, 1889), p. 14, qui s'accordent sur la date. Louvreleuil, p. 26, renvoie le fait au printemps de 1702.

4. Arch. de l'Hérault, C 182 (assemblées de Roffières, dossier mai-juillet 1702. Autre dossier de septembre, relatif à Étienne Soleyret).

5. Roffières est un hameau de la commune des Salles-du-Gardon, qui



suivante, du dimanche 7 au lundi 8 mai, une autre est convoquée à la même place, autrement importante, et sur laquelle nous sommes renseignés.

Le culte dura la nuit entière, présidé successivement par de nombreux prophètes-prédicateurs. Les uns étaient du quartier même, tels Laurence Laval, qu'on entend à nouveau, ou encore Abraham Pouget, de Roffières (quarante-sept à quarante-huit ans), Rozier, de La Favède, ou Louis Brès père (soixante ans), ancien chantre de l'église protestante de Brannoux. Mais avec eux on nomme « Mandagout, qui aurait prêché avant Brès », et nous ne savons si les phrases qui nous sont rapportées doivent être attribuées à l'un ou à l'autre. Les termes de l'exhortation attirent l'attention des juges. Ils sont neufs, en effet. Ce n'est plus seulement l'Église catholique qui est mise en cause, mais le roi. La venue de Mandagout (qui descend, comme on le verra, du Pont-de-Montvert) et celle d'autres prophètes fugitifs (que nous nommons plus loin) marque dans la région un nouveau degré d'exaltation. « Le roi veut nous faire renoncer à la parole de Dieu et nous faire renoncer à la grâce de l'Éternel », ont dit les prédicateurs, « mais il est incapable de rien faire contre la parole de notre Éternel! N'allez à la messe que pour la forme, le temps est venu où nous n'irons plus! Le roi défend de manger de la viande les vendredis et samedis et le carême! Il en faut manger, l'Éternel le commande. Ayons bon courage, l'Éternel nous a donné la victoire! » On remarquera que ceci est déjà du vocabulaire camisard.

L'assemblée se retire avant l'aube, les assistants se groupant par hameaux, afin de rentrer chez eux en masses plus imposantes. Ils savent ce qu'ils font. Il s'est trouvé en effet dans la foule deux espions (à ce qu'il semble deux soldats de bourgeoisie) qui, à la clarté de la lune, ont pu reconnaître quelques-uns des assistants, et qui, avec huit autres catholiques, ont « occupé en deux pelotons les deux points de retraite de l'assemblée ». L'allure décidée des auditeurs qui repartent a ôté cependant aux malintentionnés l'envie de les attaquer. Mais, deux heures plus tard, les deux hommes arrêtent chez lui un fermier et

domine le hameau et le château de La Favède. C'est du château de La Favède qu'était originaire la famille de Benjamin du Plan, ouvrier actif dans les premiers synodes « du désert », et que son attachement aux prophètes rendit plus tard suspect à Court et aux pasteurs du Languedoc. Mais du Plan ne connut des prophètes qu'en 1710.

sa jeune parente. La fille pousse des cris; les catholiques, qui sont armés, lâchent chacun un coup de fusil de peur que les voisins n'accourent. Personne ne se montre, et les captifs sont conduits à Alais. Le lendemain, des patrouilles vont fouiller les hameaux de la montagne et arrêtent quatorze personnes.

L'information, dirigée par le juge d'Alais, La Bruguière, commença le 19 mai. Elle se poursuivait encore un mois plus tard, quand dans le même canton des Cévennes une autre affaire éclata.

Le dimanche 11 juin, le capitaine de bourgeoisie Coste, ancien officier de carrière, qui était en garnison dans le château de Portes (en face de Roffières et de Branoux, sur l'autre rive du Gardon), partit à l'entrée de la nuit pour surprendre une assemblée qui lui était signalée sur le terroir de Peyremale. Entre le lieu de Mercoire et la métairie de l'Issartol, vers Charreneuve, il entend une voix d'homme qui retentit au fond du vallon. La dernière réunion de Roffières a paru si séditieuse que les soldats, maintenant, ne gardent plus de mesures. L'officier écrit lui-même qu'il a divisé sa troupe en deux parties, mettant l'assemblée au milieu. Une lampe brille parmi les 250 auditeurs amassés, éclairant un homme habillé de blanc, plus élevé que les autres. Coste « ordonne de tirer sur l'assemblée », qui se disperse en tumulte, lâchant, en se retirant, quatre ou cinq coups de feu. Les soldats avaient réussi à tuer le prédicant, Jean Mathieu, dit Claudine, de Genolhac. On le retrouva vêtu d'une veste et d'une culotte de toile, à quatre pas d'une pierre qui lui avait servi de tribune, une partie du corps dans l'eau du ruisseau. A côté de lui, un Nouveau Testament, un psautier et un pistolet<sup>1</sup>.

Les soldats firent vingt prisonniers, la plupart blessés par leur décharge. Ils ramenèrent au château de Portes ceux qu'ils purent. Une femme et un homme furent laissés à Mercoire, « ne pouvant marcher du fait de leurs blessures ou des coups reçus »; une autre femme, « blessée d'un coup de feu à la tête, ne pouvant marcher », fut confiée à son frère, et le juge Rozier, d'Uzès

1. Arch. de l'Hérault, C 182 (assemblée de Peyremale. Il n'y a que le procès-verbal dressé par le capitaine). Broglie et Bâville écrivirent en cœur pour signaler l'affaire. Tous deux prétendent (on les a peut-être volontairement trompés) que les protestants ont tiré les premiers (*Hist. de Languedoc*, t. XIV, 1560).

(le lieu de l'assemblée était sur le diocèse d'Uzès), vint, le 16 juin, commencer à Peyremale une information que nous n'avons plus<sup>1</sup>.

Le jugement de Mandagout mentionne des dépositions faites à cette occasion, précisément le 16 juin, par Pierre Pradel et Antoine Légal, dont nous ignorons le lieu d'origine. Comme le jugement ne s'appuie que sur ces deux dépositions perdues, en plus de l'information du 19 mai que nous possédons, nous sommes fondés à croire que c'est de Pradel et de Légal que proviennent toutes les accusations nouvelles dont se corsa le dossier de l'inspiré. Nous ne savons si les deux témoins affirmèrent que Mandagout s'était trouvé dans l'assemblée surprise à Peyremale (Bâville l'en accuse) ou si plutôt ils parlèrent du prophète comme ayant séjourné récemment dans le quartier. Ils rapportèrent un récit de Mandagout relatif à ces voyages. Au Pont-de-Montvert, les protestants l'avaient pris d'abord pour un espion. « Il a eu si peur qu'il a fallu lui donner de l'eau-de-vie pour le remettre », et il a dû ensuite prêcher pour montrer sa bonne foi. Mandagout porte des armes, et il en use. Pradel (qui sans doute a voulu l'arrêter) dit que l'inspiré « lui a tiré un coup de pistolet et l'a ensuite blessé d'un coup de pierre ». Enfin, il aurait tenu un propos d'une extrême gravité. *Il a dit qu'au premier jour il y aurait deux cents personnes rassemblées, qui abattraient les églises et tueraient tous les catholiques.* Nous ne connaissons la phrase que parce que Bâville reproche à Mandagout de l'avoir prononcée. Comme l'interrogatoire est d'une époque (13 septembre) où déjà les premières fureurs camisardes se sont déchaînées, on pensera peut-être que Bâville a ici transformé en accusation un simple soupçon né dans son esprit; mais il faut noter que la question qui suit : « S'il ne s'est associé avec Brès [père] pour prêcher alternativement », nous ramène aux assemblées de Roffières (ou de Peyremale) et que, par conséquent, l'intendant paraît avoir posé à Mandagout des questions qui sortent des dossiers qu'il a sous les yeux. Il nous semble donc très probable que la phrase séditieuse — et cette fois réellement prophétique — de l'inspiré a été prononcée par lui à la fin de mai ou au début de juin, sans qu'elle puisse être

1. Une pièce isolée, Arch. de l'Hérault, C 186, nous a conservé le nom des prisonniers, ces détails et la date.

tendue d'ailleurs pour autre chose qu'une exclamation de fureur sacrée<sup>1</sup>.

Trois mois plus tard, l'interrogatoire d'un Cévenol apprenait qu'aux assemblées de Roffières on avait vu Gédéon Laporte (quarante-cinq ans, le futur chef camisard), de Branoux. Laporte était un ancien soldat, qui avait été également forgeron dans un martinet et marchand de fer; il était maintenant marchand de porcs<sup>2</sup>. Laporte, qui deviendra un « prédicant », ne prêche sans doute pas encore. Du moins on ne l'a pas entendu avec Brès et Mandagout. Mais un autre prophète a paru avec eux, « Salamon ». Nous songeons naturellement à Salomon Couderc, du Bougès, qui serait descendu avec Mandagout de la haute montagne. Mais comme la même pièce parle plus loin de « Salamon, prédicant de Saint-Jean », on voit que Salomon Couderc a été ici confondu avec Abraham Mazel, et ceci prouverait que les deux inspirés, dès le mois de mai 1702, agissaient ensemble dans les Cévennes avec Mandagout<sup>3</sup>.

Mandagout, qu'il ait assisté ou non à l'assemblée de Peyre-male, avait quitté les Cévennes au moment des informations du juge Rozier. Nous allons le retrouver dans la plaine de Nîmes.

### *Le prophétisme dans « le pays bas ».*

La région méridionale du Bas-Languedoc, celle que les Cévenols appellent « le pays bas », était alors presque aussi agitée que les environs d'Alais.

Le 5 novembre 1701, Bâville avait interrogé un jeune Rouergas (seize ans), d'Uchaud, qui, après avoir rencontré un inspiré dans sa crise, était à son tour tombé brusquement saisi d'un grand tremblement au moment où il récitait le *Notre Père*. Fléchier avait été curieux d'examiner ce prophète qui, « lorsque le Saint-Esprit entrait en lui, sentait quelque chose dans l'estomac comme un caillou ». L'intendant « l'expédia vite » en le con-

1. Pour ce qui précède : interrogatoire de Mandagout, 13 septembre 1702 (Arch. de l'Hérault, C 183); jugement de Mandagout, C 192.

2. Sur Laporte, voir Louvreleuil, t. I, p. 41, que La Baume (t. I, p. 26) se borne à copier. Laporte est qualifié marchand de pourceaux dans le procès qui fut fait à sa mémoire (Arch. de l'Hérault, C 182).

3. Interrogatoire de Soleyret, de Branoux, 2 septembre 1702 (Arch. de l'Hérault, C 182).



damnant à cinq ans de galères<sup>1</sup>. A la même époque, à Générac, un tailleur suspect de fanatisme, que le vicaire du lieu interroge, lui raconte les miracles dont on colporte le récit dans Nîmes. « Des enfants de naissance (venant de naître) ont parlé. Même un enfant, du temps qu'il recevait le baptême, a dit : « Prêtre, ne me baptise point, je suis déjà baptisé<sup>2</sup>. » Dès le mois de mars 1702, le mal a été porté jusqu'aux environs de Béziers, à Villemagne (Villeveyrac), où Bâville fait pendre le prophète Gouze et fustiger une inspirée. Un mois plus tard, nous avons vu, dans la même région, Montagnac contaminé par Doustin, à qui Gouze a communiqué « le souffle<sup>3</sup> ».

Dès le printemps également, le fanatisme s'est répandu dans toute la plaine qui va de Nîmes au Rhône et à la mer. Le 8 mars, un inspiré déjà connu dans le quartier, Boudon, originaire de Bernis, « tombe » et prêche dans une maison de Beauvoisin, en même temps qu'une prophétesse, Isabeau Romajon, dite Vernelouze (vingt ans), qui est du village d'Uchaud. Le curé pénètre dans le logis. Boudon lui échappe, mais il fait saisir la fille et trois hommes. Le lendemain, sur l'ordre du baron de Saint-Cosme, ancien membre du consistoire de Nîmes, qui commande maintenant les milices de la plaine, les quatre prisonniers partent pour le château de Sommières. Près d'Aigues-Vives, sous le village de Mus, dans un chemin bas bordé d'oliviers, seize hommes sortent de dessous les arbres, armés de bâtons, de pistolets, l'un même d'un fusil, entourent les soldats, leur crient qu'ils sont des infâmes, qu'ils veulent aller contre la loi des saints prophètes, les menacent de les tuer tous. Ils clament « qu'ils sont tous des jeunes gens, mais qu'ils n'ont qu'une vie à perdre pour Dieu ». Les soldats réussissent à se retirer avec les trois hommes qu'ils conduisent. Mais Vernelouze, qui avait été mise sur un âne, est entourée par les libérateurs, qui coupent les cordes qui la lient et l'emmènent vers

1. C 181, dossier Rouergas. Voir *Bulletin* cité, t. XV, p. 136.

2. C 182, dossier des assemblées de Beauvoisin, mars 1702.

3. Une note des papiers Court, n° 17 B, fol. 433, dit : « Le mercredi 5 avril 1702, on pendit à Villemagne le nommé Gouze, de Pignan [près Montpellier], pour cause de religion. Le même jour, pour le même objet, on donna le fouet à une fille du lieu. » Nous avons vu plus haut Gouze nommé dans le procès fait à Montagnac au prophète Doustin. Doustin et son hôte David Combes, de Montagnac, furent condamnés aux galères au début de juillet (Arch. de l'Hérault, C 183. Le jugement manque).

La Vaunage. La prophétesse, avec le chef de la troupe, Dournin Bombonnaux, de Bernis, ira continuer ses prédications vers Uzès<sup>1</sup>.

Il reste cependant des prophètes à Beauvoisin. L'après-midi du dimanche 12 mars se tient une assemblée de 3 à 400 personnes à l'entrée du bois de Beauvoisin, à une demi-lieue de Franquevaux. Le curé, informé, fait arrêter deux prisonniers à leur retour, et Saint-Cosme envoie dix femmes aux prisons d'Aigues-Mortes<sup>2</sup>. L'opinion catholique s'affole; elle parle d'une « bande de meurtriers » qui parcourt le pays. Le dimanche 25 mars, jour de l'Annonciation, les catholiques de Saint-Gilles, en sortant des vêpres et après la procession, apprennent que les protestants célèbrent un culte vers l'église de la Madeleine. Ils s'arment de toutes parts et courent de tous côtés au lieu indiqué. Les protestants s'épouvantent et s'enfuient. A la métairie du Trondet, beaucoup d'entre eux arrivent en pleurant, y cherchant un refuge. Parmi eux on voit « Samuelet, de Générac, qui porte la Bible » et qui passe pour le chef de « la bande ». On dit qu'un homme a été tué, un autre blessé<sup>3</sup>.

Le 7 avril, on arrêta près d'Uzès Bombonnaux et Vernelouze. Bâville condamna Bombonnaux, le 20, à être pendu, après avoir subi la question sur le lieu où il avait enlevé la prophétesse aux soldats, et le jugement fut exécuté le 22. Vernelouze, que l'abbé de Nogaret fit relâcher sur la promesse qu'elle vivrait désormais en catholique, retomba aussitôt « dans ses accès de fanatisme ». Elle fut arrêtée à nouveau, et le 4 mai Bâville la condamnait au fouet et au bannissement<sup>4</sup>.

Les mouvements de Beauvoisin et de Saint-Gilles aboutirent, dans la plaine, à une fusillade pareille à celle de Peyremale dans les Cévennes.

Le lundi 17 mai au soir, un lieutenant de la compagnie bourgeoise de Guilleminet, qui était casernée au château de Vauvert, est informé d'une assemblée convoquée pour la nuit au terroir de Combemigeyre, limitrophe des terres de Franquevaux.

1. Arch. de l'Hérault, C 182 (dossier des assemblées de Beauvoisin); C 183 (dossier Vernelouze-Bombonnaux).

2. *Ibid.*, C 182 (assemblée de Beauvoisin).

3. *Ibid.*, C 183 (assemblée de Saint-Gilles. Information faite à Saint-Gilles). Samuelet, « jeune meunier », devint camisard. Il passa pour avoir tué le capitaine Poul au combat du Val-de-Bane, dans la plaine de Nîmes (12 janvier 1703). Voir *France protestante de Bordier*, t. III, p. 857.

4. *Ibid.*, C 183 (dossier Bombonnaux-Vernelouze).

Avec une vingtaine de soldats, il marche vers les protestants, qu'il découvre réunis au nombre de 400 personnes. « Il fait tirer dessus aussitôt », en tue deux, en blesse quelques autres et, soit sur le lieu, soit dans les métairies voisines, fait plus de quatre-vingts prisonniers. Bâville se les fit amener à Montpellier et, le 1<sup>er</sup> juin, en condamna treize aux galères<sup>1</sup>. Quatre femmes furent condamnées au fouet. Le prédicateur de l'assemblée, qu'on nommait Antoine, ou Benoni, avait pu s'échapper. Mais on avait saisi un autre prophète, qui se donna d'abord pour un Jean Laurier, de Vallon en Vivarais, ancien tailleur de pierre. Bâville le condamna à subir la question, pour être ensuite pendu à Vauvert. Il fut exécuté le 3 juin, déclarant au pied de la potence qu'il se nommait *Marc* Laurier, ce qui nous le donne à reconnaître (avec d'autres sources qui le nomment le *Petit Marc*) pour le prédicant Marc, qui avait paru à Vals en Vivarais en octobre 1700. Le juge Loys rendit compte à Bâville de l'exécution : « Il a dit qu'il était justifié et qu'il voyait les cieux ouverts. Il a souffert la question sans faire la moindre plainte et sans rien avouer<sup>2</sup>. »

Le baron de Saint-Cosme eut ici son rôle, non dans la découverte de l'assemblée, mais dans les poursuites judiciaires qu'elle provoqua. Ce fut lui qui requit le subdélégué de Saint-Gilles de se transporter dans la campagne pour y verbaliser contre des protestants qui auraient enterré le corps des deux morts restés sur le terrain<sup>3</sup>. Il forma ensuite un détachement de douze soldats qui allèrent désarmer tous les nouveaux convertis depuis Saint-Gilles jusqu'à Aimargues. La mesure provoqua un vif mécontentement dans des quartiers où les habitants vivaient en partie de la chasse sur les marais de Vauvert<sup>4</sup>.

1. Claude Vaupillère, Roustan Glaize, Jacques Brun, Jean Maubernard, David Rey, Jacques Teissier, François Tribes, Pierre Foussati, Pierre Charde-non aux galères perpétuelles; François (ou Pierre) Roques, Pierre Farinière, David Roubaud, Jacques Gouirand aux galères pour cinq ans (tous étaient de Vauvert ou de Beauvoisin). Jugement, C 192.

2. C 183 (assemblée de Combemigeyre). Il semble que trois filles seulement aient été publiquement fustigées. On avait pris dans l'assemblée la prophétesse Catin Barde, vingt et un ans, originaire de Beauchastel [Ardeche], qui déjà avait été emprisonnée à Nîmes et que l'évêque avait fait libérer (serait-ce la prophétesse *Catin*, que nous avons vue également à Vals en 1700?). Le jugement ne parle pas d'elle.

3. C 186. Pièce isolée.

4. *Bulletin* cité, t. LX, p. 124.

Ces quelques détails relatifs aux inspirés du « pays bas » nous apprennent que le prophète Mandagout, en descendant des Cévennes, se retrouva dans le milieu qui lui était familier.

Des rapports d'espions, qui semblent d'ailleurs par instants concerner quelque autre inspiré, nous le montrent « faisant les vers à soie » dans une métairie du terroir de Beaucaire, c'est-à-dire s'y étant « loué », comme le faisaient les montagnards, pour la cueillette de la feuille de mûrier. La dernière assemblée de Roffières ayant eu lieu le 8 mai, il semble que Mandagout serait arrivé dans la plaine à une date bien tardive pour pouvoir s'employer de la sorte et, si le détail était exact, il en faudrait conclure que le prophète, sûrement, n'a pas su se trouver dans l'assemblée surprise de Peyremale (11 juin).

Avant de « se fixer à faire les vers à soie », Mandagout aurait fréquenté à Beaucaire, chez le sieur de Valotte-Gibertain, gentilhomme converti des environs de Saint-Germain-de-Calberte, qui avait quitté les Cévennes pour venir s'enfermer près de l'ermitage de Saint-Sixte, à un quart de lieue de la ville. Ce gentilhomme énigmatique, que les Camisards tuèrent plus tard, quand il voulut, sans escorte, leur porter des propositions de paix, est soupçonné d'avoir reçu en même temps que Mandagout d'autres fanatiques. Le sieur de la Valotte a convenu avec Mandagout qu'il le prendra avec lui prochainement, dans un voyage qu'il doit faire aux bains de Balaruc (près Cette).

Ce dernier trait a été répété dans Beaucaire par une femme que Mandagout « mène après lui, qu'il dit être son épouse et qui n'est rien moins que cela ». Au début de juillet, à ce qu'il semble, Mandagout est avec cette femme à Nîmes. Il manque y être arrêté. Il sort alors de la ville, déclarant à la femme qu'il va à la foire de Beaucaire (elle se tenait du 22 au 28 juillet) « et que, s'il est pris, elle ne doit plus compter sur lui ».

Mandagout avait prévu son sort. C'est à Beaucaire et au début de la foire qu'il tomba entre les mains du comte de Rochefort-Brancas. Le 27 juillet, ce dernier, qui avait déjà annoncé à Bâville la prise du prophète, fournissait à l'intendant les renseignements que nous venons de rapporter<sup>1</sup>. Nous avons dit qu'ils ne sont peut-être pas très exacts.

1. Arch. de l'Hérault, C 182. La lettre a été publiée dans *Bulletin* cité, t. LXIII, p. 113. Aucun autre document n'accompagne plus la lettre. Sur le sieur de Valotte, voir Louvreleull, t. I, p. 54; t. III, p. 22, 23.



Pour ce qui est de la femme dont on nous parle, il faut reconnaître que plus d'un prophète — surtout dans les débuts du fanatisme — fut assez peu scrupuleux sur le chapitre des mœurs. L'ancien fanatique Alexandre Astier, pris en Vivarais en 1689, convenait plus tard, alors qu'il était guéri depuis longtemps, que « les inspirations portaient au mal plutôt qu'au bien et surtout à inspirer de l'inclination pour le sexe<sup>1</sup> », et nous savons d'étranges histoires en effet sur ses confrères vivarois de 1689, qu'un coreligionnaire accuse d'avoir « paillardé à la vue de leurs assemblées<sup>2</sup>. » D'autre part, les catholiques du temps et les historiens qui sont l'écho de leur opinion (Louvre-leuil, Brueys) ont vu quelquefois le mal où il n'était pas. Ils veulent que Françoise Brès ait été attirée dans la paroisse de Saint-Frézal par la présence « d'un jeune homme qu'elle aimait » et qui fut condamné le même jour qu'elle. Rien dans les informations n'indique qu'il y eût un commerce scandaleux entre l'inspirée et Jean Deleuze qui la suivait en effet et quêtait dans ses assemblées. Le prophète Raoux était venu du Vivarais avec la prophétesse Marie, qui avait « le don » aussi puissamment que lui. Leurs mœurs n'ont pas été soupçonnées. Il ne faut pas oublier enfin que, pour plus d'un inspiré, la réception de l'« esprit » marque le début d'une vie religieuse nouvelle dont on ne doit méconnaître ni la dignité ni l'austérité. Jean Cavalier, de Sauve, cousin du fameux chef, raconte dans le *Théâtre sacré* comment il a été terrassé, en entendant un prophète, comme « par des coups de marteau qui frappaient fortement sa poitrine ». Il ajoute que lorsque ses agitations convulsives ont ensuite cessé, il a gardé intérieurement une émotion et une ardeur inexprimables. « J'étais alors », dit-il, « tout occupé du sentiment que j'eus de mes péchés. *Les fautes de libertinage, auxquelles j'étais le plus sujet, me parurent des crimes énormes* et me mirent dans un état que je ne saurais ici décrire<sup>3</sup>. »

Il est donc impossible de porter un jugement d'ensemble sur

1. Arnaud, *Hist. des protestants du Vivarais*, t. II, p. 16.

2. Lettre écrite, en Vivarais, à Claude Brousson, qui la lut sans aucune sympathie (Ch. Bost, *les Prédicants protestants*, t. II, p. 182, 518). Voir aussi Fléchier, *Récit fidèle de ce qui s'est passé dans les assemblées des fanatiques du Vivarais* (composé, comme on peut s'en rendre compte, au moyen de pièces judiciaires).

3. *Théâtre sacré*, p. 43 (éd. Bost, p. 91).

les mœurs des inspirés. Il est même difficile de se faire une opinion nette sur les faits individuels. Précisément en 1702, et aux environs de Nîmes, nous trouvons un cas analogue à celui de Mandagout et sur lequel, malgré les apparences, il est malaisé de décider. La prophétesse Vernelouze, avons-nous dit, fut reprise en même temps que Bombonnoux. Ils étaient dans le même lit et en chemise. Vernelouze se contente de dire à ce propos : « Qu'ils avaient chacun leur linceul (drap) », et un habitant d'Uzès, qui les a logés quatorze jours sous son toit, ne s'étonne pas autrement de leur façon d'agir : « Ils couchaient ensemble, ayant dit qu'ils étaient cousins germains. » Nous rappellerons que les mariages entre cousins germains n'étaient alors autorisés qu'avec une dispense du roi et que, d'autre part, les auberges, et aussi les familles paysannes, offraient quelquefois aux voyageurs une hospitalité dont nous avons peine aujourd'hui à concevoir la naïveté<sup>1</sup>. Après quoi l'on pensera ce que l'on pourra de Vernelouze et aussi de Mandagout.

Ch. Bost.

(Sera continué.)

1. Voir *Bulletin* cité, t. XL, p. 644, l'aventure qu'eut, en 1720, dans une auberge, le pasteur Cabrit (c'était en Allemagne) et, dans les *Mémoires* d'Ant. Court (éd. Hugues, p. 116), voir comment Court raconte simplement que les soldats l'ont surpris dans une petite maison des environs de Nîmes, couché dans un même lit avec son hôte et la femme de celui-ci.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

### LA BATAILLE DE NAJERA

(3 AVRIL 1367)

#### LE COMMUNIQUÉ DU PRINCE NOIR

---

Lorsque l'héritier de Jean le Bon, de régent, devint roi en 1364, la revanche contre l'Anglais n'était possible qu'à la condition de refaire moralement et matériellement la France, épuisée par des défaites successives, bouleversée par des crises intérieures. Charles V s'imposa cette tâche, qu'il sut d'ailleurs mener à bien. Car c'était un esprit réfléchi, équilibré, mesuré autant que patient, qui, comme l'écrivit Christine de Pisan, savait « qu'en hastiveté ne gist pas la bonne ordonnance ». Aussi échelonna-t-il ses efforts avec ce merveilleux sens de l'à-propos qui est comme le rythme de tout son règne.

A son avènement, la France était secouée par les intrigues de Charles le Mauvais, roi de Navarre, désolée par les ravages des Grandes Compagnies. A dire vrai, les deux questions étaient solidaires. Car le Navarrais n'était fort et redoutable que parce qu'il avait des routiers à son service. La bataille de Cocherel, gagnée par Du Guesclin et ses Bretons sur le captal Jean de Grailly, la veille du sacre du roi à Reims, marque non seulement la déroute militaire des bandes anglo-navarraises, mais la ruine des prétentions navarraises. A Cocherel, en effet, le 16 mai 1364, « se jouait une très grosse partie, dont le règne de Charles V était l'enjeu. Il suffit d'une poignée d'hommes pour affermir le trône du roi, et ce premier sourire de la fortune fut le gage des succès éclatants qui procurèrent la revanche du traité de Brétigny »<sup>1</sup>. L'importance de cette victoire n'a pas échappé aux contemporains eux-mêmes qui, trop souvent, entrevoient mal la portée des événements. Christine de Pisan ne s'y est pas trompée. Cocherel coïncide avec le couronnement et le sacre

1. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. III, p. 63.

du roi. A dater de ce jour, les gros nuages qui voilaient le ciel de la France se sont dissipés et les rayons du soleil ont commencé à poindre. « Fortune au double visage », dit-elle, « volt à France commencer à demoustrer et faire luire le ray du soleil de sa riant et belle face, lequel par long temps avoit été en ce reyaume couvert de tres nubileuses et infortunées nues. »

La victoire remportée par Du Guesclin délivra, en effet, la France d'une crise dynastique et le successeur de Jean le Bon d'un prétendant dangereux, allié de d'Angleterre. Plus encore que l'arbitrage pontifical et que les sollicitations pressantes et réitérées d'Urbain V, elle obligea le Navarrais à signer la paix; malgré ses équivoques, malgré le caractère précaire de certaines clauses qui ne furent jamais pleinement ni franchement exécutées, le traité était bien une renonciation.

Opportuniste en politique, Charles V avait su régler à son heure la question navarraise. Dans les instructions détaillées qui furent données au duc d'Anjou, chargé de présenter au pape Urbain V des explications autant que des justifications, il y a un article, qui montre bien la mentalité royale, cette méthode consciente et inflexible, si remarquable chez ce souverain : « Que veu tout ce que le Roy a fait, nulz ne puet dire qu'il se soit trop hastez, mais pourroit l'en dire que, se il eust plus attendu, que il eust trop demouré et eust peu le roy de Navarre faire une si grande plaie ou royaume que elle eust trop cousté à remettre à point<sup>1</sup>. »

Mais si Charles le Mauvais était cette fois politiquement éliminé, la question des Compagnies restait entière. Elles semaient le trouble partout et désolaient le pays. Il fallait à tout prix s'en débarrasser pour rétablir le calme, l'ordre et la sécurité dans la France convalescente. A ce mal il s'agissait de trouver le remède. Charles V, et ce fut son mérite, le chercha et le trouva. La cure fut des plus heureuses. Le vainqueur de Cocherel avait été malencontreusement fait prisonnier à Auray, le 29 septembre 1364, lors de la dernière grande bataille de la guerre de succession de Bretagne. Le roi contribua à payer son énorme rançon et lui confia le commandement de l'expédition de Castille. Entraîner les Grandes Compagnies en Espagne, à la suite du plus grand capitaine de l'époque, officiellement pour combattre les Maures de Grenade, en fait pour soutenir Henri de Trastamara contre Pierre le Cruel, allié et ami de l'Angleterre, c'était non seulement une solution des plus élégantes, mais encore

1. Arch. nat., J 255, n° 138.



une habile manœuvre politique, un coup de maître. L'expédition de Castille fut un fait capital et décisif.

Les conséquences de cette intervention française furent doublement heureuses. Tandis que la France, loin de s'affaiblir, se dégageait en enrôlant les routiers sous la bannière de Du Guesclin, elle obligeait l'Angleterre à intervenir; elle attirait le roi d'Angleterre et son fils, le Prince Noir, dans les aventures espagnoles en déviant le meilleur des forces anglaises au delà des Pyrénées. Quelle que fût l'issue de la guerre d'Espagne, que les Compagnies fussent décimées ou victorieuses, la France n'avait rien à perdre, mais tout à gagner. Les conseillers du roi voyaient sans déplaisir s'engouffrer dans les sierras, voisines de l'Ebre, au delà des ports de Roncevaux, dans ce pays de l'épopée dont Roland n'était pas revenu, ces bandes de pillards et de bandits qui constituaient un fléau permanent. Pour le commun peuple, le départ des routiers était une délivrance. Le roi avait vu plus loin : pour faire échec aux Grandes Compagnies, commandées par Du Guesclin, il fallait que l'Angleterre mît sur pied des armées opérant très loin de leurs bases, par suite qu'elle dégarnît les territoires continentaux qu'elle occupait. Pour un prince qui préparait dans l'ombre une rentrée savante, à l'heure qu'il avait choisie, l'expédition de Castille avait une importance capitale. La guerre était portée hors de France et ce n'était point là un maigre résultat dans un royaume où il voulait ramener le calme indispensable, en attendant l'heure de la glorieuse revanche.

L'histoire de l'intervention française en Castille a été faite récemment, et de magistrale façon, par le dernier historien de Charles V, M. Roland Delachenal, qui lui a consacré quatre remarquables chapitres<sup>1</sup>. Son exposé lumineux, écrit dans une langue aussi nerveuse que colorée, projette un jour nouveau sur des faits restés jusqu'à lui très confus. L'un des épisodes les plus fameux est la bataille de Najera (3 avril 1367), la plus grande bataille du siècle, dit un chroniqueur anglais, gagnée par le prince de Galles et où Du Guesclin fut fait prisonnier<sup>2</sup>. C'est à propos de cette bataille que je publie un document qui a échappé jusqu'ici aux recherches.

1. R. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. III : 1364-1368 (Paris, Picard, 1916), p. 239 à 493. Les chapitres de l'ouvrage qui se rapportent à notre sujet sont les suivants : chap. VIII. La crise des Compagnies. Du Guesclin et la Croisade contre les Maures. — Chap. IX. L'expédition de Castille : le renversement de don Pèdre. — Chap. X. Le prince de Galles. La bataille de Najera. — Chap. XI. La revanche de don Henri. Le drame de Montiel.

2. *Chronicon Henrici Knighton vel Cnithon, monachi Leycestrensis* (édition Lumby, Rolls Series, p. 122) : « Istud erat maximum bellum quod in diebus nostris actum est. »

La bataille de Najera a été, à notre époque, étudiée à des points de vue différents. Les biographes d'Arnoul d'Audrehem<sup>1</sup>, maréchal de France, et de Jean de Gand, duc de Lancastre<sup>2</sup>, ont été amenés à raconter cette bataille, parce qu'ils retraçaient la vie de grands personnages qui y avaient pris part. D'autres, se plaçant au point de vue militaire, préoccupés de dégager des campagnes du XIV<sup>e</sup> siècle les principes de l'art de la guerre<sup>3</sup> et les enseignements de la tactique<sup>4</sup>, en ont décrit les péripéties pour prouver qu'elle marquait le triomphe des archers anglais sur la cavalerie légère espagnole, les célèbres Ginetes de l'Andalousie. D'autres, enfin, restant sur le terrain de l'histoire générale, historiens français, historiens anglais<sup>5</sup>, historiens espagnols<sup>6</sup>, en ont, chacun de leur côté, montré l'importance politique en ce qui touche à la France, à l'Angleterre et à la Castille.

La bataille où l'infanterie anglaise s'est mesurée, le 3 avril 1367, avec la cavalerie espagnole que soutenaient les compagnies placées sous les ordres de Du Guesclin, s'est livrée aux environs de la petite ville de Najera, arrosée par le Najerilla, affluent de droite de l'Èbre. Par suite d'une erreur, qui longtemps a prévalu<sup>7</sup>, elle s'est appelée bataille de Navarrette. On a, en effet, identifié et confondu deux localités séparées l'une de l'autre par une distance de seize kilomètres; or, c'est à Najera que s'est faite précisément la concentration des deux armées<sup>8</sup>. L'armée du prince de Galles, partie de Sauveterre, se

1. Émile Molinier, *Études sur la vie d'Arnoul d'Audrehem, maréchal de France* (mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2<sup>e</sup> série. *Antiquités de la France*, t. VI (1883), p. 177).

2. Sydney Armitage-Smith, *John of Gaunt, King of Castile and Leon, duke of Aquitaine and Lancaster, earl of Derby, Lincoln and Leicester, seneschal of England* (1904), p. 33-35, avec une carte de la marche du Prince Noir et de la marche de don Henri.

3. Köhler, *Die Entwicklung des Kriegswesens und der Kriegsführung in der Ritterzeit von Mitte des XIII Jahrhunderts bis zu den Hussiten Kriegen*, t. II, p. 500-517.

4. Charles Oman, *A history of the art of War : the middle ages from the fourth to the fourteenth century*, 1898, p. 636-648, avec deux cartes, une de la région, l'autre plan de la bataille.

5. Tout, *The History of England from the accession of Henry III to the death of Edward III (1216-1377)*, dans *The Political History of England*, t. III (1905), p. 405.

6. Juan Catalina-García, *Castilla y Leon durante los reinados de Pedro I, Enrique II, Juan y Enrique III*, 1893, p. 378-394.

7. Oman, *The art of War*, p. 642, l'appelle encore Battle of Navarrette.

8. *Les Grandes Chroniques de France, selon que elles sont conservées en l'église de Saint-Denis en France*, édition Paulin Paris, 1838, t. VI, p. 246, n. 1 : « Cette bataille a pris encore le nom tantôt de Nadera ou Najera et tantôt de Navarrette. Ce dernier a prévalu. » — *Chronique latine de Guillaume*

porta de Logroño et de Navarrete<sup>1</sup> à la rencontre de l'armée franco-castillane qui, rassemblée tout d'abord à Santo Domingo de la Calzada<sup>2</sup>, sur la route de Pampelune à Burgos, avait franchi le rio Najerilla, à Najera, pour s'établir sur la rive droite de ce fleuve. C'est pour cela que la rencontre s'est produite tout près de Najera, et c'est précisément la raison pour laquelle les documents et chroniques contemporains la désignent sous le nom de bataille de Nasers, Nazers, Nadres<sup>3</sup>, Nazres et Nazares. Nazares est le mot dont se sert Du Guesclin lui-même, prisonnier à Bordeaux du prince Noir, lorsque Charles V, voulant lui montrer « sa grâce et amour par vray effet », répond pour lui d'une somme de 30,000 doubles<sup>4</sup>.

Tous les historiens sont d'accord pour placer le lieu de la rencontre aux environs de Najera, à l'est de cette petite ville que baigne le rio Najerilla, c'est-à-dire sur la rive droite de ce fleuve. Le chroniqueur castillan Ayala, témoin de tout premier ordre, puisqu'il assista à la bataille, dit que don Henri de Trastamara avait établi son camp entre Najera et la Najerilla, afin de laisser cet obstacle naturel entre son armée et les troupes anglaises qui devaient arriver par la route de Logroño et de Navarrete, en direction de Burgos<sup>5</sup>. La tête de pont de Najera était une position stratégique excellente, un solide point d'appui pour qui voulait couvrir Burgos, de même que tenir le pont de Logroño sur l'Èbre était pour les Anglais une nécessité impérieuse. L'Èbre servait de frontière entre la Navarre et la Castille<sup>6</sup>, et l'occupation du pont « du Groing » permettait une

de Nangis, de 1113 à 1300, avec les continuations de cette chronique, de 1300 à 1368, édition Géraud, Société de l'Histoire de France (1843), t. II, p. 372, n. 1 : « Il s'agit de la bataille de Najera ou Navarrete. »

1. Province et district judiciaire de Logroño, à onze kilomètres de Logroño.

2. Province de Logroño. C'est la localité que les *Grandes Chroniques de France* appellent Saint-Domingue (*Chronique des règnes de Jean II et de Charles V*, édition Delachenal, Soc. Hist. de France, t. II (1916), p. 30).

3. *Chronique de Bertrand Du Guesclin par Cuvelier*, édition Charrière, v. 2075 :

« Comment à Nadres fu pris efforcement  
Et menez à Bordeaux ou il fu longuement. »

4. Lettre de Du Guesclin (Arch. nat., J 381), du 17 décembre 1367, publiée par Charrière, *Cuvelier*, Pièces justif. n° XIV, t. II, p. 402 : « Comme noble prince Edouard, ainsné filz du roy d'Angleterre, prince d'Aquitaine et de Galles, auquel nous sommes prisonnier de la bataille qui nagaire fu devant Nazares ou royaume de Castelle et encores nous détient en ses prisons. »

5. *Cronicas de los reyes de Castilla don Pedro, etc.*, p. 449 : « É-puso su real aquende la villa (Najera), en tal guisa que el rio Najerilla estaba entre su Real é el camino por dó el rey don Pedro é el Principe avian de venir á pasar á Rioja, é tomar su camino para Burgos. »

6. *Froissart*, édition Luce, t. VII, p. 28 : « S'en vinrent passer la rivière

retraite par les chemins et défilés difficiles de la Navarre. L'importance de ces défilés n'avait pas échappé à un capitaine avisé comme l'était Arnoul d'Audrehem, maréchal de France, qui avait, en compagnie de Du Guesclin, amené les renforts français et les Grandes Compagnies au secours de don Henri. Il avait conseillé à don Henri de les occuper solidement. « Se vous volés croire mon conseil » — c'est Froissart qui lui prête ces paroles<sup>1</sup> — « vous les desconfiriés tous (les Anglais) sans ja cop férir; car, se vous faisiez tant seulement garder les destrois et les passages, par quoi pourveances ne leur puissent venir, vous les affameriés et desconfiriés par ce point, et retourroient en leur pays sans arroy et sans ordenance, et lors les ariés vous a vostre volenté. »

Mais don Henri, courageux certes, mais impulsif et entêté, négligea d'écouter la voix du bon sens, pas plus qu'il ne céda aux objurgations pressantes de ceux qui lui déconseillèrent d'abandonner la bonne position qu'il tenait à Najera pour porter son camp sur la rive droite du rio Najerilla. Il était en effet fort imprudent de se mettre à dos une rivière large de plus de cent mètres et que des crues soudaines pouvaient grossir, à une époque surtout où un corps de pontonniers exercés ne suivait pas les armées en campagne. Don Henri, voulant à tout prix se mesurer avec l'ennemi en rase campagne, préféra se démunir des avantages que lui offrait la configuration du terrain. Le geste était crâne, digne d'un féodal aventureux, fréquentant les tournois et les champs clos, mais la suite prouva qu'il avait agi en mauvais tacticien<sup>2</sup>.

« Il s'entêta dans son idée et un faux point d'honneur lui inspira une bien fâcheuse détermination. Abandonnant la rive gauche du Najerilla, il prit position sur la rive opposée, à l'extrémité de la *huerta* de Najera, à l'entrée de la courte plaine, par où devaient arriver don Pedre et ses alliés<sup>3</sup>. » Est-ce bien là que don Henri avait décidé de prendre position? Il y a tout lieu de supposer qu'il fut devancé par les événements, par la marche rapide du Prince Noir, qui avait levé son camp de Navarette. Le chroniqueur Ayala

(l'Èbre) qui depart Navare et Castille au pont dou Groing. » *Chronographia Regum Francorum*, t. II, p. 328; *Chronique normande du XIV<sup>e</sup> siècle*, p. 183.

1. Édit. Luce, t. VII, p. 26.

2. Ayala, p. 453-454 : « E desto peso á muchos de los que con él estaban, ca tenian primero su real á mayor ventaja que despues le asentaron; pero el roy don Enrique era ome de muy grand corazon, é de muy grand esfuerço, é dixo que en todas guisas queria poner la batalla en plaza llana, sin aventaja alguna. »

3. Delachenal, *op. cit.*, p. 400.



nous dit, en effet, que don Henri avait choisi tout d'abord comme emplacement de combat un grand terrain avoisinant Navarette<sup>1</sup>, barrant ainsi la route de Pampelune à Burgos. Mais il n'eut sans doute pas le temps de réaliser son plan, qui consistait à se porter en avant au nord-est de Najera, jusqu'aux abords de Navarette. Car il dut être averti par ses patrouilleurs que l'armée anglaise s'était mise en marche le 3 avril au matin. Par suite, le terrain primitivement choisi pour une rencontre dut être abandonné.

L'armée castillane s'arrêta devant le rio Yalde, affluent de droite du Najerilla, qui, après avoir arrosé les petites localités de Manjarres et d'Aleson et avant de se jeter dans le Najerilla, en aval de Najera, passe à quelques kilomètres de Najera et coupe la route allant de cette ville à Navarette. Mais elle dut opérer un mouvement de conversion. Car l'armée anglaise — c'est Froissart qui nous l'apprend<sup>2</sup> — avait dessiné un mouvement enveloppant et déboucha dans la plaine de Najera par le sud-est, déjouant ainsi les calculs de don Henri qui l'attendait au nord-est sur la route de Navarette. Nous croyons pouvoir établir que la bataille a eu lieu au sud-est de Najera, près de Bezarès<sup>3</sup>. Cette petite localité est située à huit kilomètres à vol d'oiseau de Najera et à onze de Navarette, au pied de la sierra de Cameros et à l'extrémité de la plaine qui s'étend entre le rio Najerilla et le rio Yalde<sup>4</sup>. Si l'on examine une carte de la province de Logroño<sup>5</sup>, on s'aperçoit que cette plaine cesse à partir de Bezarès pour faire place à des ondulations de plus en plus importantes à mesure que l'on s'avance vers l'est et vers le sud. Le terrain où les

1. Ayala, p. 453 : « É ovo su acuerdo de pasar el rio, é poner la batalla en una grand plaza que es contra Navarrete, por dó los otros venian, é fizolo así. »

2. Froissart, t. VII, p. 282, ms. d'Amiens : « Si vous di qu'il ne prissent mies adonc le plus droit chemin pour venir sus le roy Henry, mès chevauchierent a le droite main en tournant une grande montagne et le passerent et puis descendirent en ung val. Ja estoit grans jours et solaus levés moult biaux et moult clers. »

3. *Diccionario geografico postal de España* (Madrid, 1880) : « Villa con ayuntamiento, Juzgado Najera, Provincia Logroño. » Au recensement de 1876, cette localité n'avait que 132 habitants.

4. *Gran Diccionario geografico estadístico e historico de España*. Barcelona, 1889.

5. Notamment la carte au 1/200,000<sup>e</sup>, publiée en 1868 par d. Francisco Coello. Outre la carte du 1/200,000<sup>e</sup> de l'État-major espagnol, on peut consulter l'Atlas d'Espagne de D. Tomás López, notamment la carte intitulée : *Castila la Vieja, partidos de Santo Domingo de la Calzada y de Logroño correspondientes a la prov. de Burgos*, 1787, 1/280,000<sup>e</sup>. Sur la carte de France dressée au dépôt des fortifications (feuille XIII, 1/500,000<sup>e</sup>), la localité de Bezarès est appelée Pezarès.

forces anglaises et castillanes se sont heurtées est compris dans ce triangle isocèle, dont la ville de Najera est le sommet, dont les rios Najerilla et Yalde sont les côtés. Bezarès est sur la base. Comme l'écrivit le dernier historien qui a visité le champ de bataille, ce terrain est plat et découvert, ainsi qu'il convenait pour une rencontre en champ clos, mais le sol se relève rapidement, et de tous les côtés des montagnes limitent l'horizon; au sud et à l'ouest, les hautes sierras, séparant l'un de l'autre les bassins de l'Èbre et du Douro et dont quelques cimes montent à plus de deux mille mètres; au nord et à l'est, les dernières ramifications des Pyrénées, couvrant la Navarre méridionale; à l'ouest, dans la direction de Najera, les collines rôngées par les eaux, de forme et de coloration si originales, au pied desquelles s'allonge la petite ville, blottie entre la rivière et les falaises à pic, qui, aux rayons du soleil, s'embrasent comme les rochers rouges de l'Esterel<sup>1</sup>.

Si je crois pouvoir affirmer que la bataille de Najera devrait, à dire vrai, s'appeler bataille de Bezarès, c'est que deux chroniques anglaises sont seules à fournir un détail très précis qui, jusqu'ici, n'a pas attiré l'attention et qu'aucun historien n'a songé à utiliser. Le chroniqueur John de Reading, moine à Westminster, qui a continué l'œuvre de maître Adam de Murimuth de 1346 à 1367 et qui, comme son prédécesseur, a composé d'après des sources et des relations officielles<sup>2</sup>, raconte que don Henri rencontra l'armée anglaise dans la plaine de Priazers, « in campo Priazers, super ripam Nazers<sup>3</sup> ». La même mention, plus explicite encore, se retrouve dans la plus ancienne chronique en prose de moyen anglais que nous possédions actuellement, *The Brut or the Chronicles of England*<sup>4</sup> : « L'an de nostre seigneur MCCC LXVII et du roi

1. Delachenal, *op. cit.*, p. 402.

2. Cette chronique vient d'être récemment mise au jour et éditée, en 1914, par M. James Tait, d'après un ms. du British Museum (Cotton, Cleopatra A, XVI).

3. *Chronica Johannis de Reading et anonymi Cantuariensis*, édition Tait, p. 182 : « Cui [principi] dominus Henricus intrusor in campo Priazers super ripam Nazers, cum gente ac equis impenetrabiliter armatis..., superbus et audax, quasi de victoria securus, contra consilium in armis ac rebus bellicis instructorum occurrit pompose. » M. Tait lit dans le manuscrit Priazers ou Prazers.

4. Friedrich Brie, *Geschichte und Quellen der mittelenglischen Prosachronik the Brute of England oder The Chronicles of England* (Marburg, 1905). Le « Brut » original est une compilation en dialecte anglo-normand tirée de Wace et de Gaimar, qui s'arrête à la conquête normande, entre 1066 et 1100. Des auteurs anonymes l'ont successivement continuée en français jusqu'à 1333, peut-être même jusqu'à la mort d'Édouard III, et ce n'est qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, vers 1380, que l'ouvrage entier fut traduit en anglais.

Edouard XLII, le troisième jour d'avril, il y eut une forte et grande bataille dans une large plaine qui entoure Pryazers, tout près de l'eau de Najera<sup>1</sup>. » Les renseignements donnés par la chronique en moyen anglais sont bien plus précis que ceux du chroniqueur de Westminster. Le dernier éditeur de la chronique de Brut estime que l'auteur anonyme de la première continuation, qui s'étend de 1333 à 1377<sup>2</sup>, a utilisé comme source principale, jusqu'à 1367, la chronique du moine de Westminster, John de Reading. Cette assertion n'est pas exacte. Il faut plutôt dire que Reading, qui écrivait en latin, et son contemporain, qui écrivait en anglais, ont tous deux tiré parti d'une source commune que nous n'avons plus. J'inclinerais volontiers à penser qu'il s'agit en l'espèce de la chronique de William of Packington, malheureusement aujourd'hui perdue. Packington était un clerc qui accompagna le Prince Noir et qui faisait partie de son conseil. A ce titre, il a dû disposer de relations officielles. Mais ce n'est là qu'une supposition. Ce qui est sûr, c'est que deux chroniques anglaises connues ont eu une source commune, dont la documentation était excellente puisqu'elles sont les seules à situer d'une façon exacte le lieu de la rencontre entre le prince de Galles et don Henri, à huit kilomètres au sud-est de Najera. La bataille s'est livrée dans la plaine de « Pryazers », que nous pouvons identifier avec la localité actuelle de Bezarès.

C'est à Bezarès, en effet, que finit la plaine de Najera, cette « vega » propice à une rencontre en terrain plat. Là commencent ces vallonnements qui permettent à une troupe aguerrie de se défilier. L'armée anglaise, qui savait manœuvrer, profita de ces accidents de terrain, si bien qu'elle resta longtemps inaperçue. Archers anglais et frondeurs catalans se trouvèrent soudain nez à nez. Froissart nous raconte, en effet, que, en descendant une petite montagne, les Anglais aperçurent les troupes castillanes et qu'ils commencèrent à se mettre en bataille, au pied de ce monticule, et à « se traire en leurs batailles sus les camps<sup>3</sup> ». Il est probable que

1. *The Brut or the Chronicles of England*, édition Brie, Early English Text Society, original series 136 (1908), part II, p. 320 : « Of the bataill of Spayne bituene Prins Edward Herry the Bastard of Spayne. In the yer of our Lord a M CCC LXVII & of Kyng Edward XLII, the thrid day of aprill, her was strong bataill & a grete, in a large feld yclept Pryazers, fast by the water of Nazers in Spayne. »

2. Et que M. Brie publie, d'après un ms. de Cambridge (Corpus Christi College, n° 174).

3. *Froissart*, t. VII, p. 34 : « Et bien savoient li signeur ens es deux hos, par le raport de leurs coureurs, que il se devoient trouver. Si chevaucierent ensi et cheminerent tout le pas, li un contre l'autre... Et puierent li dis princes et ses gens une petite montagne, et au descendre il perchurent tout cle-

l'armée anglaise déboucha sur le rio Yalde, à hauteur de Bezarès, et c'est là qu'elle rencontra l'armée espagnole. Averti par ses patrouilles que le Prince Noir avait opéré une marche sur son flanc gauche, don Henri, qui attendait l'ennemi du côté d'Alesson, là où le rio Yalde coupe la route de Pampelune à Burgos, remonta le rio Yalde qui coule dans la direction sud-est-nord-ouest. Le Prince Noir le manœuvra; il l'obligea à changer son dispositif de combat et à accepter le sien. A coup sûr, il eût été plus sage que don Henri attendit ses ennemis derrière le rio Najerilla, sur les falaises à pic qui le dominent.

« Che samedi au matin », nous conte Froissart, « entre Nazres et Navaret, fu la bataille grande, felenesce et horrible et moult y eut de gens mis en grant meschief'... on vei l'aigue au quai desous Nazres, rouge dou sanch des hommes et des chevaux qui là furent mors et occis<sup>2</sup>. » A le lire, on croirait que le vieux chroniqueur a assisté à la bataille, qu'il a entendu les trompettes crier « à l'arme » ou les « araines » sonner le réveil et qu'il a encore devant les yeux le spectacle grandiose de ces douze cents bannières qui flottaient au vent et des armures qui reluisaient au soleil<sup>3</sup>. Malheureusement, le récit de Froissart, si vivant et si alerte, n'est pas celui d'un témoin oculaire. Il rapporte ce qu'il a entendu dire « si com je l'oy depuis recordet chiaus qui y furent ». Peu s'en est fallu d'ailleurs qu'il prit part à l'action. Au début de l'année 1367, au moment où le prince de Galles préparait son expédition, Froissart était à Bordeaux. Il suivit jusqu'à Dax le Prince Noir, qui jugea opportun de le renvoyer en Angleterre auprès de sa mère, la reine Philippa, pour des raisons que nous ne connaissons pas<sup>4</sup>. Ce voyage intempestif le priva d'assister à cette rencontre, qui passa à l'époque comme un très grand fait d'armes, une « apertise ». Plus tard, lorsqu'il écrivit ses mémoires, Froissart interrogea les survivants de cette bataille

rement leurs ennemis qui venoient le chemin droitement vers yans. Quant il eurent tout avalé cette ditte montagne, il se traient en leurs batailles sus les camps, et se tinrent tout quoi. »

1. *Froissart*, t. VII, p. 38.

2. *Idem*, p. 46.

3. *Idem*, p. 34 : « Quant li solaus fu levés, c'estoit grant biantés de veoir ces banieres venteler et ces armeures resplendir contre le soleil. » *Idem*, p. 35 : « Si estoit ce grans solas a veoir et considerer les banieres, les pennons et le noble armoierie qui là estoit. »

4. « Et avoie intention d'aller au voyage d'Espagne avec le prince de Galles et les seigneurs qui au voyage furent; mais quant nous fumes en la cité de Dax, le prince me renvoya arriere en Angleterre devers madame sa mere ». *Idem*, t. VII, p. 14.



sanglante et, pour mieux se documenter, puisa ses sources dans les auteurs, ses devanciers. Ainsi fut-il amené, et le plagiat était admis à son époque, à mettre dans une prose excellente, qui fait encore aujourd'hui nos délices, de mauvais vers, fruit des élucubrations d'un rimailleur sans prétentions littéraires, monotones et ennuyeux à coup sûr, mais, en dépit de leur remplissage, plus près de la vérité historique.

Froissart s'est en effet largement inspiré d'une chronique rimée<sup>1</sup>, « la Vie et les hauts faits d'armes du Prince Noir », poème historique que le héraut d'armes de Jean Chandos, qui était Anglais, composa vers 1385 et écrivit en français du Hainaut, c'est-à-dire en wallon<sup>2</sup>. A Najera, Jean Chandos, connétable d'Aquitaine, servait dans « la bataille » du duc de Lancastre, frère du Prince Noir, qui se trouvait, par suite du dispositif adopté, à l'avant-garde. Le héraut qui l'accompagnait prit part à ces corps à corps furieux, où l'on se battit à la lance, à l'épée, à la hache, à la dague, au couteau<sup>3</sup>. Lorsqu'il entreprit plus tard d'écrire ses souvenirs, il avait encore la vision sinistre du champ de bataille, du nuage de poussière qui s'éleva de la mêlée furieuse, de la pluie de flèches qui tombait sur les premiers rangs; il croyait entendre le cliquetis des lances entrechoquées et les clameurs des combattants, « Guyenne St Georges ou Castille Santiago ». Ce témoin oculaire, d'ailleurs plus rimeur que poète, est sans doute esclave de ses rimes. Mais, en dépit des redites, des mots inutiles, des chevilles, ses deux mille vers octosyllabiques<sup>4</sup>, relatant l'expédition du prince de Galles en Espagne, gardent encore la saveur des vieilles rapsodies<sup>5</sup>.

1. C'est l'opinion de Kervyn de Lettenhove (édition de *Froissart*), de Luce dans son édition de *Froissart*, t. VII, p. iv, note, et celle également de Delachenal, *op. cit.*, p. 401, n. 4.

2. *Romania*, 1913, p. 125, compte-rendu de la nouvelle édition par Paul Meyer.

3. *Chronique des quatre premiers Valois (1327-1393)*, édition Luce, p. 179 : « Car quant les Francoiz, Normans et Bretons ourent combatu des glaives, ilz se combattirent des hasches. Qui la cheist, nient fust du relever. » *Froissart*, t. VII, p. 285 : « Ceste bataille fu durement aspre et fellenesse et bien combatue de lances acérées, des haches, de daghes, d'espées et de coutiaux. »

4. Le vers octosyllabique était très en vogue dans les chroniques rimées au temps de Philippe VI de Valois et de Jean le Bon. Delisle, *Fragments d'un poème historique du XIV<sup>e</sup> siècle (Bibliothèque de l'École des chartes, t. LX, 1899, p. 611-616)*.

5. La chronique rimée du héraut de Jean Chandos a été publiée pour la première fois par H. O. Coxe pour le *Roxburghe Club*, en 1842 : *The Black Prince, an historical poem written in French, with a translation*. Elle a été réimprimée en 1883 par Francisque Michel : *The life et feats of arms of Edward the Black Prince by Chandos herald, a metrical chronicle with an*

C'est aussi un rapsode que Cuvelier, ce pauvre trouvère dont nous parle Philippe de Mézières dans le *Songe du vieil pèlerin*, et qui, pour gagner sans doute sa vie, eut le courage de consacrer à la vie de Bertrand Du Guesclin un long poème de vingt-trois mille vers dodécasyllabes, dont près de huit cents à la bataille de Najera<sup>1</sup>. Ses laisses monorimes, très archaïques pour l'époque où il composait, ont la prolixité d'un perpétuel refrain, la monotonie d'une litanie si interminable que les auditeurs de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle en ont eux-mêmes demandé un abrégé. Bien que l'auteur affirme tenir ses renseignements des compagnons de Du Guesclin, il y a tellement d'erreurs chronologiques que la critique moderne est impuissante à exhumer la vérité de cet extraordinaire roman d'aventures, médiocre au point de vue poétique, plus médiocre encore au point de vue historique. Pour ceux qui cherchent l'histoire vraie, ce sont des travaux d'imagination qu'il faut délibérément laisser de côté — Rabelais dira qu'ils sont baveux comme un pot à moutarde — ainsi que le conseillait déjà à ses lecteurs le chroniqueur Jean le Bel dans sa préface qui est une profession de foi : « Qui veut lire et ouïr la vraie histoire... si lise ce petit livre que j'ay commencé à faire et laisse ung grant livre rimé que j'ay veu et leu, lequel aucun controureur a mis en rime par grandes faines et bourdes controuvées, duquel le commencement est tout faulx et plain de menchongnes... Et de la en avant peut avoir assez de substance de verité et assez de bourdes, et si y a grant plenté de parolles controuvées et de redictes pour embelir la rime, et grand foison de si grands proesses racontées sur aucuns chevaliers et aucunes personnes qu'elles debveroient sembler mal créables et ainsy comme impossibles. Par quoy telle hystoire ainsi rymée par telz controueurs pourroit sembler mal plaisant et mal agreable a gens de raison et d'entendement<sup>2</sup>. »

Si le héraut Chandos et Cuvelier ont été dominés par le souci de la rime, le poète officiel du Prince Noir, qui a écrit en latin sur la guerre de Najera ou plutôt sur la victoire de la guerre d'Espagne remportée par trois confrères (le Prince Noir, le duc de Lancastre et Pierre le Cruel) contre trois bâtards (don Henri, don Tello, don

*english translation and notes.* En 1910, Mildred Pope et Eleanor Lodge en ont donné une édition définitive (Oxford Clarendon Press) : *Life of the Black Prince, by the Herald of Sir John Chandos, edited from the manuscript in Worcester College, with linguistic and historical notes.*

1. *Chronique de Bertrand Du Guesclin par Cuvelier*, trouvère du XIV<sup>e</sup> siècle (édition Charrière). Documents inédits (1839), 2 vol. La bataille de Najera occupe les vers 11415 à 12192.

2. *Chronique de Jean le Bel* (édition Viard et Déprez), Soc. Hist. de France, 1904, t. I, p. 1.

Sanche), a été asservi par la versification<sup>1</sup>. Chandos narrait ses souvenirs, comme un trouvère, dans une langue simple, naïve, mais claire. Le panégyriste en titre de la cour du prince de Galles enveloppe ses sources dans un style affecté et ampoulé, riche en jeux de mots<sup>2</sup>, plein d'allusions obscures et d'allégories parfois inintelligibles. Il vise à l'effet, à l'élégance des mots, si bien que les renseignements précis sont noyés dans le fatras des assonances et que la vérité disparaît dans la fiction. C'est une œuvre médiocre, qui n'offre à l'historien qu'une valeur très mince, mais qui a été très goûtée au moyen âge, si appréciée qu'on la donnait comme modèle dans les écoles ou les universités aux étudiants qui apprenaient à forger les distiques. Pour nous, elle n'a qu'un intérêt historiographique. L'éditeur de ce poème<sup>3</sup> l'attribue à un moine de Revesby dans le Lincolnshire, Walter de Peterborough. Je veux bien, jusqu'à preuve du contraire, accepter cette identification, au lieu de l'appeler W. Burgeys<sup>4</sup>. Le nom a d'ailleurs peu d'importance. Ce que l'on n'a pas dit et ce qui vaut la peine d'être signalé, c'est que ce moine semble avoir été sinon attaché à la personne du Prince Noir, du moins avoir célébré, en latin, les hauts faits d'armes du Prince que d'autres rimaient en français. Dans la préface de son poème qu'il dédie à Jean de Marton, trésorier de Jean de Gand, duc de Lancastre, il a bien soin d'indiquer qu'il a jadis écrit pour le Prince Noir un poème sur la bataille de Poitiers, poème dont il nous donne le titre « Theotocon », c'est-à-dire le fils de Dieu. La victoire de Najera, sans avoir l'importance de celle de Poitiers, attestait encore onze ans après 1356 la valeur du Prince, commandant en chef, et la supériorité de l'armée anglaise au point de vue de l'armement, de la valeur militaire et de l'unité de commandement. Ce nouveau et brillant fait d'armes était une

1. « Incipit victoria belli in Hispania. Explicit bellum Nasorense gestum, et sic digestum anno Domini M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> LXVI<sup>o</sup>, habens versus quingentos sexaginta, per W. Burgensem. »

2. Ainsi la ville de Logroño, en français Le Groin, devient sous sa plume « portum verrinum », le port du « verrat ».

3. Thomas Wright, *Political poems and songs relating to English History composed during the period from the accession of Edward III to that of Ricard III*, t. I, p. 95-122; publié sous le titre : *Prince Edward's expedition into Spain and the battle of Najara*. Ce poème était déjà connu du temps de Fabricius, t. IV, p. 566-567.

4. Dans le ms. de la Bodleienne à Oxford (Digby, n<sup>o</sup> 166, fol. 97), le poème est signé W. Burgensem. Thomas Wright, d'après une mention de la chronique de Peterborough (British Museum, Cotton, Claudius A, 5), dit que W. Burgensis et Walterus de Burgo sont un seul et même personnage. Je n'ai pu vérifier cette assertion.

aubaine poétique pour un moine qui passait ses nuits à se nourrir d'Ovide pour la gloire et l'honneur de l'Eglise<sup>1</sup>.

La chronique, en espagnol, d'Ayala est une source de premier ordre<sup>2</sup>. Don Pedro Lopez de Ayala, après avoir été un partisan de Pierre le Cruel, embrassa la cause de don Henri de Trastamara. Devenu chancelier de Castille de 1398 à 1407, il occupa les loisirs que lui laissaient ses fonctions à écrire l'histoire des rois de Castille et des événements auxquels il avait été mêlé<sup>3</sup>. Comme Froissart, il écrivait après les événements; aussi sa véracité et sa bonne foi ont-elles été mises en doute<sup>4</sup>. Mais il avait l'avantage d'avoir été la plupart du temps un témoin oculaire, et, en ce qui concerne la bataille de Najera, il est bien naturel qu'il nous en ait fait un récit circonstancié, plein de charme et de vie. On aime à conter les batailles auxquelles on a pris part, non pas seulement en témoin, mais en acteur, et Ayala s'y est étendu d'autant plus volontiers qu'à Najera il portait la bannière des chevaliers de l'Echarpe<sup>5</sup>, troupe d'élite recrutée parmi les « ricos hombres » de Castille, qu'il eut la chance de sortir indemne de la mêlée meurtrière, mais connu, comme Du Guesclin, la mésaventure d'une captivité.

A côté des sources narratives : chroniques, anglaises et françaises, chroniques rimées, poèmes, il y a une source diplomatique dont je n'ai pas besoin de souligner l'importance et que j'ai eu la bonne fortune de trouver à Londres, au Public Record Office<sup>6</sup>. C'est un document émané du Prince Noir, où le vainqueur de Najera fait lui-

1. « Principe pro nostro scripsi quondam Theotecon  
In Pictavensi marte, poeta suus.  
Ad decus ecclesie super Ovidium vigilavi  
Jam duce pro nostro proque salute sua. »

2. *Cronicas de los reyes de Castilla don Pedro, don Enrique II, don Juan I, don Enrique III, por D. Pedro Lopez de Ayala, chanciller mayor de Castilla, con las enmiendas del Secretario Geronimo Zurita, y las correcciones y notas añadidas, por don Eugenio de Elaguno Amirola, t. 1. Madrid (1779). Réimprimé dans la Biblioteca de Autores Españoles desde la formacion del lenguaje hasta nuestros dias, t. LXXVI, p. 393-629 (Madrid, Rivadeneira, 1875).*

3. Schirrmacher, *Geschichte von Spanien*, 1890 (dans *Geschichte der Europäischen Staaten*); Fueter, *Ayala und die Chronik Peters des Grausamen* (*Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschungen*, t. XXVI, 1905).

4. Don Rafael de Floranes, *Vida literaria del canceller mayor de Castilla d. Pedro Lopez de Ayala* (Colección de documentos ineditos para la historia de España, 1851-1852, t. XIX et XX).

5. « El pendón de la orden de la Banda. »

6. *Ancient Correspondence*, vol. XLII, n° 33. Minute sur papier.



même le récit de la bataille. Il a la saveur d'une lettre familière et l'éloquente simplicité d'un communiqué.

Le lundi 5 avril 1367, deux jours après la bataille, alors qu'il chevauchait vers Burgos à la tête de son armée victorieuse, avant de faire halte à Brivesca<sup>1</sup>, comme nous le disent Froissart<sup>2</sup> et le héraut Chandos<sup>3</sup>, le prince de Galles adressa à la princesse, qui se trouvait sans doute à Bordeaux, la missive suivante :

Tres cher et tres entier coer, bien ame compaigne. Nous vous saluoms de tut nostre coer desiraunt etc. Tres chere compaigne, quant as noveles voilliez savoir qe auxint avint le secounde jour d'april esteioms logiez sur les chaumps pres de Naverres et illoesques avoms nouvelles qe le Bastard de Spaigne ove tut son host estoit logie a dieux lieux de nous sur la ryvere de Nazare et lendemayn, c'est assavoir bien matyn, nous nous deslogeames pur aler dever luy et y envoisames nos scoverours devant pur savoir l'estat du dit Bastard, les queux nous reporterount qil avoit pris sa place et armes ses batailles en un bel lieu pur nous attendre, et tantost nous nous mesmes en ordinaunce de luy combatre esteiantz tant par la volunte et grace de Dieux qe le dit Bastard et touz les sens furent desconfitz. Regraciez soit nostre seigneur; et en furent mortz en tut cynk ou sys mille des combataunz et y furent tut pleyn des prisoners des queux nous ne savoms mye les nouns a present, mes entre aultres estoient pris Done Senche frere de dit Bastard, le counte de Domee, monseigneur Bertram Claykyn, le marchal d'Oudenham, monseigneur Johan Romery, monseigneur Johan de Neville, le coñ[te] Craundoun, le Beek de Villains, S[imon] Charilhel, le mestre Seynt Jame, le mestre Saint Johan et plusours chastelains que nous ne savoms nomer jesques a dieux mille prisoners des [gens] d'estat; et le Bastard mesmes nous ne savoms quant a present sil estoit pris mort ou fuy. Et apres le dit journe nous nous logeames a soir en logges de dit Bastard et en ses tentes mesmes ou nous esteioms mieulz esez qe nous ne fuissoms de quatre jours ou cynk devan[t], et y demorasmes lendemayn tut le jour et, le lundy, cest assavoir le jour de la fesaunce de cestes, nous nous deslogeames et prismes n[ostre] chemyn avaunt dever Burges et ensy avaunt en bon complisement de nostre dit viage, ove l'aide de Dieu; et voilliez savoir, tres cher compaigne, qe nous, nostre frere de Lancastre et touz les gens d'estat de nostre host sount

1. A quarante-sept kilomètres nord-est de Burgos.

2. *Froissart*, édition Luce, t. VII, p. 51 : « Et le lundi après boire, il (le Prince Noir) se deslogea et toutes ses gens, et s'en vinrent ce jour logier a Barbesque, Si y furent jusques au merkedî que il s'en vinrent tout devant Burghes ».

3. *Life of the Black Prince*, v. 3596 :

« Et li tres noble Prince de pris  
S'en vint a Benesques logier. »

en bon poynt, dieu mercy, fors seulement monseigneur Johan Ferrers, q'i moult ad combatu. Par quei, tres cher compaigne, etc.

La lettre du Prince Noir a été connue en Angleterre. Des copies ont dû être affichées à la porte des églises, comme des communiqués<sup>1</sup>. Le moine anonyme qui a composé la chronique de Cantorbéry (1346-1367) et qui écrivit en 1367, alors que le Prince et don Pedro étaient encore à Burgos, s'est servi de ce document officiel<sup>2</sup>. Au lieu de l'insérer *in extenso* dans sa Chronique, comme l'auraient fait Adam de Murimuth, le chanoine de Saint-Paul de Londres ou Robert d'Avebury, garde des archives archiepiscopales de Cantorbéry, il l'a analysé et l'on reconnaît dans la traduction latine les termes et les phrases mêmes de l'original français<sup>3</sup>. La confrontation des deux textes ne laisse aucun doute : même chiffre de morts, même chiffre de prisonniers<sup>4</sup>.

Le message du Prince Noir débute par un salut très affectueux qu'on serait tenté, au premier abord, de considérer comme de pure convention, conforme à la stricte étiquette d'un formulaire de chancellerie<sup>5</sup>. Mais cette affection semble toute naturelle quand on songe que le Prince Noir, en épousant la comtesse Jeanne de Kent, sa cousine, veuve en premières noces du comte Thomas Holland, avait fait

1. La lettre du Prince Noir a été adressée sans doute à plusieurs destinataires, au roi, au chancelier. Pour chaque destinataire, on changeait l'adresse et le salut. Nous avons conservé la minute de l'exemplaire adressé à la princesse.

2. *Chronica Johannis de Reading et anonymi Cantuariensis (1346-1367)*, edited with introduction and notes, by James Tait (Manchester, University Press, 1914), p. 224 : « Et post haec princeps ipse cum rege Ispanie iter suum arripuit versus Burges, ubi ad invicem nunc morantur. »

3. « Ex parte dicti principis exploratoribus et insidiatoribus belli praemis, secundo die aprilis eidem principi juxta Naverete in Ispania, ubi tentoria sua fixerat, venerunt nova quod idem Bastardus cum exercitu suo fere per duo miliaria a dicto principe super ripam de Nazare, directis belli sui aciebus, placeam ceperant ad pugnandum ibidem, dictum principem expectando et in crastino ipse movebat se cum armata potentia ad debellandum Bastardum eundem. »

4. « Nomina dominorum et comitum captivorum in bello de Nasers in Ispania : et alii ad summam x<sup>i</sup> m<sup>i</sup> et amplius bonarum gentium. » — « Mortui in bello de Nasers : et alii usque ad numerum quinque m<sup>i</sup> vel vi millium bonarum gentium armatarum », *Idem*, p. 226.

5. Dans la chancellerie anglaise du xiv<sup>e</sup> siècle, la formule usitée par le roi dans les lettres à la reine est « très doux cœur » et au protocole final « douz cuer, Dieu soit gardein de vous ». Voir, à cet égard, la lettre missive que Édouard III adressait de Grand-Champ, près de Vannes, le 25 novembre 1342, à la reine Philippa pour lui annoncer la mort de Robert d'Artois et que j'ai publiée dans la *Revue historique*, t. XCIV (1907), p. 65.

un mariage d'amour, mariage que son père Édouard III avait, parait-il, désapprouvé, et qui avait déplu aux barons<sup>1</sup>, car c'était une femme « soubtille et pleine d'aguet<sup>2</sup> ». Le Prince Noir, fier de sa victoire, envoie à son épouse, sans doute inquiète, la bonne nouvelle. A défaut de Froissart, d'Ayala, de la chronique rimée du héraut Chandos, cette seule lettre, qui est un communiqué de victoire, nous permettrait de situer la bataille et de saisir les conditions dans lesquelles elle s'est livrée.

Le 2 avril, l'armée anglaise était campée près de Navarette au repos sous les oliviers. Le Prince apprit que l'armée ennemie commandée par don Henri de Trastamara — désigné communément sous le nom de bâtard d'Espagne — et concentrée à deux lieues au sud-ouest, avait dressé ses tentes au milieu des bruyères devant Najera<sup>3</sup>. Le samedi 3 avril, veille du dimanche de la Passion, qui était pour les Anglais la fête de saint Richard, évêque de Chichester<sup>4</sup>, avant l'aube, le prince leva le camp après avoir envoyé au préalable une patrouille pour prendre contact avec l'ennemi et connaître son dispositif de combat. Les éclaireurs rendirent compte que don Henri avait pris position sur un beau terrain, qu'il avait armé ses batailles, c'est-à-dire placé ses unités, et qu'il attendait la rencontre. C'est alors que le Prince fit prendre à l'armée anglaise sa formation de combat, après quoi l'on en vint aux mains.

Le Prince, dans sa hâte d'annoncer la victoire, a négligé de donner de plus amples détails sur les péripéties d'une lutte acharnée qui dura jusqu'au soir. Il s'est borné à enregistrer les résultats essentiels; cinq à six mille morts et deux mille prisonniers. D'ailleurs, à l'heure où il écrit, les prisonniers n'avaient pas encore été dénombrés, car il y en avait « tout plein », et l'identification n'était pas rapide. Après un coup de filet tel que celui de Najera où, pour nous servir de l'expression du chroniqueur des quatre premiers Valois<sup>5</sup>,

1. Jeanne de Kent était fille d'Edmond de Woodstock, comte de Kent, fils d'Édouard I<sup>er</sup>. Le mariage fut célébré à Windsor, le 10 octobre 1361, après que le pape eut accordé la dispense (Rymer, t. III, p. 626). Le Prince Noir avait en outre été le parrain des deux fils de la comtesse. L'archevêque de Cantorbéry déclara bénir l'union contre sa conscience, parce que contraint (*Chronicon anonymi Cantuariensis*, édition Tait, p. 213).

2. *Chronique des quatre premiers Valois*, édition Luce (Soc. Hist. de France), p. 124.

3. Froissart, t. VII, p. 31 et 279 : « Cil coureur ... veirent l'ost entierement des Espagnoiz qui estoient logiet ens des bruyeres devant Nazres. »

4. *Chronicon anonymi Cantuariensis* (édition Tait), p. 224. Mort en 1253, Richard avait été canonisé le 3 avril 1262.

5. *Chronique des quatre premiers Valois (1327-1393)*, édition Luce (Soc. Hist. de France), p. 180.

les Franco-Bretons, luttant en désespérés, avaient été « avironnés de toutes parts comme les oiseaux entre les raseurs<sup>1</sup> », la cohue est parquée avant de subir l'interrogatoire de rigueur. Deux jours après la bataille, et il n'y a là rien de surprenant, les listes définitives n'avaient pas été établies. Elles le furent plus tard, avec une origine officielle ou demi-officielle<sup>2</sup>, telles qu'on les trouve dans le moine anonyme de Cantorbéry<sup>3</sup>, dans John de Reading<sup>4</sup>, dans Ayala<sup>5</sup> ou dans la chronique que le neveu du cardinal Gilles Alborno, ancien professeur de droit canonique à l'Université de Bologne, a inscrite en tête d'un exemplaire du Décret de Gratien que ses élèves lui avaient offert à son départ de Bologne<sup>6</sup>.

Au lendemain de la bataille, le Prince Noir, ne pouvant adresser à Londres la liste complète des prisonniers « des queux nous ne savons mye les nouns », s'était contenté de dresser l'état des personnages de marque qui avaient été capturés. « Mes entre aultres estoient pris don Sanche, frère de don Henri<sup>7</sup>, le comte de Denia<sup>8</sup>, Du Guesclin, le maréchal d'Audrehem, Jean Romery<sup>9</sup>, Jean de Neuville<sup>10</sup>, Le Bègue de Villaines<sup>11</sup> et les maîtres des ordres militaires. »

Il est regrettable que le Prince Noir n'ait pas soufflé mot des pertes anglaises qui furent certainement plus sérieuses que celles dont parle Froissart<sup>12</sup> dans sa première rédaction et qu'il rectifia dans sa

1. C'est ce que dit également la *Chronique normande du XIV<sup>e</sup> siècle*, édition Émile et Auguste Molinier (Soc. Hist. de France), p. 184 : « La furent François enclos de toutes parts. Car moult estoit petite quantité au regard du grant ost que le prince avoit. »

2. Comme le fait justement observer M. Tait, dans son édition de Reading, p. 371.

3. Édition Tait, p. 225-227.

4. *Idem*, p. 183-184.

5. Ayala, *op. cit.*, p. 456-457.

6. Cette chronique a été éditée, d'après un ms. des archives du chapitre de Tolède, par Moisant : *le Prince Noir en Aquitaine*, appendice III, p. 276. Ferdinand Alvarez d'Albornoz, doyen de l'église de Valladolid, puis archevêque de Séville, nous a laissé une liste des prisonniers espagnols.

7. Don Sanche, comte d'Albuquerque. Cf. *Chandos*, édition Michel, p. 365.

8. Don Alfonso, comte de Denia, marquis de Villena, cousin germain du roi d'Aragon. Cf. *Chandos*, édition Michel, p. 365 ; édition de Lodge, p. 247.

9. C'est sans doute Le Remerik donné comme prisonnier par le chroniqueur John de Reading et que M. Tait (*op. cit.*, p. 184) identifie avec Juan Ramirez de Arellano, cité par Ayala.

10. Il était le neveu du maréchal d'Audrehem. Cf. Molinier, *op. cit.*

11. Pierre de Villaines, dit Le Bègue de Villaines, sénéchal de Carcassonne de 1360 à 1362, prit part, en 1362, à la guerre de Normandie. Cf. *Chandos*, édition Michel, p. 365.

12. Édition Luce, t. VII, p. 48. D'après Froissart, les Anglais perdirent quatre chevaliers, dont deux gascons, un anglais et un allemand, vingt archers et



seconde<sup>1</sup>. Il annonce seulement l'accident survenu à un vaillant guerrier<sup>2</sup>, John Ferrers, qui fut mortellement blessé en poursuivant les fuyards et qui ne survécut pas à ses blessures<sup>3</sup>.

Le soir de la bataille de Najera, l'armée anglaise vint occuper le camp ennemi. Le Prince Noir s'installa dans la tente même de don Henri et il avoue s'y être trouvé mieux à l'aise que quatre ou cinq jours auparavant, du côté de Logroño et de Navarette<sup>4</sup>. Il est probable que l'armée espagnole laissa des victuailles que les archers anglais apprécieraient, car les approvisionnements commençaient à manquer et le pain coûtait très cher<sup>5</sup>. Le dimanche 4 avril, jour de Pâques, l'armée anglaise goûta un repos bien gagné<sup>6</sup>, et le lundi 5 elle se mit en marche en direction de Burgos, l'ancienne capitale de la vieille Castille, où l'on sacrail les rois.

Deux jours après la bataille, on était encore sans nouvelles de don Henri. Nul ne pouvait dire s'il était mort, s'il avait été fait prisonnier, s'il avait fui<sup>7</sup>. Don Pèdre était très inquiet. Déjà, en pleine mêlée, on l'avait vu, rouge de colère, chercher dans les rangs ce frère adultérin que son père, Alphonse XI, avait eu de doña Leo-

quarante soldats. La *Chronique du monastère de Meaux* (de Melsa), Rolls Series III, p. 159, dit que les Anglais ne perdirent que trois hommes.

1. Froissart, t. VII, p. 289 : « Car si grosse bataille que ceste fu ne puet mie estre outrée a si petis frès qu'il n'en y ait mors otant bien de chiaux qui le place obtiennent, que des descomis, quoyque li victore leur demeure. »

2. Édition Moranvillé (Soc. Hist. de France), 1893, t. II, p. 329.

3. « Validus bellator », Reading, p. 183; Froissart, t. VII, p. 48 et 289, « ungs bons chevaliers qui s'appelloit li sires de Ferrieres »; Chandos, édition Lodge, v. 3420 :

« Auxi de la part des Englois  
Morut uns chevaliers par fetz  
Ce fut li seignours de Ferrieres. »

4. Froissart, t. VII, p. 48 : « Li princes et ses gens se avalerent ens ès logeis le dit roy Henry et des Espagnolz. Si s'espardirent par ordenance tout partout et se logierent bien et aisiement, car li dit logeis estoient grant et estendut et moult i trouverent de bonnes pourveances, dont il avoient eu grant souf-freté. ... Si se tinent là ce samedi, dou soir, tout aise. Bien trouverent de quoi, vins et viandes, bien et plentivement et s'i rafraeschirent. »

5. Froissart, t. VII, p. 27 : « Et sachiés que li princes de Galles et leurs gens estoient en grand defaute de vivres et de pourveances pour yaus et pour leurs chevaus, car il logoient en moult mauvais pays et magre... Si vendoit on en l'ost dou prince un pain un florin, encores tout ewireus qui avoir le pavoit. » *Idem*, p. 28 : « Mès trop avoient grand deffaute de vivres. » *Idem*, p. 32 : « Si se tinent li Espagnol ce soir tout aise, et bien avoient de quoi, de tous vivres très largement; et li Engles en avoient très grant defaute. »

6. Froissart, t. VII, p. 51 : « Ce dimence, tout le jour, se tint li princes ens ès logeis que il avoit trouvés et conquis et le lundi apriès boire, il se desloga. » *Idem*, p. 48 : « Et le dimence, tout le jour, qui fu li Paske florie. »

7. Le 15 avril, don Pèdre écrivait de Burgos au conseil et aux alcaldes de

nora de Guzmán, cet aîné de dix bâtards, « ce fils de putain<sup>1</sup> » qui lui disputait le trône de Castille<sup>2</sup>. Mais il n'avait pu le reconnaître, sans doute parce que don Henri de Trastamara<sup>3</sup> avait eu la précaution de dissimuler son « pennon » et qu'il était monté, peut-être, sur cette mule « fort et rade, à l'usage dou pays », dont nous parle Froissart<sup>4</sup>. Le soir du combat, il le cherchait encore parmi les morts, explorant le terrain à la lueur des torches et des cierges, relevant les visières des heaumes pour reconnaître ce frère maudit. Quatre chevaliers et quatre hérauts d'armes qui avaient été chargés de cette sinistre besogne ne furent pas plus heureux. Don Henri n'était ni parmi les morts ni parmi les prisonniers. Craignant en effet la vengeance de don Pèdre, qui aurait été implacable s'il était tombé vivant entre ses mains<sup>5</sup>, il avait fui à toute bride vers l'Aragon, par la route de Soria, lorsque la débandade de ses troupes ne lui laissait plus aucun espoir<sup>6</sup>. La fuite de don Henri ne réglait pas la question de Castille. Le Prince, bien qu'il ne l'eût jamais vu, savait que don Henri était tenace, quoique vaincu, incapable de découragement, quoique détrôné. « Eh bien », demandait-il à ceux qui avaient relevé les morts, « le bâtard est-il mort ou pris? » Et comme la réponse était négative. « Alors », reprit-il, « tout est à refaire<sup>7</sup> ».

La défaite de don Henri de Trastamara et des troupes franco-castillanes consacra la renommée du Prince Noir qui, trois fois en trente ans, à Crécy, à Poitiers, à Najera, avait mené les troupes anglaises

Marcie qu'il ne savait pas si son traître de frère était pris ou mort, « i el traidor no sabemos si es preso o muerto ». Cette lettre, par laquelle don Pèdre annonce sa victoire, mais qui ne renferme aucun détail précis, a été publiée par Cascales : *Discursos históricos de la muy noble e muy leal ciudad de Murcia*, 1621, fol. 117 r°.

1. Froissart, t. VII, p. 42 : « La estoit li rois dan Pietres, moult escaufés et qui durement désiroit a trouver et a encontre son frère le bastart Henri et disoit : ou est cilz filz de putain qui s'appelle rois de Castille? »

2. Alphonse XI était mort le 27 mars 1350. De sa femme légitime, doña Maria, infante de Portugal, il avait eu don Pèdre. Mérimée, *Histoire de don Pèdre*, p. 39-40.

3. Rodrigo II Alvarez de Asturias, seigneur de Noreña et de Trastamara, avait adopté don Henri et fait de lui son héritier. De là le surnom de Henri de Trastamara.

4. Froissart, t. VII, p. 33.

5. *Idem*, t. VII, p. 289 : « Car bien savoit, s'il estoit pris, qu'il seroit mors sans merchy et sans remede, ne li rois dans Pierres, ses freres, n'aroit nulle pitié de lui. »

6. Un chroniqueur dit qu'il fut blessé à la hanche par une flèche. *Historia Anglicana*, édition Riley, t. I, p. 303.

7. Ayala, *Adiciones*, p. 578.

à la victoire et prouvée sa supériorité incontestable<sup>1</sup>. Les Anglais, tout naturellement, les Allemands, les Flamands, les Wallons disaient bien haut qu'il était taillé pour gouverner le monde. Froissart s'est fait l'écho du prestige qui auréolait le nom du grand triomphateur. « Si en fu li dis princes renommés et honnorés de bonne chevalerie et de haute emprise, en tous les lieux et marces où on en oit parler, et par especial en l'empire d'Alemagne et ou royaume d'Engleterre. Et disoient li Alemant, li Thiois, li Flamant et li Engles, que li princes de Galles estoit la fleur de toute la chevalerie dou monde, et que uns telz princes estoit dignes et tailliés de gouverner tout le monde, quant par sa proece il avoit eu trois si hautes journées et si notables : la premiere à Creci en Pontieu, la seconde, dix ans apriès, à Poitiers ; et la tierce, ossi dix ans apriès, en Espagne, devant la cité de Nazres<sup>2</sup>. » Crécy, Poitiers, Najera étaient en effet trois mémorables journées. On comprend que les bourgeois de la cité de Londres aient pavoisé en signe de liesse lorsque leur parvint l'annonce de la dernière victoire<sup>3</sup>, gagnée non par le nombre, mais par la force<sup>4</sup>.

La bataille de Najera était une victoire anglaise et une défaite espagnole. Ce n'était pas une défaite française. Les Espagnols avaient lâché pied. Les Français avaient tenu. Le vieux maréchal Arnould d'Andrehem connaissait pour l'avoir éprouvée la résistance de ses adversaires et il avait prévenu don Henri. « Ce sont droites gens d'armes et lis trouverez durs, sages et bien combatans, ne ja pour morir, plain piet ne fuiront<sup>5</sup>. » Les contingents français, malgré la force de leurs bras et le rempart de leurs poitrines<sup>6</sup>, furent écrasés parce qu'ils se trouvèrent seuls et qu'un tir précis et dru des archers<sup>7</sup>, un tir de flanc, faucha leurs rangs serrés. C'est ce qu'écrivit d'une façon lumineuse le chroniqueur des quatre premiers

1. *Froissart*, t. VII, p. 11 : Il avait « le grasse, l'eür et le fortune d'armes plus que nulz princes aujourd'ui. »

2. *Idem*, t. VII, p. 53.

3. *Idem*, t. VII, p. 53 : « Si en fissent en le cité de Londres, en Engleterre, li bourgeois de la ditte ville le solennité toute sus, pour le victore et le triumphe, ensi que anciennement on faisoit pour les rois qui avoient obtenu place et desconfis leurs ennemis. »

4. Reading, p. 223 : « Princeps advertens quod non in multitudine exercitus, sed in Dei fortitudine victoria belli consistit. »

5. *Froissart*, t. VII, p. 26.

6. *Idem*, p. 284 : « Et puis boutoient par forche de bras et de poitrines, et se tenoient si serré qu'il ne poient entrer li uns en l'autre. »

7. *Froissart*, t. VII, p. 287 : « Ossi il avoient archer grant fuison qui traioient si ouniement et si espesement que nulx ne s'osoit mettre ne bouter en leur trait, se il ne voloit estre mors davantaige. »

Valois<sup>1</sup> : « Mais trop greva les diz Françiz une bataille d'archiers d'Angleterre, bien trois mille et plus, qui traioient de travers leur bataille sur eulx tant asprement que a pou qu'ilz ne veoient goutte. Claykin comme preux fu desconfiz par la defaulte des Espaignolz qui s'enfuirent. Maiz ce n'estoit pas partie égal. » En vain, Du Guesclin, sentant les Espagnols fléchir, cria-t-il « que nul pour paour ne vousist fuir », en vain exhorta-t-il les caballeros à descendre de leurs coursiers richement carapaçonnés pour combattre à pied<sup>2</sup> au lieu de caracoler comme dans un tournoi. Dans cette armée disparate, l'unité de commandement n'existait pas et on ne l'écouta pas, pas plus qu'on ne l'avait écouté lorsqu'il avait, paraît-il, déconseillé, en chef prudent, d'engager le combat<sup>3</sup>. Froissart a bien montré que, si les Espagnols avaient fait, comme les Franco-Bretons, leur devoir, les Anglo-Gasçons n'auraient pas si facilement triomphé<sup>4</sup>.

Dans cette rencontre où venaient de s'affirmer une fois de plus, du côté anglais, l'unité de commandement et la supériorité de l'armement, les meilleurs chefs français étaient prisonniers; le maréchal d'Andrehem, ce vieux guerrier sexagénaire<sup>5</sup>, fidèle et intègre, noble de race et de cœur, qui, comme l'écrit Charles V lui-même, avait accompli de nobles actions qui lui assuraient la gloire et les louanges de la postérité et s'était exposé plus d'une fois à la mort pour le bien de l'État<sup>6</sup>, et surtout Du Guesclin, le fameux Bertrand<sup>7</sup>, dont le prénom est déjà inscrit en grande capitale dans un manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, figure sympathique et séduisante, cet ennemi de tout repos qui préférait la guerre à la paix<sup>9</sup> et personifiait la France armée. La captivité de Du Guesclin et d'Andrehem était une perte pour la France et l'importance n'en a pas échappé à

1. Édition Luce (Soc. Hist. de France), p. 180.

2. *Chronique normande du XIV<sup>e</sup> siècle*, p. 183.

3. *Ypodigma Neustrix*, p. 312 : « Clykin, more ducis providi, bellum differre gestiens. »

4. *Froissart*, t. VII, p. 40 : « Et sachiés de verité que, se li Espagnol en euissent ossi bien fait leur devoir que cil fissent, li Englès e li Gascon euissent eu plus a souffrir que il n'eurent. »

5. Ayala, t. I, p. 459 : « E era en edad de sesanta años o mas. »

6. Lettre de Charles V, du 9 février 1370 (Arch. nat., J 475, n° 70), publiée par Molinier, *op. cit.*, p. 335 : « Qui famosus existit et genere et animo nobilis, quem non semel sed pluries proprium corpus mortis periculo certum est honorifice submisisse pro statu prospero reipublice regni nostri. »

7. « Insignis et belliger » (*Ypodigma Neustrix*, Rolls Series, p. 312).

8. British Museum, ms. Arundel 28 : c'est le ms. original de la *Chronique* dite de Jean de Venette, dont je publierai prochainement une nouvelle édition.

9. *Historia anglicana*, t. I, p. 303 : « Bertrandus semper quietis impatiens, bellum diligens plus quam pacem. »



l'auteur anglais anonyme d'un poème latin sur la bataille de Najera, qui fut très goûté à l'époque<sup>1</sup> :

Francia fraudatur, quoniam Claykin superatur.  
Carcere servatur, cui Doudinham sociatur.

Mais l'Angleterre avait usé au delà des Pyrénées le meilleur de ses forces<sup>2</sup> et elle allait être incapable pour un temps de fournir un grand effort. Charles V avait vu juste en faisant dévier les forces anglaises en Castille. Aussi, la France reconnaissante unit-elle dans une même pensée et presque dans un même culte le sage roi qui

... Par son sens et sa prudence  
Vint au dessus par grant vaillance  
De toutes ses adversitez.

et son connétable,

Son bon connestable Clasquin  
Qui pour lui ot maint grant hustin.

Par une pieuse attention, ils reposaient presque côte à côte dans une chapelle de Saint-Denis, dernière demeure des rois, sépulture des héros, et leur collaboration avait été sur terre si intime qu'elle se prolongeait au paradis, à la droite du Tout-Puissant :

A la destre du roy celestre  
Puissent il en paradis estre.  
Car nous trestous, au mien cuidier,  
En sommes tenus de prier<sup>3</sup>.

Eugène DÉPREZ.

1. *Political Poems and Songs*, édition Wright, t. I, p. 95 : « On Prince Edwards expedition into Spain. » John de Reading en a inséré une vingtaine de vers dans sa chronique (édition Tait, p. 184-185).

2. *Knighton*, t. II, p. 122 : « Perit populus anglicanus in Hispania de fluxu ventris et aliis infirmitatibus quod vix quintus homo rediit in Angliam. » — *Chronicles of the reigns of Edward I and Edward II : gesta Edwardi tertii*, édition Stubbs, p. 150 : « In isto itinere multi nobiles mortui sunt de Anglicis in Hispania non gladio, sed fluxu ventris. »

3. *Bibl. nat.*, 4641, fol. 131 r° : « Ce sont les croniques des Rois de France qui devisent quant ducs et quant roys il a eu en France et combien ils regnerent et comment la ville de Paris fut fondée et par quelle raison elle est appelée Paris. »

## LES

## SOURCES DE VOLTAIRE ET LA CHRONIQUE MOLDAVE

POUR LE RÉCIT DE LA CAPTURE DE CHARLES XII A BENDER

Voltaire a raconté le siège extraordinaire soutenu par Charles XII à Varnitza, aux environs de Bender, avec une telle netteté dans l'exposition et tant de mouvement dans le style que son récit est devenu classique<sup>1</sup>. L'aventure de ce roi « moitié héros, moitié fou », se défendant avec une poignée d'hommes contre une armée de Turcs et de Tartares, semble détachée d'un roman d'aventures, et l'on pourrait craindre que l'auteur dramatique chez Voltaire ne l'ait emporté sur l'historien, si l'authenticité des événements n'était point garantie par plusieurs témoignages concordants.

Voltaire lui-même a signalé un des témoins qui l'ont renseigné : « Cette *Histoire* (l'ouvrage sur Charles XII) fut principalement composée en Angleterre, à la campagne, avec M. de Fabrice..., qui avait résidé sept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultava<sup>2</sup>. »

Friedrich-Ernst baron von Fabrice avait été chargé par le duc Christian-Auguste de Holstein de se rendre auprès du roi de Suède. Il entretint, durant sa mission, avec le duc de Holstein et le baron de Gøertz, conseiller intime et maréchal de cour au service du duc, une correspondance nourrie pour les tenir au courant des événements.

Mais, tandis que l'*Histoire de Charles XII*, à laquelle Voltaire travaillait depuis 1727, fut publiée dès 1731<sup>3</sup>, les lettres de Fabrice, écrites en langue française, ne parurent qu'en 1760, à Hambourg<sup>4</sup>. Elles sont précédées de cet avant-propos : « Il y a longtemps que M. de Voltaire souhaite que l'on rende publiques les lettres de M. de Fabrice ; il se peut que c'est dans l'intention de nous donner une nouvelle édition, amplement augmentée et corrigée, de son *His-*

1. Voltaire, *Histoire de Charles XII*, livre VI, éd. Garnier, t. XVI des *Œuvres complètes*.

2. Voltaire, *Commentaire historique*, ibid.

3. *Histoire de Charles XII*, par M. de V\*\*\*. Basle, Christophe Revis, 1731.

4. *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender ou lettres de M. le baron de Fabrice pour servir d'éclaircissement à l'« Histoire de Charles XII »*. Hambourg, 1760.

toire de Charles XII; quoi qu'il en soit, nous sommes charmés d'avoir trouvé l'occasion de remplir ses désirs. Il nous reste à dire que toutes ces lettres sont authentiques et que les *originaux*, écrits en *chiffres*, se trouvent en grande partie dans les archives du duc de H\*\*\* (Holstein). » La lettre 47<sup>e</sup>, écrite de Bender, le 31 janvier 1713, et la 48<sup>e</sup>, écrite de la même ville, le 15 février 1713, c'est-à-dire trois jours après la capture du roi, renferment des détails pittoresques que Voltaire n'a pas jugé bon d'utiliser : l'aménagement à Varnitza, les sonneries de trompettes lors de la première attaque, la mise à mort secrète d'une trentaine de janissaires mutins, le défilé comique des Tartares après le pillage du camp.

Fabrice a pu interroger les acteurs du drame, et notamment le roi, aussitôt après l'échauffourée : « Et insensiblement », écrit-il, « la conversation tomba sur l'action même, dont il me fit avec beaucoup de vivacité un assez long détail, où il omit seulement, par modestie, les circonstances qui le regardaient personnellement. » Il a même assisté de loin à la mêlée : « J'étois resté pendant l'action avec M. Jeffreys<sup>1</sup> à la porte de derrière de sa maison, qui donnoit sur le camp du Roi, et nous étions informés de moment à autre de ce qui se passoit par quelques émissaires que nous avions entre les Turcs et les Tartares, mais surtout par un nommé M. de La Motraye que j'avois amené de Constantinople avec moi et qui, voyageur et curieux d'événements, s'étoit mis à cheval, déguisé en Tartare, pour voir cette action, et venoit de temps en temps nous en rendre compte<sup>2</sup>. » Cet Aubry de La Motraye<sup>3</sup> était un protestant français qui avait entrepris de longs voyages, dont il a donné une volumineuse relation, imprimée à La Haye en 1727<sup>4</sup>. Il raconte en détail les événements de Varnitza, dans le chapitre iv de son tome II, et renvoie à la planche VI où il a dressé soigneusement, mais sans échelle, le plan du camp de Charles XII, en désignant par des chiffres les tentes et les principaux emplacements, pour permettre de suivre le déroulement de l'action<sup>5</sup>. En appendice, il donne la lettre de Fabrice du 15 février.

1. Jeffreys, ministre anglais auprès du roi.

2. Lettre 48<sup>e</sup>.

3. Haag, *France protestante*, t. VI.

4. *Voyages du sieur A. de La Motraye en Europe, Asie et Afrique*. La Haye, 1727.

5. En haut de la planche, dans un cartouche, se trouve cette inscription bilingue : « Warnitza, where H. S. M. fought against the Turks and was taken Prisoner the 1<sup>st</sup> of February 1713, où S. M. S. se battit contre les Turcs, le 1<sup>er</sup> février de 1713. »

Voltaire, lorsqu'il composa, en Angleterre, son *Histoire de Charles XII*, avait certainement le livre de La Motraye dans les mains. La plupart des souscripteurs à cette publication sont anglais, et dans la liste qui en est fournie on relève le nom de Fred.-Ern. Fabrice, chambellan, avec qui Voltaire, d'après sa propre affirmation, se trouvait à la campagne.

Voltaire cite, à plusieurs reprises, le nom de Fabrice dans le corps de son ouvrage, mais il a supprimé le nom de La Motraye à partir de l'édition de 1748, parce que ce dernier avait publié des critiques malveillantes<sup>1</sup>, et d'ailleurs insignifiantes, auxquelles Voltaire avait immédiatement répondu de sa meilleure plume.

Un chapelain du roi de Suède, Nordberg, publia postérieurement une grosse et indigeste compilation<sup>2</sup>. Il n'apportait rien de nouveau dans son récit de la capture du roi : « M. Nordberg, qui n'était pas présent à cet événement », écrit Voltaire dans une note de l'édition de 1748, « n'a fait que suivre ici dans son *Histoire* celle de M. de Voltaire, mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes... »

Voltaire se jugeait, sans doute, complètement renseigné, puisque dans les questions posées à plusieurs correspondants, qu'il a réunies avec les réponses<sup>3</sup> pour servir de preuves à son *Histoire*, il ne se préoccupe pas des événements de Bender.

La Motraye et Fabrice sont des témoins précieux; mais leur témoignage, comme ils ont assisté aux événements en se renseignant mutuellement, doit être confronté.

Or, un chroniqueur moldave, Axinte (ou Acsintius), secrétaire du prince Racovitsa, puis du prince Nicolas Mavrocordato, successeur de Cantémir, a rédigé en fonctionnaire fidèle une chronique de la cour de Jassy, de 1711 à 1715, dans laquelle il a laissé une relation des événements de Bender que Voltaire n'a pas connue<sup>4</sup>.

1. *Remarques historiques et critiques sur l'histoire de Charles, roi de Suède*, par M. de Voltaire. Londres et Paris, 1732.

2. Nordberg, *Histoire de Charles XII*, trad. franç. par Warmholz, 1741.

3. Bibl. nat., fonds français, ms. n° 9722.

4. Kogalniceano, dans la préface de ses *Fragments tirés des Chroniques moldaves et valaques* (Jassy, 1845), signale que des Chroniques roumaines furent traduites en grec moderne par le grand sludjar Alexandre Amiras, par ordre du prince Grégoire Ghica, en 1730. La traduction fut portée à Paris par M. de Peyssonel; mais Voltaire, lorsqu'il cite les sources où il a puisé, n'en fait pas mention. D'ailleurs cette chronique d'Amiras, dont une version italienne a été publiée par N. Iorga dans *Studii și documente cu privire la Istoria Românilor*, t. IX, est très sommaire pour le récit des événements de Varaitza.



*Récit de la défense du roi de Suède Charles XII à Bender, 1713<sup>1</sup>.*

« Les Turcs et les Tartares cernèrent la résidence du roi de Suède, puis ils écrivirent à Constantinople. D'après eux, le roi se refusait à écouter les ordres et même, dans l'intention de combattre, avait entrepris des travaux de défense : autour de sa maison, il avait fait disposer des tonneaux et des vases remplis de terre pour fournir un abri de tir à ses gens.

En attendant la réponse du gouvernement impérial, le khan des Tartares, le pacha et l'aga envoyèrent dire au roi de ne pas faire d'opposition à l'ordre de l'Empereur et de sortir pour être transféré ailleurs. Le roi répondit qu'il avait, désormais, mauvaise opinion du khan et du pacha qui ne lui épargnaient aucune vexation, au point d'empêcher ses gens d'aller puiser de l'eau ; aussi était-il décidé à ne point se livrer entre leurs mains, mais plutôt à périr sur place.

Autour du roi se trouvaient Joseph Potocki, voïvode de Kiew, le prince Wisznowski, Tarlo et Crispin. Lorsqu'ils se rendirent compte que le roi s'était engagé dans une affaire dangereuse, ils quittèrent la résidence et se rendirent auprès du khan et du pacha qui les logèrent dans la ville, en dehors de la forteresse de Bender. Ils y demeurèrent quelques jours, puis une nuit, ayant pris une décision dont les motifs m'échappent, ils s'enfuirent et se rendirent à nouveau auprès du roi.

Le 30 janvier (vieux style), l'aga Iousouf, chef des Cafedjis, apporta l'ordre impérial : le roi devait être saisi et transporté à Salonique, et, en cas de résistance de sa part, on devait lui déclarer la guerre et s'emparer de lui, mort ou vif.

Le pacha envoya, de nouveau, au roi l'aga des cérémonies, et le khan, de son côté, un certain Sefer Schahu Mirzea, pour l'avertir que l'ordre impérial était arrivé et qu'il devait suivre les instructions de l'Empereur. Mais Charles répondit encore qu'il périrait plutôt que de sortir.

Alors le pacha ordonna de rassembler les chefs des janissaires, les janissaires et toute l'armée. Il fit descendre de l'ancienne forteresse les canons et les fit braquer sur la maison du roi. Le lendemain, samedi, le khan Devlet se mit à la tête de ses Tartares. Il portait à sa ceinture un carquois, le pacha avait des pistolets dans les arçons, et tous les cavaliers qui se trouvaient à Bender les suivaient.

Ils commencèrent à faire tirer les canons sur la maison où se trouvaient, autour du roi, environ 700 personnes ; puis le pacha ordonna aux janissaires de faire feu contre les Suédois et de donner l'assaut. Ils répondirent qu'ils ne combattraient pas contre des hommes qui

1. *Anthologie de la littérature roumaine* par N. Jorga et Septime Gorceix (Delagrave, 1920).

n'avaient pas l'intention de les attaquer. Ils commencèrent à crier : « Allah! Allah! », et ils s'en retournèrent dans la citadelle pour regagner leurs quartiers. Le khan, avec les Tartares, demeura à côté du pacha, entouré des gens de sa suite et d'un petit nombre de cavaliers, tous pleins de fureur; puis il s'en retourna aussi dans la citadelle. La défection des janissaires s'explique, soit par la compassion qu'ils ressentent naturellement pour le roi dont ils recevaient souvent des pourboires, soit par une habile manœuvre du roi auprès de leurs chefs qu'il aurait gagnés par des présents.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> février (vieux style), dès le matin, le pacha fit venir, à nouveau, les chefs des janissaires, tous les vieillards de ce corps et l'aga lui-même. Il déploya et fit lire l'ordre impérial de façon à ce que tous l'entendissent. A leur tour, les janissaires répondirent que si, le samedi, ils n'avaient pas combattu le roi, la faute en incombeait aux recrues qui n'avaient pas voulu dégainer. Ils demandèrent, en outre, à être envoyés auprès du roi pour lui parler et le décider à sortir de son camp. Ils le prendraient alors, disaient-ils, sous leur protection, en lui donnant par écrit l'assurance qu'il ne souffrirait aucun mal et le conduiraient ainsi où l'ordonnait la lettre de l'Empereur. Le pacha ayant accepté cette proposition, les chefs des janissaires et les commandants de compagnie parlementèrent avec le roi, à qui ils promirent de le prendre sous leur protection. Le roi leur répondit qu'il n'avait pas confiance en eux et qu'il ne sortirait à aucun prix.

Après cette réponse, les janissaires prirent, à nouveau, leurs dispositions de combat, en laissant de côté les canons qu'ils avaient amenés au début. Ils en portèrent d'autres plus lourds et, armés de bombes, ils marchèrent contre le roi. Charles XII avait rangé ses Suédois dans un ordre de bataille soigneusement déterminé. Il avait toujours conservé l'espoir que les janissaires n'entreprendraient rien contre lui, parce qu'il les avait comblés de cadeaux; néanmoins, il avait pris ses précautions.

Donc les janissaires, s'étant réunis à la même place, lancèrent des bombes et déchargèrent plusieurs fois leurs canons. Les projectiles n'atteignaient pas la maison du roi, mais passaient au-dessus du toit, soit que les janissaires ne voulussent pas le tuer, soit qu'ils n'eussent pas de bons artilleurs<sup>1</sup>. Ensuite, ils donnèrent l'assaut et pénétrèrent par une fenêtre dans la maison. Ils commencèrent à piller et à chasser

1. Voltaire écrit : « Le canon tirait contre la maison; mais, les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien. » La Motraye fournit les deux explications : « Cependant les boulets de canon ne faisaient pas sur la maison du Roi l'effet qu'on espéroit, parce qu'ils étoient mal tirés, et parce que les pierres dont elle étoit faite étant trop molles, ils n'y faisoient que des trous de la grandeur du boulet; car je n'en ai pas compté vingt dans les murs qui restèrent debout après qu'elle eut été brûlée, quoi qu'il y en ait eu plus de deux cents de tirés. »

les Suédois par groupes de deux ou de trois. Le roi se trouvait dans une chambre intérieure avec ses meilleurs soldats; il combattait et se défendait à merveille, si bien que personne n'osait l'approcher. Les Turcs, voyant qu'ils ne pouvaient s'emparer de lui dans la chambre, y mirent le feu. Mais les Suédois, qui se trouvaient à l'intérieur, se hâtaient de l'éteindre. Le jeu se prolongea quelques heures, jusqu'à ce que les janissaires eussent observé l'endroit par lequel les Suédois sortaient sur le toit pour éteindre le feu. Alors, chaque fois qu'un Suédois apparut pour essayer d'éteindre le feu, ils tirèrent sur lui avec leurs fusils; aussi les Suédois durent-ils renoncer à sortir : le toit fut incendié et la maison commença à brûler.

Le roi s'entêta à demeurer sur place. Ses généraux durent le pousser dehors en criant : « Pourquoi rester, voulez-vous brûler dans la chambre? » Ils sortirent tous en armes. L'échauffourée continua dehors et le roi fut blessé légèrement à une main. Les Turcs, voyant qu'il se défendait, se rassemblèrent en groupe et l'auraient tué sur place, si un général n'avait crié que c'était le roi. Les janissaires, alors, s'élançèrent, et, ayant cerné le roi, ils l'entraînèrent avec eux. Ses vêtements étaient tachés de sang et un Turc l'avait égratigné près du nez avec sa lance. C'était l'heure où les muezzins crient dans les mosquées.

Le roi, conduit par les janissaires devant le pacha, lui dit en riant : « Voici comment vous m'avez arrangé. » Il fut envoyé dans une chambre du palais du pacha et donna un pourboire à chacun des janissaires qui l'avaient amené.

Après la capture du roi, les Turcs pillèrent la résidence. Ils y trouvèrent beaucoup d'objets de valeur : des harnais dignes de l'Empereur, de l'argenterie et d'autres richesses; mais bientôt le feu les empêcha de s'approcher de la maison. Alors, on posa des sentinelles autour du bâtiment incendié pour que personne ne s'en approchât.

Quant aux Suédois, à leurs femmes et à leurs enfants, ils furent faits prisonniers. Il n'y eut que dix tués et quelques blessés. Les Tartares prirent tout ce qui leur tombait sous la main. Les janissaires se partagèrent les Suédois et les séparèrent de leurs familles. Ils conduisirent, suivant leur coutume, les prisonniers dans des basses fosses, si bien qu'après quelques instants cette cour de Suède, célèbre par sa bravoure, avait disparu de la surface de la terre. »

Le chroniqueur moldave raconte ainsi le drame, vu du côté turc. Son exposé, dégagé de ces menus détails où se sont empêtrés La Motraye et Fabrice, est digne, à tous les points de vue, de confirmer la narration vive et brillante de Voltaire.

Septime GORCEIX.

## BULLETIN HISTORIQUE

---

### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DU MOYEN AGE.

Depuis le cinquième volume, les *Quellen und Forschungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, fondées par feu Ludwig Traube, continuent de paraître sous la direction de M. Paul LEHMANN<sup>1</sup>. Celui-ci a fait précéder le premier fascicule du tome V d'une étude courte, mais riche d'idées, sur l'origine du mot moyen âge (il l'a trouvé employé pour la première fois sous la plume de l'évêque d'Aleria Jean André à propos de Nicolas de Cues et de sa connaissance des *historie medie tempestatis*), ainsi que d'un résumé historique des progrès de la philologie médiévale (il y fait la part du lion à la science allemande).

Le livre de M. WHITHAM<sup>2</sup> appartient à cette chronique au moins par ses derniers chapitres; il conduit l'histoire de l'Église ancienne jusqu'en plein moyen âge, jusqu'à Photius. Il est écrit du point de vue de l'anglicanisme *High Church*; l'auteur, en terminant, revendique pour son Église, « qui tient la foi catholique, qui en appelle, sur les points controversés, au jugement de l'ancienne Église encore indivise et qui prétend posséder dans ses ministres une succession valide », le privilège de devenir la médiatrice possible entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs, sur tous les points qu'agite la polémique interconfessionnelle, les conclusions en sont conciliantes et le ton des plus mesurés. Très clair, l'ouvrage est bien adapté à sa destination de livre d'enseignement. Quelques chicanes : p. 301, le pape, au VI<sup>e</sup> siècle, était métropolitain, non pas seulement des sept évêchés suburbicaires, mais de toute l'Italie centrale et méridionale. P. 339, M. Whitham a l'air de dire que la donation de Constantin a la même origine que les Fausses Décrétales. P. 342, la théorie de la translation de l'Empire des Grecs aux Francs est bien postérieure à Charlemagne.

1. Paul Lehmann, *Vom Mittelalter und von der lateinischen Philologie des Mittelalters*. Munich, Beck, 1914, in-8°, 25 p. (*Quellen und Forschungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, t. V, fasc. 1).

2. Rev. A. R. Whitham, *The history of the Christian Church to the separation of East and West*. Londres, Rivingtons, 1920, in-12, XII-354 p.



Saint Augustin est placé comme à la rencontre de deux mondes, et si l'on veut voir à quel point il appartient déjà au moyen âge, il suffit de rechercher, avec M. GEROSA<sup>1</sup>, quels ont été ses sentiments vis-à-vis de l'Empire. Ce ne sont pas ceux d'un patriote romain. Il ne l'admire qu'à moitié. Il reconnaît qu'il a été voulu par la Providence; mais il y voit la récompense toute terrestre de vertus tout humaines; il blâme l'appétit de domination de ceux qui l'ont créé, et il ne donne pas l'impression de considérer l'histoire romaine comme son histoire. La vieillesse et la décadence de l'Empire, qu'il reconnaît, ne lui inspire aucun regret explicite. Elle est comme un cas particulier de la vieillesse et de la décadence du monde, de ce monde dont la fin est souhaitable pour le chrétien. S'agit-il de la prise de Rome par Alaric, il compatit aux souffrances des particuliers, bien plus qu'il ne s'afflige de l'humiliation de l'Empire. Il prêche la résignation plus que la résistance; il fait des vœux pour le salut individuel et éternel des Romains, non pour le salut de l'État. Il développe l'idée que le christianisme est favorable au bien public; mais il identifie ce bien avec le règne de la vertu, non avec le maintien de certaines formes politiques. Il justifie la guerre contre les barbares, et donc en un sens la défense de l'Empire, mais dans l'intérêt des églises à protéger et dans l'intérêt spirituel des barbares eux-mêmes, qu'il faut préserver du mal qu'ils commettent. Il est beaucoup trop détaché du monde et citoyen de la seule cité de Dieu pour qu'on puisse parler de son patriotisme. — M. Gerosa aurait pu éclairer sa thèse, développée avec beaucoup de science et de pénétration, par un rapprochement instructif. Rien ne fait mieux comprendre, par le contraste, le sentiment vrai d'Augustin, que l'attitude toute différente d'un Prudence, aussi ardent que les patens Rutilius ou Claudien à célébrer la mission providentielle et civilisatrice de Rome et très enclin à identifier les destinées du christianisme avec celles de l'Empire converti et régénéré.

Les origines de la vie monastique ont été étudiées par M. MACKEAN<sup>2</sup> dans un livre sur le monachisme chrétien en Égypte, bon résumé, sinon très neuf, écrit avec sympathie et mesure. L'auteur est assez sceptique sur les origines indiennes ou en général non chrétiennes du monachisme; les ressemblances entre ascètes de religions différentes ne sont pour lui que d'inévitables rencontres. Par

1. Pietro Geròsa, *Sanl' Agostino e la decadenza dell' Impero Romano*. Turin, Libreria editrice internazionale, 1916, in-8°, 140 p.

2. W. H. Mackean, *Christian Monasticism in Egypt to the close of the fourth century*. Londres, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-12, 160 p.; prix : 8 sh.

contre, il insiste sur l'explication que l'on peut tirer des conditions morales et géographiques propres à l'Égypte. Il traite assez longuement, d'après Cassien, du monachisme cénobitique non pakhomien. Un chapitre final suit sommairement la diffusion en Orient et en Occident des institutions monastiques.

Elles devaient se développer en Occident sous une forme bien différente du type égyptien et oriental; et le livre de dom BUTLER<sup>1</sup> est comme une contre-partie de celui de M. Mackean. Bien qu'il touche à peu près à toutes les questions qui se posent à propos de ce que l'on appelle — d'une expression dont il montre l'impropriété juridique — l'ordre bénédictin, on n'y cherchera pas une histoire, abrégée sans doute, mais suivie et complète, ni un manuel analogue à celui que le P. Holzapfel a donné pour l'ordre franciscain. L'auteur s'est proposé de dégager, dans un exposé systématique, la philosophie, la théorie, de la vie et de la règle bénédictines; et de rechercher dans quelle mesure elles peuvent être adaptées aux conditions présentes de l'Église et de la société. Il détermine d'abord aussi exactement que possible en quoi a consisté l'originalité de saint Benoît, quel esprit distingue sa règle des autres, comment elle a compris et dosé l'obéissance, l'ascétisme, le travail, la vie contemplative. Il y voit une réaction voulue contre les méthodes de vie et les types d'organisation apportés d'Orient en Occident, très en vogue au temps de saint Benoît, et qu'il rejeta délibérément après en avoir essayé. Saint Benoît avait mené la vie érémitique, et il légiféra exclusivement pour le *fortissimum genus* des cénobites. Saint Benoît avait rivalisé d'austérité avec les moines d'Orient; il déclara vouloir proportionner sa règle à la moyenne et aux « commençants ». Saint Benoît avait fondé à Subiaco une espèce de congrégation : douze monastères distincts relevant de lui-même. La règle définitive, rédigée au Mont-Cassin, est fondée sur le principe de l'autonomie de chaque monastère. Principe dans lequel dom Butler voit une caractéristique essentielle du monachisme bénédictin, ainsi que dans les deux principes apparentés : vœu de stabilité, par lequel le moine fait profession, non seulement de fidélité à la vie monastique, mais de persévérance dans une maison déterminée; conception du rôle de l'abbé, élu à vie et investi d'une autorité absolue, tempérée seulement par le rappel constant de sa responsabilité. Il va de soi que pour saint Benoît comme plus tard pour saint François, et presque aussi vite, la force des choses

1. Right Rev. Cuthbert Butler, *Benedictine Monachism, studies in Benedictine life and rule*. Londres, Longmans, Green et Co, 1919, in-8°, viii-387 p.; prix : 18 sh.

entraîna bien des déviations de l'idée primitive. Que devenait le vœu de stabilité quand les Bénédictins s'adonnaient à l'œuvre des missions ou recrutaient l'épiscopat? Sans renier les gloires de son ordre, ni méconnaître la légitimité d'un certain « développement », au sens de Newman, dom Butler n'en préconise pas moins le retour, dans la mesure du possible, à la tradition primitive. Tandis que, invoquant le pouvoir discrétionnaire de l'abbé et la nécessité de l'adaptation aux mœurs de chaque époque, il prend très aisément son parti, soit de la substitution du travail intellectuel au travail manuel, soit de l'adoucissement des austérités physiques, il n'hésite pas à faire sienne l'idée du cardinal Gasquet, que Cluny était une altération du type bénédictin; il s'élève contre la thèse (de la congrégation de Beuron) que le système de la *Carta caritatis* cistercienne est le plus conforme aux intérêts de l'Église, et il montre une respectueuse mais défiante réserve à l'égard des tentatives qui se sont fait jour depuis Léon XIII pour unifier ou au moins fédérer les Bénédictins. Nous sortirions de l'objet de cette chronique en suivant l'auteur sur ce terrain. Mais nous concluons que son livre, qui par certains côtés est une œuvre d'édification, par d'autres un panégyrique, un témoignage ému des sentiments d'un moine envers l'ordre dont il est fier, est en même temps une utile contribution à l'histoire, en ce qu'il permet de mieux pénétrer l'esprit qui a inspiré la grande institution bénédictine<sup>1</sup>.

M. SPEARING<sup>2</sup>, mort glorieusement dans les rangs de l'armée anglaise, le 11 septembre 1916, laissait en grande partie achevée une étude sur l'histoire des patrimoines de l'Église romaine, que des mains pieuses ont mise au point et publiée après sa mort. On remarquera et on regrettera que l'auteur, qui connaît bien la littérature italienne et surtout allemande de son sujet, ignore les livres français. A propos du colonat, il ne cite pas le mémoire de Fustel de Coulanges; ce qui est plus fort, puisqu'il s'agit de son sujet même, il ne connaît ni la thèse de Paul Fabre<sup>3</sup>, ni son mémoire sur les *Colons de l'Église romaine au VI<sup>e</sup> siècle*<sup>4</sup>. Il en résulte que son travail n'est pas toujours aussi neuf qu'il le croit; de

1. Il est un aspect du sujet que dom Butler a à peine effleuré, au moins pour le moyen âge : les rapports de l'ordre avec le Saint-Siège. L'institution de l'exemption aurait mérité plus de détails. Il n'est pas exact, au moins au début, que les Cisterciens l'aient recherchée systématiquement. — On aurait aussi aimé voir traiter l'institution, si singulière pour nous, des oblates.

2. Edward Spearing, *The patrimony of the Roman Church in the time of Gregory the Great*. Cambridge, University Press, 1918, in-12, xx-147 p.

3. *De patrimoniis Romanæ Ecclesiæ usque ad ætatem Carolinorum*, 1892.

4. *Revue d'histoire et littérature religieuses*, t. I (1896), p. 74.

même, la connaissance de ses devanciers lui aurait épargné quelques menues erreurs<sup>1</sup>. Son livre, auquel il ne faut pas oublier qu'il n'a pas pu mettre lui-même la dernière main, n'en reste pas moins une œuvre utile et solide, reposant sur un dépouillement consciencieux du registre de saint Grégoire le Grand.

Le nouveau volume que le P. PEITZ<sup>2</sup>, connu par ses beaux travaux sur le registre de Grégoire VII, consacre au registre de saint Grégoire le Grand, ou plutôt à ceux des papes jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, appartient à la catégorie des recherches étonnamment minutieuses qui ne peuvent s'analyser ni se discuter dans les limites d'un compte-rendu. Nous devons nous borner à le signaler à l'attention et à en indiquer brièvement les conclusions. En ce qui concerne le registre de Grégoire le Grand, il tend à renverser les thèses d'Ewald, qui ont servi de base à l'édition des *Monumenta Germaniae*. Les trois grandes collections que distinguait Ewald sont : la première, une copie intégrale du registre original ; la seconde, identique au recueil mentionné dans la correspondance de saint Boniface, un extrait des décrétales contenues dans deux indictions du registre, augmenté de diverses pièces copiées sur les originaux ; la troisième, un formulaire de la chancellerie de Grégoire le Grand. — En ce qui concerne les registres pontificaux en général, le P. Peitz combat l'idée qu'il aurait existé des registres contenant à la fois les pièces reçues et les pièces expédiées. Les compilateurs des collections canoniques n'ont connu les pièces reçues par le Saint-Siège que par les originaux conservés aux archives. La chancellerie apostolique enregistrait d'après les minutes, et seulement les lettres d'intérêt politique ou juridique durable, à l'exclusion de la correspondance administrative courante. La disposition des registres, dérivée de la chancellerie impériale, a peu varié jusqu'à Innocent III. Le P. Peitz maintient, contre Caspar, sa thèse que sous Grégoire VII l'enregistrement était dirigé par le cardinal bibliothécaire en personne et interrompu en son absence, d'où les grosses lacunes que présente le registre.

1. Ainsi, p. 72, il ne nous paraît pas avoir compris en quoi consistait l'injustice commise à l'égard des colons, que Grégoire redresse : ce n'est pas qu'on ne leur payât pas le blé au juste prix, c'est qu'on ne leur en achetât pas la quantité convenue. — P. 9, il risque de donner une idée fautive de la composition des patrimoines en parlant du fort de Gallipoli ; *castrum*, à cette époque, n'a pas ce sens.

2. Wilhelm Peitz, S. J., *Das Register Gregors I. Beiträge zur Kenntniss des päpstlichen Kanzlei- und Registerwesens bis auf Gregor VII.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1917, in-8°, xvi-222 p., 3 pl. (*Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit*, 2<sup>e</sup> Reihe, fasc. 2).



Nous craignons que la plupart des lecteurs, sur le titre du livre de M. MORESCO<sup>1</sup>, n'en devinent guère le contenu. On désigne sous le nom de patrimoines de l'Église romaine ou de saint Pierre, au pluriel, les biens-fonds que, dès la fin de l'Empire romain et durant le haut moyen âge, le Saint-Siège possédait en grand nombre en Italie, dans les îles, en Illyrie; et sous le nom de Patrimoine de saint Pierre ou Patrimoine tout court, parfois l'État pontifical, plus souvent celle de ses provinces qui se trouvait en Toscane, au nord du Tibre. Mais je ne crois pas que personne ait appelé ainsi, avant M. Moresco, l'ensemble des ressources financières de la papauté, dîmes, annates et taxes de chancellerie comprises. M. Moresco a entrepris de faire des divers revenus pontificaux une étude autant juridique qu'historique, s'appliquant à les classer d'après leur nature, à les distinguer en revenus d'ordre spirituel et d'ordre temporel, en impôts ou en taxes, en impôts ordinaires, extraordinaires, spéciaux. Mais, pour les bien classer, il faudrait d'abord les décrire exactement, et c'est ce qu'il ne fait pas toujours. Une première partie traite des institutions financières temporelles. L'auteur y réunit les revenus domaniaux et les revenus d'ordre public. Sans doute le moyen âge n'a pas distingué aussi bien que nous les notions de propriété et de souveraineté. Est-ce une raison pour les confondre à ce point? Si M. Moresco ne s'est pas aperçu de cet inconvénient, c'est qu'il a à peu près arrêté son exposé précisément au moment où la souveraineté politique du Saint-Siège s'étend, s'affermirait, s'organise, où les revenus d'ordre public tiennent une plus grande place dans les finances pontificales. Mais il aurait dû être averti par la seule étude de la table des cens de Cencius, où ne figurent pas, où n'ont pas été inscrits après coup, sauf de rares et explicables anomalies, les revenus qui n'ont pas un caractère domanial. Cela montre que la Chambre apostolique à la fin du XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle savait parfaitement distinguer entre ces revenus et les revenus d'ordre public. — Vient ensuite la seconde partie, les ressources d'ordre spirituel et d'abord les impôts ordinaires, c'est-à-dire — d'après M. Moresco — en premier lieu les cens payés par les églises et monastères. Sont-ce bien là des impôts et pourquoi les ranger dans les revenus spirituels? Alors que M. Fabre a démontré que ces cens étaient primitivement, sont restés longtemps et ont toujours jusqu'à un certain point passé pour être récongnitifs de la propriété du Saint-Siège. Sans doute, c'est à raison du pres-

1. Mattia Moresco, *Il patrimonio di S. Pietro, studio storico-giuridico sulle istituzioni finanziarie della Santa Sede*. Turin, Bocca, 1916, in-8°, xvi-364 p.; prix : 12 fr.

tige religieux de la papauté, et parce que l'on comptait que ce pouvoir spirituel pourrait assurer la perpétuité des monastères, que les fondateurs les lui donnaient. Mais le lien juridique entre les monastères donnés à saint Pierre et le Saint-Siège n'en était pas moins un rapport de propriété. Sans doute, un régime de propriété où le nu-propriétaire et l'usufruitier sont deux personnes morales immortelles et incapables d'aliéner est un régime très particulier, mais c'est la propriété tout de même. M. Moresco veut qu'il ne s'agisse que de la protection apostolique. S'il ne déclarait pas se séparer de lui et ne le citait pas quelquefois, ce serait à se demander s'il a lu les analyses et les distinctions si lumineuses de Paul Fabre, et l'immense enquête qu'il critique assez superficiellement sur quelques points adroitement choisis, au lieu de l'envisager dans son ensemble pour accepter l'impression irrésistible qui s'en dégage<sup>1</sup>. Il ne nous paraît pas qu'il en ait en quoi que ce soit ébranlé les conclusions. Ici encore, il suffit de lire Cencius pour s'en convaincre; et de même pour constater qu'aux yeux des hommes du moyen âge les cens qui payaient nombre de seigneuries ou de royaumes offerts à l'Apôtre n'étaient pas juridiquement différents des cens des monastères. Comment est-il possible de réduire à un simple rapport de protecteur à protégé les relations établies entre le Saint-Siège et des souverains comme les rois de Sicile ou d'Angleterre? J'avoue ne pas le comprendre<sup>2</sup>. — Obligé de me borner, je laisserai de côté ce que M. Moresco dit des décimes, pour en venir aux communs services et aux annates. Il veut que ce soient des « impôts spéciaux » et non des taxes. Soit; les définitions de mots sont libres, mais à la condition de ne pas justifier celle-ci par la raison suivante : « Ces prestations sont destinées à la satisfaction des besoins généraux et indivisibles de toute la communauté religieuse, ... et à leur paiement obligatoire ne correspond pas la contre-prestation d'un service qui soit d'une utilité spéciale pour le contribuable. » La première moitié de la phrase est vraie pour les annates, fausse pour les communs services, dont la moitié était partagée entre les cardinaux;

1. Outre Fabre, *Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine*, cf. G. Schreiber, *Kurie und Kloster im XII Jahrhundert* (1910).

2. M. Moresco fait (p. 231) un bien singulier contresens sur un passage de l'acte par lequel Robert Guiscard promettait un cens à Nicolas II, pour toute la terre qu'il détenait, *ad confirmationem traditionis*. « Quelle est, dit-il, la tradition qu'invoque Robert? Elle n'existe pas et ne pourrait être justifiée d'aucune manière. » Il paraît croire qu'il s'agit d'une tradition historique. Mais *traditio* signifie ici la donation et la remise de sa terre faite par Robert au Saint-Siège. Loin d'impliquer, le mot exclut plutôt qu'il s'agisse d'une espèce de restitution fictive.

la deuxième partie n'est pas toujours vraie pour les annates et elle est fausse pour les communs services; les annates, souvent, et les services, toujours, étaient perçus à l'occasion de la collation d'un bénéfice par le pape; ils avaient le caractère d'une espèce de casuel, d'indemnité pour la peine prise (témoin la règle de partager le commun service, non entre tous les cardinaux, mais entre tous ceux qui avaient assisté au consistoire où le bénéfice avait été donné, tel un jeton de présence). En somme, M. Moresco s'est donné beaucoup de peine pour faire entrer les institutions du moyen âge dans le cadre des conceptions juridiques modernes, tâche peut-être impossible, en tout cas assez mal exécutée. Il a négligé de faire ressortir ce fait capital, qui a pesé lourdement sur l'histoire de l'Église, que le Saint-Siège a essayé, mais n'a jamais réussi, devant les résistances des églises locales et des gouvernements, à établir un système d'impôts proprement dits. Même les décimes, qui sont ce qui y ressemblait le plus, ont toujours été levés d'une façon inégale, exceptionnelle, au moins en théorie, et irrégulière. Comme d'autre part les besoins d'argent du Saint-Siège étaient immenses et grandissaient toujours, il a dû développer hors de toute mesure ce qu'on peut appeler son casuel. Or, le casuel est un genre de ressources qui a bien des inconvénients. La perception en est irritante, et, s'agissant d'une autorité spirituelle, prend facilement des apparences simoniaques. Des apparences seulement : il n'y a pas plus simonie à percevoir de l'argent à l'occasion de la nomination à un évêché, qu'une Université, par exemple, ne vend ses grades parce qu'elle encaisse des droits d'examen et de diplôme. Mais ce qui n'était pas simoniaque de soi pouvait devenir occasion de simonie. Puis la tentation était grande, pour faire jouer les annates et les services, de multiplier les réserves. La centralisation réclamait beaucoup d'argent et fournissait les moyens de s'en procurer. On tournait dans un déplorable cercle vicieux.

La thèse de M. LE BRAS<sup>1</sup>, sur l'immunité réelle dont bénéficiait le clergé en matière d'impôts, témoigne, entre autres mérites, d'un grand sens historique et d'une connaissance approfondie et peu fréquente à ce degré de la littérature canonique. Nous ne trouverions à y regretter qu'une condensation un peu excessive qui la rend — quelquefois — un peu dure à suivre et nous prive de bien des détails pittoresques que l'auteur, évidemment, connaît très bien. Par

1. Gabriel Le Bras, *L'Immunité réelle: étude sur la formation de la théorie canonique de la participation de l'Église aux charges de l'État et sur son application dans la monarchie française au XIII<sup>e</sup> siècle*, thèse pour le doctorat en droit. Rennes, 1920, in-8°, 154 p.

ailleurs, elle abonde en vues et en renseignements intéressants. D'abord sur les origines du privilège fiscal, né au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, par les lois impériales, regardé par les Pères comme une faveur, non comme un droit imprescriptible de l'Église; considéré d'ailleurs par eux avec une certaine indifférence; disparu avec l'empire d'Occident; rétabli par les diplômes des rois francs, mais sous une forme un peu nouvelle (l'immunité tend à se confondre avec la garantie du patrimoine); médiocrement respecté d'ailleurs et subordonné à l'observation des devoirs féodaux. Puis la législation canonique vient donner un nouveau fondement au privilège. Elle se constitue en grande partie contre un pouvoir nouveau, dont les luttes contre l'Église sont incessantes, celui des communes. Ce sont elles que visent d'abord les deux textes fondamentaux : le canon *Non minus* (c. 4, X, III, 49) et le canon *Adversus* (c. 7, X, III, 49) des troisième et quatrième conciles de Latran, que M. Le Bras analyse et interprète avec beaucoup d'exactitude et de précision; ils sont expressément étendus à tous les princes par la bulle *Clericis laicus*, maintenue, quant au fond, par Clément V. Le chapitre III étudie les théories des décrétistes et des décrétalistes et en montre le caractère : respect pour les lois humaines et le Code, essai « de concilier le droit romain et les réalités féodales », idée que l'Église n'est jamais tenue qu'en vertu d'un contrat; d'où obligation de supporter les charges féodales et, parmi les impôts, de payer les ordinaires, regardés comme le salaire de la protection du prince et comme une espèce d'assurance. Le chapitre IV recherche dans quelle mesure le patrimoine ecclésiastique a contribué en fait aux charges de la monarchie française. Il décrit les origines de cette institution des décimes, forme sous laquelle « jusqu'à la fin de l'ancien régime le clergé fournira à l'État des subsides ». La querelle entre Philippe le Bel et Boniface VIII n'a été qu'un épisode, plus dramatique qu'important dans ses conséquences juridiques. Après comme avant, c'est par l'entremise de la papauté que l'Église est taxée au profit du roi. Le principe invoqué, c'est la réserve que contenaient toutes les affirmations de l'immunité ecclésiastique : l'exception faite pour le cas de nécessité et moyennant le consentement du pape. « Le roi a tenté sans succès de régulariser les levées, en instituant des impôts; le pape a réussi dans la même entreprise »; de défenseur du patrimoine ecclésiastique, il en est devenu le dispensateur suprême. « Lorsque son administration a été parfaitement organisée, elle a fonctionné au profit de la fiscalité royale. » C'est au pape que le clergé en a voulu, beaucoup plus qu'au roi<sup>1</sup>.

1. M. Le Bras n'exagère-t-il pas un peu en écrivant (p. 129) que « le clergé



On peut être surpris qu'un personnage de l'envergure de Grégoire VII ait attendu si longtemps pour trouver un historien dans la collection *les Saints*. Il n'y a rien à regretter d'ailleurs, car il ne pouvait échoir à des mains plus compétentes que celles de M. FLICHE<sup>1</sup>, dont les travaux antérieurs suffisent à prouver sur quelles recherches personnelles et pénétrantes, en dépit de l'absence de tout appareil d'érudition, est fondé le présent livre. Son *Grégoire VII*, comme le demande la nature de la collection dont il fait partie, donne une très grande place à l'étude du caractère et de la personnalité du grand pape, mieux connu, grâce à ses lettres si vivantes, que la plupart des papes du moyen âge. Il nous apporte en quelque sorte une explication de l'œuvre par l'homme. Le portrait qu'il trace de Grégoire est vivant et ressemblant, avec sa foi profonde, sa confiance absolue dans sa mission, sa très haute idée de sa dignité tempérée par l'humilité personnelle, son inflexibilité devant le danger, sa générosité chrétienne et aussi son manque de pénétration psychologique; dans l'affaire de Canossa, aux éloges que mérite sa magnanimité dans le pardon, il faut ajouter l'aveu qu'il a été joué par Henri IV; s'il avait démêlé les intentions du roi, son devoir eût-il donc été de l'absoudre? Ce sont des pages excellentes que celles où M. Fliche analyse les décrets réformateurs de Grégoire (avec les étapes et les ménagements par lesquels il procède), sa politique vis-à-vis de Henri IV (beaucoup plus patiente qu'on ne le croit souvent, plus désireuse d'éviter la rupture), le développement de la centralisation ecclésiastique, d'abord moyen de la réforme, mais qui tend à devenir une fin, et qui aboutit à faire de cette réforme, non pas un retour au passé, mais une espèce de révolution au profit de l'autorité du pape. Le chapitre sur le *gouvernement théocratique* montre fort bien en quoi a consisté cette « théocratie » de Grégoire VII. Elle se borne, en somme, à revendiquer pour le pouvoir spirituel comme tel la supériorité de but et de dignité, et le droit d'admonester et de punir le pouvoir temporel *ratione peccati*. Il est un point toutefois sur lequel M. Fliche — sous réserve des explications et démonstrations qu'il ne manquera pas d'apporter dans la suite de ses études — ne nous a pas pleinement convaincu. Il s'agit des tentatives de Grégoire VII pour établir le domaine éminent du Saint-Siège sur le temporel. M. Fliche les nie. Sans doute, nous le reconnaissons volontiers, il y a une large part de vérité dans sa thèse, en

n'a aucun rôle dans l'établissement des décimes jusqu'en 1294 »? C'est quelque chose que d'être obligé, en fait, de le réunir et de le consulter, même si on passe outre à ses protestations.

1. Augustin Fliche, *Saint Grégoire VII*. Paris, Victor Lecoffre-Gabalda, 1920, in-12, x-192 p.; prix : 3 fr. 50 (collection *les Saints*).

ce sens qu'il a parfaitement raison d'opposer Grégoire VII à Innocent III (et plus encore à Innocent IV et à ses successeurs). A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les papes et leurs partisans ont considéré la suzeraineté universelle sur le temporel comme un droit inhérent à leur qualité de successeurs de Pierre, vicaire du Christ, lequel était monarque au temporel comme au spirituel; en sorte qu'aucun pouvoir n'était légitime en dehors de leur délégation. Pour Grégoire VII, le pape, au contraire, tenait ses droits d'actes individuels de libéralité et de déférence de la part des princes et des seigneurs. Seulement, il cherchait à provoquer ces actes et les supposait facilement. D'autre part, la distance est grande entre les formules, très vagues encore, par lesquelles Grégoire VII exprime la suzeraineté plus ou moins bien définie dont il croit jouir et les engagements minutieux et précis comme ceux que renferme, par exemple, l'acte d'investiture de la Sicile à Charles d'Anjou ou de l'Aragon à Philippe le Hardi. L'institution s'est donc développée, et doublement. Mais les premiers germes en existaient dès le XI<sup>e</sup> siècle. C'est autre chose qu'un droit de direction morale que Grégoire VII cherchait à se faire reconnaître. Ce droit, il n'aurait pas eu besoin qu'on le lui reconnût; il croyait bien le posséder de par sa charge. M. Fliche lui-même rapproche les États censiers des abbayes censières; or celles-ci entrent bien dans le domaine éminent du Saint-Siège. Bien des pays entrent en ligne de compte en dehors de ceux que mentionne M. Fliche, et ce sont ceux parfois sur lesquels la prétention à la suzeraineté féodale se manifeste avec le plus de netteté, ainsi la Russie, ainsi la Croatie<sup>1</sup>. Si l'on songe que le mot *miles* a très souvent le sens de vassal dans les documents allemands ou italiens, que peut bien signifier l'expression : *miles beati Petri*, dans la formule de serment demandé à Hermann de Luxembourg, sinon ce qu'elle signifie dans la lettre d'Urbain II relative au comté de Substantion (Jaffé, n° 5375), c'est-à-dire, à coup sûr, vassal de saint Pierre? Hermann devra promettre de devenir *miles sancti Petri*, *per manus meas* (ces mots ne font-ils pas songer à la cérémonie de l'hommage?), à sa première entrevue avec le pape, alors qu'il aura déjà juré de lui obéir en tout ce qu'il lui prescrirait *per veram obedientiam*. De même le serment de fidélité demandé par Gré-

1. Par contre, nous nous demandons si M. Fliche a raison d'affirmer que saint Étienne de Hongrie s'était formellement reconnu vassal du pape. La bulle de Silvestre II (qui d'ailleurs est au moins suspecte d'être interpolée) ne le dit pas nettement. Les lois de saint Étienne, ses *Monita* à son fils, n'y font aucune allusion. Grégoire VII est le premier à l'affirmer; mais la question est justement de savoir s'il ne suppose pas, pour le passé, des rapports qui lui semblent tout naturels et qu'il travaille à établir partout.

goire VII à Guillaume le Conquérant n'a certainement pas été considéré par celui-ci comme un simple engagement « à se conformer dans son gouvernement aux principes généraux posés » par le pape. Il ne l'aurait pas repoussé avec cette vigueur; une phrase vague lui aurait peu coûté. Il y a vu autre chose ou l'amorce d'autre chose. M. Fliche nous paraît trop affaiblir le sens du mot *fidélité*. Il le réduit en une vague promesse d'ordre moral. Il nous semble que Paul Fabre avait raison d'admettre que la cour de Rome, dans tous ces documents, confondait *fidélité* et hommage. Il y aurait lieu aussi de rechercher avec soin la signification exacte que le Saint-Siège attachait au mot *servitium*, à la remise ou à l'envoi du gonfalon (envoyé à Henri III avant son expédition de Hongrie, à Guillaume le Conquérant partant pour l'Angleterre, à Roger de Sicile après sa victoire de Cerami, demandé à Grégoire VII par Michel de Serbie, traditionnellement employé pour l'investiture des princes normands de l'Italie du Sud). Naturellement, dans toute cette étude, il importe de distinguer avec grand soin ce que Grégoire VII a cherché à insinuer, ce qu'il a formellement réclamé, et ce qu'il a obtenu.

En abordant l'étude des doctrines et de l'organisation de la secte cathare, M. BROECKX<sup>1</sup> ne pouvait prétendre à renouveler de fond en comble un sujet souvent traité; il a donné des travaux antérieurs — en les suivant parfois de très près, notamment celui de M. Guiraud — une bonne mise au point et un résumé très commode, et si dans ce compte-rendu nous présentons surtout des objections ou signalons des lacunes, ce n'est pas le moins du monde dans la pensée de contester la sérieuse valeur de son livre. Une singularité, c'est que l'étude des sources est renvoyée au chapitre v, vers le commencement du dernier tiers de l'ouvrage. Cela vient de ce que M. Broeckx les envisage surtout en tant que spécimens et témoignages de la polémique entre hérétiques et catholiques. Soit; mais un inconvénient de ce parti est qu'il a pu contribuer à cacher à M. Broeckx une des difficultés de son sujet, tel qu'il l'avait délimité. Il veut traiter du catharisme avant la croisade. Or, la plus grande partie de nos sources est postérieure: tous les documents inquisitoriaux, bien entendu, et la plupart des écrits de controverse. Peut-on faire état, pour le catharisme du XII<sup>e</sup> siècle, de textes du XIII<sup>e</sup> ou même du XIV<sup>e</sup> siècle? Le catharisme n'a-t-il pas évolué? Il semble bien que M. Broeckx a commis un anachronisme à propos de l'*endura*. Ce

1. Edmond Broeckx, *le Catharisme; étude sur les doctrines, la vie religieuse et morale, l'activité littéraire et les vicissitudes de la secte cathare avant la croisade*. Hoogstraten, Haseldonckx, 1916, in-8°, xxiv-308 p. (thèse de doctorat de la Faculté de théologie catholique de Louvain, série II, t. VIII).

suicide religieux plus ou moins volontaire a été en grand usage en Languedoc au début du xiv<sup>e</sup> siècle, mais là seulement. M. Broeckx ne se demande pas si certaines contradictions dans ce que l'on nous dit des croyances ou des pratiques des cathares ne s'expliquent pas par la différence des temps autant que par celle des sectes. Il admet que les sources catholiques, à peu près les seules que nous possédions, nous renseignent avec une certitude suffisante. En gros, oui; mais sous quelques réserves<sup>1</sup>. Leur accord est une preuve de leur véracité et de leur exactitude, à condition qu'elles ne dépendent pas les unes des autres. Ainsi Bernard Gui, dont la *Practica* n'est en de nombreux passages qu'un démarquage des travaux antérieurs, n'a guère une autorité distincte de celle de ses garants. Si dans ses grandes lignes le catharisme nous est connu, il reste et il restera toujours bien des points obscurs; et du point de vue historique, c'est une bien grande perte que celle de toute la littérature de la secte<sup>2</sup>. Quelle en était la valeur, il est naturellement impossible de le dire. Les défauts que M. Broeckx croit y découvrir ou y deviner, d'après les témoignages des adversaires, ne sont-ils pas aussi ceux des écrivains catholiques du moyen âge : discuter à coup « d'autorités », de passages détachés de leur contexte et par là même exposés à être mal compris, auxquels on donne un sens littéral et absolu quand ils sont favorables, et qu'on interprète dans un sens allégorique ou spirituel quand ils sont gênants. Au fond, les méthodes ne différaient pas beaucoup. M. Broeckx reconnaît franchement une cause de faiblesse des écrivains catholiques<sup>3</sup>. Ils se sont attardés dans la réfutation successive de chaque erreur en particulier, et se sont montrés incapables de concentrer leurs attaques sur le point essentiel et central de la doctrine, c'est-à-dire sur le dualisme. Un autre point me paraît mériter d'être relevé. Les historiens modernes constatent avec raison le caractère antisocial de l'hérésie cathare, qui niait le droit de vindicte publique, interdisait la guerre même juste et défensive, rejetait le serment, alors que toutes les relations entre les hommes étaient fondées sur le serment, et condamnait le mariage. Quelques-uns en ont conclu que c'est à cause de ces tendances antisociales que l'on poursuivait l'hérésie. L'examen des traités contre les cathares n'est pas favorable à cette opinion. A peu

1. Il va de soi qu'il ne faut pas croire aveuglément leurs injures. M. Broeckx y serait peut-être trop enclin (cf. p. 171).

2. Sur la richesse de cette littérature, M. Broeckx n'utilise pas l'anecdote curieuse d'Étienne de Bourbon touchant Robert de Montferrand et la collection considérable d'ouvrages hérétiques réunie par lui.

3. M. Broeckx, pour le dire en passant, a placé trop tôt l'entrée de Monéta dans l'ordre des Prêcheurs.



près jamais ils n'invoquent les arguments que le gros bon sens ou le sens moral suggère d'emblée. S'agit-il par exemple du mariage, ils ne feront presque jamais remarquer que le triomphe du catharisme serait la fin du monde; que d'ailleurs « qui veut faire l'ange fait la bête », et qu'en refusant aux sens toute satisfaction permise on expose à en rechercher d'illégitimes. Ils reprochent aux cathares de mal interpréter les textes. Si le catharisme était anarchique, ce sont les modernes qui s'en sont avisés<sup>1</sup>. A propos de l'administration du *consolamentum*, on aurait aimé que M. Broeckx examinât la théorie curieuse de M. Guiraud, qui voit dans le rituel cathare comme un témoin de celui de la primitive Église<sup>2</sup>. Dans quelle mesure, d'autre part, est-il légitime de compléter ce rituel, tel que nous l'avons, par le passage de Pierre de Vaux-Cernay, qui mentionne le renoncement formel, explicite, détaillé à toutes les bénédictions et onctions du baptême? Il est fâcheux que Pierre de Vaux-Cernay soit un médiocre garant. Car il serait intéressant de pouvoir constater que la liturgie cathare considérait comme le cas normal que le futur consolé fût un ancien baptisé. L'hérésie se serait toujours recrutée par conversion, non par naissance, malgré sa longue durée et la tolérance de fait dont elle avait longtemps joui. Cela confirmerait une remarque que l'on peut faire dans les documents inquisitoriaux. Je n'ai pas souvenir d'y avoir trouvé un seul exemple d'un accusé qui se serait défendu en alléguant qu'il n'était point baptisé<sup>3</sup>. Le cas aurait été embarrassant pour l'inquisiteur, qui, strictement, n'aurait pu que se déclarer incompetent, tout au plus condamner l'accusé comme fauteur, mais non comme hérétique, le non-baptisé ne pouvant, pas plus que le juif ou le païen, être contraint de pratiquer une religion qu'il n'a jamais embrassée<sup>4</sup>. Il faut en conclure peut-être que les deux religions n'étaient pas aussi nettement distinctes qu'on pourrait le faire croire les diatribes que leurs clergés lançaient l'un contre l'autre et les colloques publics où leurs représentants discutaient. Une grande partie des « croyants » n'avait pas complètement rompu avec le catholicisme, continuait à le pratiquer à moitié, assistait aux cérémonies, acceptant les rites essentiels, par hésitation, politique, routine ou prudence et aussi par incapacité à bien comprendre la différence des deux religions. Ce que

1. L'argument d'anarchisme a été invoqué au contraire contre Wycliffe et Hus.

2. Est-ce que vraiment, comme il est dit p. 193, le *consolamentum* était censé conférer l'impeccabilité?

3. Le cas, au contraire, se présente devant l'Inquisition espagnole pour les Juifs accusés de rechute.

4. L'obligation de tenir les promesses faites au baptême, tel est le fondement de la contrainte, qui n'avait pas précisément pour objet la conversion.

On trouve très souvent dans les interrogatoires de l'Inquisition, c'est le prévenu qui s'excuse en disant : « Je suis un simple, un illettré; oui, j'ai écouté des Parfaits, j'en ai pensé du bien; mais je ne les croyais pas hérétiques<sup>1</sup>; je ne me suis aperçu qu'ils l'étaient qu'en voyant l'Inquisition les poursuivre, et alors je les ai lâchés aussitôt. » Et les inquisiteurs admettent jusqu'à un certain point cette excuse. Une extrême ignorance religieuse, combinée avec la prudence des Parfaits, surtout après la croisade, et avec leur soin de réserver leurs doctrines les plus caractéristiques pour un enseignement ésotérique, voilà, nous semble-t-il, pour la propagation de l'hérésie, des causes plus importantes encore que celles qu'indique M. Broeckx. Avec la tolérance très large accordée par les Parfaits aux croyants, soit pour la morale (mariage, serment, etc.), soit pour la participation aux rites catholiques<sup>2</sup>, leur genre de vie pouvait ne pas différer beaucoup de celui de leurs voisins orthodoxes. Sur l'origine du catharisme, M. Broeckx semble admettre l'opinion que le manichéisme aurait obscurément persisté en Occident depuis la chute de l'Empire romain et que le réveil en fut déterminé au XI<sup>e</sup> siècle « par un léger contact avec les Pauliniens et les Bogomiles de Bulgarie ». Cela nous paraît trop peu dire. Les indices d'une très forte influence orientale aux origines du catharisme sont très nombreux<sup>3</sup>.

La thèse de M. KÖHLER<sup>4</sup>, plus exacte que neuve, mais toujours utile à rappeler aux historiens qui essaient de rejeter sur le pouvoir civil la responsabilité et l'initiative des procès d'hérésie, est que les Hohenstaufen, pas plus que leur adversaire, Otton IV, n'ont eu à proprement parler de politique en cette matière. S'ils ont promulgué des mesures répressives, c'est pour obéir au pape, ou pour se le concilier, ou pour se laver du reproche d'hérésie et d'impiété. La thèse, encore une fois, est vraie dans l'ensemble; bien que dans le détail M. Köhler soit peut-être trop affirmatif, trop porté à abuser de l'ar-

1. Même les attaques des Parfaits contre le clergé catholique ne les faisaient pas nécessairement reconnaître comme hérétiques. Les prédicateurs les plus orthodoxes s'en permettaient. Quant à la différence radicale entre catholiques et hérétiques, les premiers admettant, ce que rejetaient les seconds, que l'indignité du ministre ne compromet pas la validité de ses actes; elle pouvait très bien échapper à des *idiotes*.

2. M. Broeckx nous paraît (p. 118-120) la réduire un peu trop.

3. M. Broeckx est, en général, bien au courant de la littérature du sujet. Cependant, il ne paraît connaître ni la réédition de l'*Histoire générale de Lan-guedoc*, ni l'édition de Guillaume de Puylaurens par M. Beyssier.

4. Hermann Köhler, *Die Ketzerpolitik der deutschen Kaiser und Könige in den Jahren 1152-1254*. Bonn, Marcus und Weber, 1913, in-8°, xvi-74 p. (*Jenaer historische Arbeiten*, fasc. 6); prix : 1 m. 80.

gument du silence et à croire qu'il n'y a rien eu quand les documents font défaut. S'il est peu probable qu'il ait été promulgué des constitutions impériales qui ne nous soient au moins signalées par des mentions, nous ne pouvons nous flatter de connaître toutes les mesures d'exécution. M. Köhler aurait pu fortifier sa démonstration si, ne se bornant pas à enregistrer les actes impériaux et les circonstances qui les ont provoqués, il en avait analysé davantage le contenu juridique. Il serait possible, croyons-nous, de montrer que les doctrines sur lesquelles ils reposent sont venues en grande partie du droit romain, mais par l'intermédiaire de l'Église. Cela est évident, notamment pour la théorie, si grosse de conséquences, de l'hérésie lèse-majesté divine. Je crains que M. Köhler n'ait mal interprété l'édit impérial de 1184, en disant qu'il ordonnait la punition des hérétiques par l'État même sans avertissement par l'Église. Ce qui me paraît avoir été établi en 1184, c'est précisément une espèce de division du travail. L'Église recherche, juge, condamne l'hérétique; l'autorité civile inflige la peine. C'est à ce moment qu'a été nettement élaborée et précisée la doctrine de la remise au bras séculier; doctrine très importante, puisqu'elle a permis à l'Église, jusqu'alors hésitante, de réclamer, indirectement d'abord, puis ouvertement, la peine de mort. M. Köhler ne nous paraît pas avoir suffisamment mis en lumière les variations et les contrastes de la politique de Frédéric II, selon les temps et les lieux. Il n'insiste pas assez sur la curieuse tentative de l'empereur pour conclure avec Grégoire IX un véritable marché : les deux pouvoirs combattant de concert les rebelles à l'Empire et à l'Église. Il ne parle même pas de la remarquable lettre impériale du 3 décembre 1232; il date mal (de 1232) celle du 15 juin 1233, qui en est à certains égards la suite. Et j'avoue ne pas comprendre le raisonnement par lequel il prétend justifier Frédéric II du reproche d'avoir utilisé l'accusation d'hérésie contre ses adversaires politiques siciliens. De même qu'il n'étudie pas les thèses juridiques qui sont à la base des poursuites, de même il n'est pas assez attentif à la question d'organisation et de procédure. Autre chose était de réprimer l'hérésie, autre chose de donner libre cours à l'institution que le pape créait en ce moment, c'est-à-dire à l'Inquisition. Il n'a donc pas assez marqué ce contraste : Frédéric toujours prêt, en Sicile, à poursuivre les hérétiques, mais par ses fonctionnaires collaborant avec les évêques, et écartant les moines mendiants; sanctionnant au contraire l'Inquisition dominicaine pour l'Allemagne (quitte à ne pas insister devant l'opposition soulevée), et, dans l'Italie impériale, évitant le plus possible de s'engager dans la persécution violente, surtout quand les

événements de l'année 1233 lui eurent montré comment la répression de l'hérésie s'accordait fort bien avec une agitation, dangereuse pour ses intérêts, poursuivie sous prétexte de paix. Le nom de Jean de Vicence n'est même pas mentionné par M. Köhler. On est surpris qu'il n'ait pas aperçu l'importance, pour la politique de Frédéric II, de l'année de l'*Alleluia*, avec ses enseignements.

Dans la brochure qu'il a consacrée aux théories politiques d'Innocent III, M. MEYER<sup>1</sup> s'est appuyé à peu près exclusivement sur les écrits de ce pape lui-même, d'ailleurs très soigneusement dépouillés. Il s'est exposé ainsi à ne pas bien le situer dans l'évolution des idées. D'une part, il exagère son originalité et la nouveauté de ses vues. Il a l'air de croire qu'Innocent III est le premier pape qui se soit comme identifié avec saint Pierre. Mais la formule qu'il allègue : *sub beati Petri et nostra protectione*, est bien plus ancienne qu'Innocent III. D'autre part, il ne marque pas assez qu'Innocent III est resté fort en deçà des prétentions et des thèses de certains de ses successeurs. Il manque de précision juridique et théologique<sup>2</sup>. Son premier chapitre, abstraction faite d'une courte introduction, assez inutile, sur la vie d'Innocent III avant son pontificat, réunit un assez grand nombre de textes qui affirment la *plenitudo potestatis* du pape, mais en termes trop généraux et trop vagues pour qu'on puisse être sûr qu'il s'agit d'autre chose que de son autorité spirituelle. Il montre sans peine qu'Innocent III est convaincu de la supériorité de la puissance spirituelle sur la temporelle. Il ne s'ensuit pas qu'il ait perdu de vue leur distinction et réclamé l'une et l'autre. Il a cherché, en profitant habilement des circonstances, à établir sa suzeraineté temporelle dans le plus grand nombre possible de cas particuliers. Il ne l'a pas revendiquée partout comme un droit. C'est ce que M. Meyer ne fait pas ressortir, bien qu'il cite quelques-uns des textes qui le prouvent. Par exemple la lettre où Innocent déclare que l'Église n'est nulle part plus pros-

1. Erich W. Meyer, *Staatstheorien Papst Innocenz III.* Bonn, Marcus et Weber, 1920, in-8°, XII-50 p. (*Jenaer historische Arbeiten*, fasc. 9).

2. Cette imprécision est parfois bien tendancieuse. P. 9, jamais Innocent III n'a dit qu'il était Dieu, mais vicaire de Dieu. — P. 46, ce que M. Meyer appelle « la théorie de la valeur obligatoire du serment politique » se ramène à ces deux principes : un serment dont l'objet est illicite ne doit pas être tenu, ce que tout moraliste concédera, et il appartient au pape de juger de la licéité de l'objet; affirmation qui n'était pas nouvelle, et personnelle à Innocent III, et qui n'implique pas le moins du monde, comme l'insinue M. Meyer, que le pape revendique un pouvoir *discretionnaire* d'annulation des serments. Certains papes, cela est incontestable, ont abusé de la théorie. Ce n'est pas une raison pour l'exposer de façon inexacte.



père que là où les deux pouvoirs sont réunis dans une même main, comme dans le Patrimoine; elle implique qu'ils ne sont pas nécessairement réunis partout. Ou encore la décrétale *Per venerabilem* (c. 13, X, iv, 17), que M. Meyer nous paraît interpréter à faux; il en résulte précisément qu'Innocent III ne considère pas que le roi de France lui soit soumis au temporel; et s'il exerce *casualiter* la juridiction dans son royaume, c'est à titre d'arbitre, en quelque sorte, et à la demande du roi lui-même. Ou encore la décrétale *Novit* (c. 13, X, ii, 1), où le pape distingue si clairement entre la question de fief, qui n'est pas de sa compétence, et la question de péché, dont il est juge. Distinction théoriquement capitale et que M. Meyer traite avec beaucoup trop de dédain en disant que tout peut être déclaré péché et par conséquent soumis à la compétence du Saint-Siège. Il est naturel que les historiens allemands s'attachent particulièrement aux rapports entre le Saint-Siège et l'Empire. Peut-être cèdent-ils parfois — et le présent livre entre autres — à la tendance à confondre l'Empire avec le pouvoir civil en soi. Même vis-à-vis de l'Empire Innocent III dépasse moins ses prédécesseurs que ne le donne à entendre M. Meyer et il reste relativement modéré si l'on songe à ce qui devait suivre. Ses efforts pour se faire reconnaître comme arbitre par les électeurs allemands prouvent qu'il ne se considérait pas comme étant de droit le juge de l'élection. De même il déclare ne pas avoir qualité pour créer lui-même un empereur. On est encore loin des thèses d'Innocent IV et de Jean XXII.

M. FRENKEN<sup>1</sup> s'est occupé des *Exempla* de Jacques de Vitry. Déjà Crane avait publié les *exempla* tirés des *Sermones vulgares* de Jacques. M. Frenken publie ceux des *Sermones communes* du même auteur. Ni dans un cas ni dans l'autre, il ne s'agit donc d'une collection d'exemples formée par Jacques lui-même, mais d'extraits faits par des éditeurs modernes. Cela est un inconvénient; isolés du contexte et de ce qu'ils prétendent prouver, les *exempla* perdent de leur intérêt pour l'histoire des mœurs religieuses; ils ne sont plus étudiés que du point de vue de leur diffusion, de leurs sources, de leur généalogie; on ne peut s'empêcher de se demander quelquefois si l'effort n'est pas supérieur à l'importance du résultat. L'introduction résume la biographie de Jacques de Vitry et contient une étude d'ensemble sur le genre des *exempla* (est-il bien nécessaire, pour en expliquer l'emploi si naturel, de remonter à la rhétorique

1. Frenken, *Die Exempla des Jakob von Vitry*. Munich, Beck, 1914, in-8°, vi-154 p. (*Quellen und Forschungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, t. V, fasc. 1).

antique?), ainsi que sur les sources de Jacques de Vitry et l'influence exercée par lui (M. Frenken n'a pu connaître l'ouvrage de M. Welter, le *Speculum laicorum*<sup>1</sup>, imprimé en même temps que le sien; il y aurait trouvé des variantes intéressantes de quelques-uns de ses contes). L'édition est soignée, déparée cependant par bien des coquilles d'imprimerie.

M. CARRIÈRE<sup>2</sup> a donné une bonne édition du cartulaire des Templiers de Provins, conservé aux Archives nationales, et qui comprend cent vingt-huit pièces, en très grande majorité du XIII<sup>e</sup> siècle. Il l'a augmenté de trente-cinq chartes, empruntées à divers dépôts d'archives, et l'a fait précéder d'une introduction intéressante qui comprend deux parties : d'une part une étude extrêmement précise sur les débuts de l'ordre en France, d'autre part une histoire de la commanderie de Provins, de la formation et de l'administration de son temporel, qui est une contribution importante à l'histoire économique.

On a tant écrit sur saint François, depuis une cinquantaine d'années surtout, qu'un livre d'orientation dans toute cette littérature ne peut qu'être le bienvenu. C'est cette espèce de guide qu'a donné le P. VAN DEN BORNE<sup>3</sup>. Résumant dans l'ordre chronologique les diverses publications, il les a analysées avec compétence, avec mesure, avec un grand souci de rendre justice aux travaux les plus opposés et de montrer ce qu'ont apporté d'utile même des idées contestables ou périmées. Il a bien retracé l'évolution des controverses et marqué la position actuelle des problèmes.

M. BIERBAUM<sup>4</sup>, dans un livre qui fait bien augurer de la nouvelle collection : *Franziskanische Studien*, a édité et commenté plusieurs écrits du XIII<sup>e</sup> siècle relatifs aux polémiques entre les maîtres de l'Université de Paris et les ordres mendiants. Ce sont : 1° quelques parties du *Tractatus brevis de periculis novissimorum temporum* de Guillaume de Saint-Amour (les éditions de cet ouvrage sont assez rares pour qu'il puisse pratiquement être regardé comme iné-

1. Paris, Picard, 1914.

2. Victor Carrière, *Histoire et cartulaire des Templiers de Provins, avec une introduction sur les débuts du Temple en France*. Paris, Champion, 1919, in-8°, LXXXVIII-231 p.; prix : 10 fr.

3. P. Fidentius van den Borne, *Die Franziskus-Forschung in ihrer Entwicklung dargestellt*. Munich, Lentner, 1917, in-8°, XII-106 p. (*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, IV, 6).

4. Max Bierbaum, *Bettelorden und Weltgeistlichkeit an der Universität Paris. Texte und Untersuchungen zum literarischen Armuts- und Exemtionstreit des XIII Jahrhunderts (1255-1272)*. Münster, Aschendorff, 1920, in-8°, XVI-406 p. (*Franziskanische Studien*, fasc. 2); prix : 22 m.

dit); 2° le traité *Manus, que contra Omnipotentem tenditur* (inédit), composé par un franciscain, très probablement Frère Bertrand de Bayonne, vers 1256-1257, en réponse à Guillaume de Saint-Amour; 3° les *cx Exceptiones* de maître Gérard d'Abbeville contre le traité précédent (inédit, vers 1270); 4° un sermon (inédit, vers 1270) du même Gérard d'Abbeville en faveur de la légitimité de la propriété ecclésiastique; 5° un traité de maître Nicolas de Lisieux (vers 1270, inédit) sur le rapport entre les préceptes et les conseils. L'édition paraît faite avec soin; les études critiques qui l'accompagnent apportent des résultats intéressants (M. Bierbaum a notamment découvert en quelque sorte le personnage de Bertrand de Bayonne, un notable défenseur de son ordre, par la plume et aussi par la parole, à la dispute d'Anagni en 1256), mais restent parfois un peu à la surface des choses et ne sont pas exemptes de diffusion. En somme, l'ouvrage est une utile contribution à l'une des plus retentissantes querelles religieuses et littéraires du moyen âge. Mais une contribution seulement; l'histoire de la querelle est encore à écrire. Parmi les nombreux ouvrages qui s'y rapportent et dont M. Bierbaum a donné la liste, il n'a publié qu'une partie, sans que l'on voie bien la raison de son choix; et ceux qu'il a pris ne suffisent pas à donner une idée complète de tous les aspects du conflit. C'est ainsi qu'on n'y trouve rien sur la question des chaires universitaires, qui avait été le point de départ de toute l'affaire. Elle avait déjà été réglée, par voie d'autorité, à la date des écrits examinés par M. Bierbaum. Le débat reste universitaire, en ce sens que ce sont des maîtres de l'Université qui le mènent du côté des ennemis des Frères, mais il dépasse de beaucoup le domaine scolaire. Sous cette réserve donc que nous n'avons encore qu'une partie des documents, il est intéressant de voir quels sont les arguments qui sont employés et ceux qui sont laissés de côté. On pouvait attaquer la possibilité même et la réalité de cette pauvreté commune absolue dont se vantaient les Frères et qui constituait pour eux<sup>2</sup> autant une prérogative âprement revendiquée qu'une vertu de leur ordre. Gérard d'Abbeville, dans un traité non publié par M. Bierbaum, et contre lequel saint Bonaventure a écrit son apologie, avait malignement demandé à qui donc appartenait tout ce que les Franciscains recevaient en aumônes, critiqué la distinction qu'on prétendait établir entre la propriété et l'usage, et montré qu'il est des biens pour lesquels les deux droits sont inséparables. Mais, dans cette phase de la querelle, on n'a pas encore insisté beaucoup sur cet argument, qui tiendra une grande place dans les polémiques de la fin du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est plus tard aussi que deviendra brûlante la question de l'*usus pauper*, qui

a été surtout agitée, au sein de l'ordre lui-même, entre la communauté et les Spirituels. Sauf sur un point : la substitution de la mendicité au travail manuel, où ils pouvaient prétendre que les vues de saint François avaient été faussées au sein de son ordre, on ne voit guère les polémistes du parti universitaire soulever la grosse question, tant agitée par les modernes, de savoir dans quelle mesure l'ordre franciscain était resté fidèle à la pensée de son fondateur ; soit qu'ils aient hésité à mêler aux polémiques le nom unanimement vénéré de saint François<sup>1</sup>, soit qu'ils ne se soient réellement pas rendu compte de l'évolution que l'ordre avait accomplie. Ils ne paraissent pas se douter qu'il était déjà profondément troublé par les protestations du parti qui commençait à s'appeler les Spirituels. Cependant, les Spirituels auraient pu être pour eux d'involontaires alliés. En ce qui concerne la pauvreté, partis des deux points opposés, ils se seraient du moins rencontrés pour constater les interprétations et les fictions légales par lesquelles on le tournait ; quitte à les dénoncer, les uns comme un abandon de leur idéal, les autres comme une preuve que cet idéal était chimérique. Sur deux questions, très importantes en elles-mêmes et aux yeux des universitaires, le vrai saint François et les Spirituels condamnaient la communauté. Saint François avait défendu de rechercher les privilèges apostoliques, et il était à coup sûr peu favorable aux études. Les publicistes de l'Université ne semblent pas s'être avisés de ces arguments *ad hominem*. Ils ne s'en servent pas contre Bertrand de Bayonne, qui (comme saint Bonaventure) justifiait la mendicité par la nécessité de réserver aux Frères tout leur temps pour une étude assidue, incompatible avec le travail manuel ; étant donné surtout que leur prédication et leur enseignement s'adressaient à tout le monde, au clergé et au peuple, et non pas seulement à leurs propres Frères. Comme si saint François n'avait pas voulu que ses fils fussent pauvres d'esprit autant que de biens et avait jamais rêvé un ordre savant et enseignant (l'argument de Bertrand de Bayonne, d'ailleurs, était dangereux pour lui ; il justifiait l'acceptation de la propriété beaucoup mieux encore que la mendicité. Car l'étude suppose, non seulement le temps, mais la stabilité, la sécurité du lendemain, les ressources matérielles ; elle n'était pas plus facile à concilier avec la vie errante et mendicante au jour le jour des premiers Franciscains qu'avec le travail manuel ; les nécessités de la prédication et de l'enseignement ont été précisément l'une des raisons qui ont justifié la fondation de couvents importants et fixes, pour les-

1. Cf. (p. 366) la manière dont Nicolas de Lisieux cherche à couvrir « ces glorieux saints, Dominique et François », tout en critiquant leurs ordres.



quels la distinction entre la jouissance et la propriété ne pouvait être qu'une pure fiction). On ne trouve rien, chez Bertrand de Bayonne, de l'enthousiasme mystique pour la pauvreté qui avait animé saint François, rien non plus de l'idée développée par des modernes, admirateurs enthousiastes du franciscanisme, du rôle « social » de la pauvreté volontaire. La pauvreté est pour lui une thèse théologique, soutenue (comme les autres la combattent) par des arguments tout scolastiques. Bien qu'il ne se fasse pas faute, à l'occasion, de dauber sur l'insuffisance du clergé séculier, Bertrand est évidemment gêné par l'argument de ses contradicteurs : « Vous insultez l'Église établie et possédante, la papauté en tête, en posant des principes qui tendent, en dernière analyse, à ébranler la légitimité de la propriété ecclésiastique. » Et Gérard d'Abbeville d'affirmer que les prélats de l'Église sont en soi dans un état de perfection plus excellent que les religieux, et d'exalter la papauté, à laquelle Dieu a confié le double empire, terrestre aussi bien que céleste; la papauté, que « la prudence et la circonspection de Silvestre » ont enrichie. La donation de Constantin, tant maudite au moyen âge par les Arnaldistes, les Vaudois, plus tard les Spirituels et Fraticelles, et peu sympathique même à beaucoup d'excellents catholiques, est louée ici avec une vigueur qui ferait croire que, par delà ses adversaires, les Franciscains de la communauté, Gérard visait des adversaires de l'Église elle-même, avec lesquels il n'aurait pas été fâché d'insinuer que les siens avaient quelque ressemblance. Mais par un renversement complet, dans le domaine spirituel, à propos des privilèges, et notamment du principal, celui de « l'office de l'universelle prédication », c'est le tour de Bertrand de Bayonne de tout accorder à l'autorité du pape, maîtresse et créatrice du droit, *decretorum imperatrix et conditrix*. M. Bierbaum a raison de remarquer que, par son insistance sur ce point, l'écrit de Frère Bertrand se distingue tout à fait de ceux de saint Thomas et de saint Bonaventure en faveur des Mendians. Gérard d'Abbeville, par contre, est amené à paraître limiter l'autorité du Saint-Siège par les droits des églises particulières et insiste sur l'origine divine des pouvoirs des évêques. Non sans faire des aveux qui renversent toutes ses réserves : il reconnaît que le pape peut visiter et prêcher partout, par qui et quand il le veut, et que son épiscopat est universel. Au fond, comme l'a bien vu M. Bierbaum, universitaires et Mendians, malgré leurs querelles, se ressemblaient en ceci que leur situation privilégiée, aux uns et aux autres, reposait sur l'autorité du Saint-Siège, que leur intérêt était donc de défendre; et c'est bien ce qui paralysait les universitaires.

De ces querelles l'écho ne s'entend guère dans les *Leçons d'histoire franciscaine* publiées par P. UBALD D'ALENÇON<sup>1</sup>. Il écarte, comme une espèce d'énormité, la remarque de ses confrères de l'*Archivum Franciscanum* qu'il peut y avoir une distinction à faire entre l'esprit d'un ordre et l'esprit personnel de son fondateur; il ne se pose donc même pas la question de savoir si l'ordre franciscain n'a pas dévié très vite de la pensée de saint François; il passe par-dessus tous les problèmes délicats qui se posent à ce sujet; il ne veut pas douter un instant que saint François ne fût favorable à l'étude<sup>2</sup>; il fait à peine une allusion aux deux controverses, théologique et pratique, de la pauvreté, qui ont divisé l'ordre contre lui-même et l'ont dressé, en grande partie, contre le Saint-Siège<sup>3</sup>, si bien qu'il a été parfois autant un embarras qu'une gloire pour l'Eglise; il ne dit pas un mot de la rivalité de l'ordre et du clergé séculier pour l'enseignement, la prédication, les confessions, les sépultures. Il ne traite pas non plus de l'organisation de l'ordre et presque pas des fréquentes réformes partielles<sup>4</sup>. On serait donc déçu si l'on cherchait dans son livre un manuel de l'histoire de

1. P. Ubald d'Alençon, *Leçons d'histoire franciscaine*. Paris, librairie Saint-François, 1918, in-12, vi-396 p.

2. Il se fonde surtout sur deux arguments : la lettre à saint Antoine de Padoue — mais le texte en est douteux et l'authenticité même en a été discutée — et le récit de saint Bonaventure sur le couvent où l'on n'avait qu'un seul exemplaire du Nouveau Testament; saint François le déchire et en partage les feuillets aux Frères pour que tous puissent étudier en même temps. C'est presque se moquer que de parler d'étude et de science à propos d'un fait qui prouve simplement ce que jamais personne n'a contesté : saint François trouvait bon que ses Frères excitassent leur piété par la méditation de l'Evangile. Il ne s'agit pas d'autre chose, et l'anecdote donnerait plutôt lieu de penser que saint François ne se doutait pas de ce qu'est l'étude. Le jour où on le montrera préoccupé de constituer dans ses couvents des bibliothèques, nous reconnaitrons qu'il tenait à promouvoir les études. D'ici là, nous croyons qu'il faut tout de même marquer la différence entre lui et saint Dominique, par exemple.

3. On ne conteste plus guère que dans la physionomie de saint François « un esprit de paix et de concorde » et « une soumission profonde à l'Eglise » ne soient des traits essentiels. Mais franchement peut-on en dire autant des Spirituels, d'un Jacopone de Todi, d'un Ubertino de Casale ou d'un Ange de Clareno? Cependant le P. Ubald (p. 41) semble bien placer Ubertino de Casale dans la très correcte lignée des Franciscains, avec saint Bonaventure. — P. 43, est-il bien vrai que le joachimisme de Jean de Parme soit superficiel?

4. On est un peu surpris de lire, p. 18, cette espèce de contradiction : « Jamais il n'y a eu abandon de l'idéal franciscain... Comment expliquerez-vous autrement ces réformes répétées au sein de l'ordre, le ramenant toujours à la pureté de son origine? » Les réformes ont été nécessaires, parce que l'idéal a été momentanément oublié.

l'ordre comme celui du P. Holzapfel. Ce qu'on y trouve, ce sont des renseignements (abondants surtout pour l'époque moderne) sur les services que l'ordre a rendus à l'Église<sup>1</sup> dans la prédication, dans les missions contre le protestantisme et le jansénisme. L'actualité voulait un chapitre sur les Franciscains aux armées. Comme aumôniers, très bien; comme prédicateurs de croisade contre les Turcs, passe encore; mais qu'aurait pensé saint François de voir faire un titre d'honneur à un de ses fils d'avoir été ingénieur militaire? Le dernier chapitre, sur l'art franciscain, contient, à côté de bien des formules contestables<sup>2</sup>, l'aveu très franc que saint François se défiait de l'art, incompatible avec la pauvreté, et que l'ordre franciscain a été plutôt inspirateur que créateur d'œuvres artistiques. Alors pourquoi écrire, p. 373, que « saint François a libéré l'art et créé l'art franciscain »? L'impression laisse beaucoup à désirer; bien des noms propres sont estropiés, et l'on a, p. 274, la surprise de voir le héros albanais du xv<sup>e</sup> siècle devenir le P. Skanderberg<sup>3</sup>.

Le P. PELSTER<sup>4</sup> s'est attaqué à la chronologie de la vie et des écrits d'Albert le Grand. Nous résumons les résultats de ses recherches érudites, solidement établis pour autant que le permet la nature très médiocre des sources dont on dispose. Albert est né vers 1193, non pas seulement vers 1206 ou 1207, comme on l'a cru souvent. Il est entré dans l'ordre dominicain à Cologne ou à Padoue — cela est incertain — et dans la troisième décennie du xiii<sup>e</sup> siècle, sans que l'on puisse préciser davantage. A propos des relations d'Albert avec son illustre disciple saint Thomas, le P. Pelster essaie, sans parvenir à des conclusions bien fermes, de débrouiller l'histoire très incertaine des débuts de saint Thomas dans l'ordre, de sa capture et de sa détention par les siens et de ses premières études. L'histoire des écrits d'Albert s'établit comme suit : avant 1245, le *De laudibus beatae Virginis* et le *Tractatus de*

1. Le P. Ubald a d'ailleurs une tendance à annexer au franciscanisme tout ce qui lui paraît louable. Il m'est impossible de voir en quoi la congrégation de la Propagande est d'inspiration particulièrement franciscaine.

2. P. 372 : « L'Italie méridionale possédait des églises normandes à voûtes ogivales dès le xi<sup>e</sup> siècle! » « Subiaco... présente... une église supérieure avec ogives de 1066. »

3. La raison donnée, p. 15, de la répugnance des membres du tiers ordre à prêter serment — les serments entraînaient souvent à la guerre — ne me paraît pas la bonne : les serments servaient tout aussi bien à cimenter la paix. Il y avait plutôt là un vieux scrupule religieux, toujours renaissant au moyen âge, en présence des textes évangéliques qui, pris à la lettre, interdisent de jurer.

4. Franz Pelster, S. J., *Kritische Studien zum Leben und zu den Schriften Alberts des Grossen*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1920, in-8°, xvi-179 p. (*Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit*, II, 4).

nature *loni*; au temps de son séjour à Paris, depuis 1245, la *Summa de creaturis* et les traités qui s'y rattachent; peu après, les commentaires sur les sentences et sur saint Denys l'Aréopagite; de 1260 à 1270 environ, le commentaire sur Aristote; à la fin de la vie d'Albert se placent la Somme théologique et les deux écrits sur l'Eucharistie.

M. EMERTON<sup>1</sup> donne du *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue<sup>2</sup> une analyse critique écrite avec un enthousiasme qui l'empêche de s'apercevoir, d'abord que les théories politiques de son héros, contrairement à son assertion, sont souvent obscures et incohérentes; ensuite que, si on les poussait tant soit peu, elles entraîneraient des inconvénients et des dangers qui ne le céderaient en rien à ceux de la théorie pontificale contre laquelle Marsile polémique. Notamment l'intolérance religieuse en sortirait tout droit. Car Marsile ne supprime pas l'autorité en matière religieuse; il la change de mains. Mais ce n'est pas le lieu de discuter la valeur des théories marsiliennes; il s'agit de se demander si elles sont bien analysées et replacées dans leur milieu; et tel est le cas, sous quelques réserves. A propos de la rapide comparaison qu'il fait en commençant des idées de saint Thomas et de celles de Marsile, M. Emerton nous paraît avoir expliqué à tort l'absence, dans saint Thomas, de toute discussion sur le pouvoir impérial par les circonstances du moment, par la lutte du sacerdoce et de l'Empire et la défaite, décisive en apparence, de l'Empire. La vraie explication nous paraît être plutôt dans le caractère abstrait et théorique des spéculations politiques de saint Tho-

1. Ephraim Emerton, *The Defensor Pacis of Marsiglio of Padua*. Cambridge, Harvard University Press, 1920, in-8°, n-81 p. (*Harvard theological studies*, VIII); prix : 1 doll. 25.

2. Notons qu'il dénie à peu près la collaboration de Jean de Jandun, que M. Valois avait tenue pour certaine. En quoi il nous paraît faire trop bon marché du témoignage de François de Venise et des bulles de Jean XXII qui font allusion à un ouvrage composé en commun par Jean de Jandun et Marsile, lequel ne peut guère être autre que le *Defensor*. D'ailleurs, la mesure exacte de cette collaboration est impossible à déterminer. Et le *Defensor* donne bien l'impression d'une profonde unité d'esprit. Il y a là un petit problème littéraire insoluble. — M. Emerton se trompe (cf. la notice de Valois) quand il dit que Marsile était encore un jeune homme lorsqu'il quitta Padoue pour Paris; de même quand il parle d'un séjour à Orléans. — Le soin dans le détail des faits n'est pas son fort, et il paraît avoir lu bien distraitemment l'excellente étude de M. Valois. Le fait que Marsile réconcilié avec Jean XXII aurait été nommé par lui archevêque de Milan est absurde; mais il est bien attesté qu'il le fut par l'antipape Nicolas V ou par Louis de Bavière. — Occam n'est pas précisément devenu général de l'ordre franciscain; cette expression pourrait induire en erreur. Il s'est, après la mort de Michel de Césène, comporté comme tel.



mas; elles ne sont d'aucun pays et d'aucune date et ne reflètent guère l'état politique de son temps. Se douterait-on, par exemple, qu'il écrit en plein régime féodal? Parlant de la curieuse théorie de Marsile : un clergé devant vivre dans un état de pauvreté théorique, entretenu par des biens dont la propriété reposerait sur le « législateur suprême » ou sur des représentants désignés par les donateurs, M. Emerton n'insiste pas assez sur ce que, dans son principe et dans ses détails, elle ne fait qu'appliquer au clergé tout entier la fiction légale imaginée par le Saint-Siège pour les Franciscains : le Saint-Siège propriétaire, des *syndici* pour administrer, à moins que les donateurs ne se fussent réservé la propriété et n'eussent concédé aux Frères qu'un simple droit d'usage. Le législateur suprême a seulement remplacé le pape. M. Emerton a raison de dire que Marsile se rencontre ici avec une partie des Franciscains; mais ce n'est pas avec les Spirituels; ce sont, au contraire, les chefs de la communauté qui avaient toujours profité avec empressement des biais, analogues à celui que propose Marsile, pour tourner la loi de pauvreté absolue<sup>1</sup>. Il est souvent question dans Marsile de la *valentior pars*. M. Emerton traduit par majorité. N'est-ce pas un peu presser le sens? L'expression n'est-elle pas plutôt le pendant de celle de *major et sanior pars*, bien connue des canonistes, par laquelle on affirmait discrètement que la majorité, d'une part, la moralité et les lumières, de l'autre, devaient être d'accord, en évitant de se demander nettement ce qu'on ferait si elles ne l'étaient pas. M. Emerton n'a pas recherché ce qu'il faut entendre au juste par le *fidelis legislator humanus nullo superiore carens*, chargé de convoquer le concile général; et, si c'est l'empereur, comme il semble probable, comment cette idée se concilie avec le peu de sympathie de Marsile pour la doctrine de la monarchie universelle. Sur la donation de Constantin, Marsile est un peu hésitant et contradictoire. Mais il faudrait faire remarquer l'originalité de sa position : se servir du célèbre apocryphe pour prouver la subordination du Saint-Siège à l'Empire, source de son autorité. S'il est très vrai que les événements dont Rome fut le théâtre en 1328 sont jusqu'à un certain point une application des idées de Marsile, ils s'inspirent aussi d'une

1. M. Emerton s'était de même trompé en ayant l'air de croire (p. 15) que les Franciscains, adversaires de Jean XXII et partisans de Louis de Bavière, étaient tous du parti des Spirituels. Les chefs de la communauté, après avoir écrasé les Spirituels, de concert avec Jean XXII, se révoltèrent contre celui-ci quand le débat, changeant d'objet, en vint à porter sur la pauvreté théorique, à laquelle ils tenaient d'autant plus qu'ils faisaient bon marché de la pauvreté pratique.

autre théorie, différente, celle de Dante (et de bien d'autres avant et après lui) : l'Empire propriété inaliénable et inamissible du peuple romain. Peut-on dire que la Bulle d'or ait été la déclaration la plus positive du droit des électeurs allemands de créer le roi des Romains ? L'originalité de cet acte n'est-elle pas justement dans l'adresse avec laquelle il évite de parler du pape et l'écarte par préterition ? Il nous semble impossible d'expliquer les idées de Marsile sans rappeler qu'il est né citoyen d'une ville lombarde et que c'est souvent le droit public des villes italiennes dont il a dégagé et généralisé les principes. Ainsi, notamment, sa conception d'un gouvernement purement laïque ; nulle part ailleurs qu'en Italie on ne l'eût imaginée à cette date, parce que partout ailleurs le personnel politique était encore en grande partie d'Eglise.

La biographie de sainte Catherine de Sienne par M. Pierre GAUTHIEZ<sup>1</sup>, écrite « sans prétentions scientifiques ni critiques », ne pourra guère servir à ceux qui voudraient se renseigner sur l'activité extérieure de la sainte ; celle-ci est exposée d'une manière trop vague et avec un trop grand dédain de ces précisions chronologiques et autres sans lesquelles il n'est pas d'histoire<sup>2</sup>. L'auteur nous paraît avoir exagéré la part de sainte Catherine au retour d'Avignon. Il était décidé et préparé en dehors d'elle ; son rôle n'a pu consister qu'à surmonter peut-être, au dernier moment, quelques hésitations, quelques accès de faiblesse du pape ou quelques instances de son entourage. La compétence nous manque pour apprécier dans quelle mesure la doctrine mystique de sainte Catherine est bien caractérisée. Même comme livre d'édification, l'ouvrage nous paraît superficiel, trop long et trop court à la fois ; si l'on y trouve des pages brillantes sur le milieu italien et spécialement siennois, il n'est pas exempt de déclamation, notamment dans le dernier chapitre.

L'Institut historique prussien de Rome avait publié, en 1897, le premier volume du *Repertorium Germanicum*, collection qui devait contenir l'analyse, par ordre chronologique, de tous les documents de la fin du moyen âge conservés aux archives du Vatican et concernant l'Allemagne. Ce premier volume n'embrassait que la première année du pontificat d'Eugène IV (1431-1432). On s'aper-

1. Pierre Gauthiez, *Sainte Catherine de Sienne, 1347-1380*. Paris, Bloud et Gay, 1916, in-12, 256 p.

2. Les discussions sur la date de l'admission de sainte Catherine parmi les tertiaires ne sont pas « extrêmement indifférentes » (p. 51). L'opinion qu'on se fera de la véracité ou au moins de l'information de Raymond de Capoue (principale source pour la biographie de la sainte) peut dépendre de la date adoptée. Personnellement, nous ne voyons pas de raison décisive pour rejeter son témoignage. Mais il y a des difficultés qui méritent d'être examinées.

çoit tout de suite que l'entreprise, continuée sur ce plan, réclamerait un nombre de volumes et exigerait une dépense de temps et d'argent disproportionnée avec le résultat scientifique. Après des hésitations, on a décidé d'adopter un nouveau programme : dresser, au lieu de régestes, deux simples tables des noms (allemands) de personnes, puis de lieux, mentionnés dans les documents des archives Vaticanes, avec une brève indication de l'objet de la mention. C'est le tome I de ce nouveau *Repertorium Germanicum*, comprenant tout le règne de Clément VII (1378-1394), qui a paru, en 1916, par les soins de M. GÖLLER<sup>1</sup>, bien connu par ses nombreux et remarquables travaux sur l'administration pontificale à la fin du moyen âge. Son nom suffit à garantir le soin avec lequel ont été dressées les deux tables (celle des noms de personnes a même été établie en double, une fois par noms de baptême, une autre fois par surnoms). L'importance en sera grande assurément, surtout pour l'histoire locale allemande. Ce qui peut dès maintenant intéresser tout le monde, c'est l'introduction, qui comprend trois parties : 1° une description des registres utilisés ; 2° une étude sur la théorie juridique et surtout sur le mécanisme des provisions apostoliques sous Clément VII ; la place en tête du volume en est justifiée par le fait que ce sont les registres de provisions et les registres de suppliques qui ont fourni de beaucoup le plus grand nombre des mentions relevées. M. Göller, résumant les travaux antérieurs et y ajoutant bien des remarques personnelles, donne les plus intéressants renseignements d'ordre juridique, diplomatique et administratif, sur la rédaction et la remise des suppliques isolées ou réunies en rôles, sur les fonctions des référendaires et du *datator* (on trouve dès Clément VII un fonctionnaire de ce nom, le futur dataire), sur l'enregistrement et l'expédition des bulles par la chancellerie (avec intervention, dans certains cas, de la chambre) ; 3° une étude sur Clément VII et le Grand Schisme en Allemagne (au lieu de vues d'ensemble, on peut regretter que M. Göller se soit borné à rédiger une série de notices sur les personnages, du plus grand au plus modeste, mentionnés dans les textes, et sur leurs relations avec Clément VII, faisant ainsi un peu double emploi avec le corps même du livre).

Le cardinal Nicolas de Cues est à coup sûr un des personnages les plus intéressants de la période de transition entre le moyen âge et la Renaissance. Un des premiers humanistes allemands, en rela-

1. Emil Göller, *Repertorium Germanicum*, herausgegeben vom K. Preussischen Historischen Institut in Rom. Berlin, Weidmann, 1916, gr. in-8°, xvi-182\*-250 p.; prix : 25 m. 20.

tions avec tout l'humanisme italien, heureux dénicheur de manuscrits (sa découverte de Plaute fut un des événements littéraires du temps), capable d'une critique historique pénétrante et ferme (le premier il a, non pas soupçonné, non pas affirmé par boutade et un peu au hasard, mais scientifiquement démontré la fausseté de la donation de Constantin), publiciste, philosophe, théologien, mathématicien, il a en même temps mené la vie la plus active et la plus mêlée à la politique; partisan du concile de Bâle, puis d'Eugène IV, légat en Allemagne, évêque de Brixen et engagé comme tel dans un retentissant conflit avec le duc d'Autriche, enfin vicaire du pape à Rome. Une étude d'ensemble sur lui manquait en France; même les travaux allemands de Düx et de Scharpff ont bien vieilli. M. l'abbé VANSTEENBERGHE<sup>1</sup> a donc comblé une véritable lacune. Son livre intéresse plus encore peut-être l'histoire de la philosophie et des sciences que l'histoire politique et religieuse. Il relève cependant de cette chronique par la biographie détaillée dont l'auteur a fait précéder son exposé des doctrines du Cusan. Pour commencer par les quelques légères réserves que le livre appelle, on souhaiterait parfois un peu plus de relief et d'accent; plus de soin à dégager l'essentiel des détails accessoires; un plan un peu plus souple (dans la tâche délicate qui s'impose à tout biographe de combiner l'ordre chronologique avec l'ordre logique, M. Vansteenberghé a parfois pris des partis discutables, comme par exemple quand il réunit en un même chapitre des négociations avec les hussites dont les unes se placent au temps du concile de Bâle et les autres à l'extrême fin de la vie de Nicolas de Cues). Mais ce sont des vétilles au regard de l'impression dominante qui se dégage de cet ouvrage considérable : comme information, conscience, exactitude, précision, il ne laisse à peu près rien à désirer. De vastes recherches dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre ont permis à M. Vansteenberghé de faire d'heureuses trouvailles et d'utiliser bien des documents inédits : notamment (à la bibliothèque Vaticane) un recueil de sermons, riche en indications chronologiques, qui lui a permis d'écrire sur Nicolas de Cues prédicateur un chapitre très nouveau<sup>2</sup>, et à Innsbruck et à Cues des recueils de pièces relatives à l'affaire de Brixen<sup>3</sup>. Le tout est mis en œuvre avec un sens psychologique

1. Edmond Vansteenberghé, *le Cardinal Nicolas de Cues (1401-1466)*; *l'action, la pensée*. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1920, in-8°, xx-506 p.

2. On ne connaissait jusqu'ici les sermons que par l'édition bâloise des œuvres du Cusan (1565), qui est incomplète, et les donne dans le plus grand désordre.

3. M. Vansteenberghé annonce la publication prochaine de plus de 150 lettres inédites de Nicolas de Cues.



très sûr. Certains actes mémorables de Nicolas de Cues ont été fort discutés, de son temps et même depuis; ainsi et avant tout son passage du parti conciliaire au parti pontifical. M. Vansteenberghé, qui aborde ce point délicat avec franchise et mesure, conclut, avec raison, nous semble-t-il, qu'au fond Nicolas de Cues a moins changé qu'on n'a changé autour de lui. La politique outrancière dans laquelle le concile se laissa entraîner n'avait jamais été désirée ni prévue par lui. Entré au service d'Eugène IV, il s'employa à le faire reconnaître, mais en même temps avec assez d'indépendance et de modération pour être, à Rome, jugé trop enclin aux concessions. On lui a reproché d'avoir évolué par ambition. Il faut avouer qu'il aurait été mal récompensé, car on lui fit attendre une douzaine d'années le chapeau et l'évêché de Brixen. Au reste, son désintéressement n'est guère douteux. S'il n'est pas tout à fait indemne du vice, alors si répandu, du cumul des bénéfices, ses torts sur ce point se réduisent à peu de chose. La querelle avec Sigismond d'Autriche est un épisode assez déconcertant dans la vie d'un prélat qui, par ailleurs, a toujours montré le caractère et tenu la conduite d'un conciliateur<sup>1</sup>; une des trouvailles les plus intéressantes de M. Vansteenberghé est la lettre, citée p. 199, où le cardinal exprime un certain regret de son intransigeance en cette occasion et de son attachement excessif aux intérêts matériels de son église.

La description de la vie religieuse de l'Allemagne à la fin du moyen âge, d'après les sources augsbourgeoises, par M. SCHAIRER<sup>2</sup>, intéressante, bien documentée, impartiale et mesurée de ton, divertit parfois par l'étonnement un peu naïf que témoigne l'auteur en constatant qu'il pouvait y avoir avant Luther une religiosité intérieure et vraie.

Ce sont des institutions caractéristiques que les églises nationales qui existaient à Rome, au centre de la catholicité, et qui notamment s'y sont fondées ou rétablies en grand nombre avec la réinstallation de la papauté à Rome au lendemain du Grand Schisme. Aussi faut-il savoir gré à M. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ<sup>3</sup> de la très solide, consciencieuse et minutieuse étude qu'il a consacrée à la Compagnie de Saint-Yves-des-Bretons, d'après ses archives conservées aujour-

1. Voir notamment, dans le domaine des croyances religieuses, le très curieux traité *De pace fidei*, projet de paix religieuse perpétuelle analysé p. 400-408.

2. Dr. Phil. Schairer, *Das religiöse Volksleben am Ausgang des Mittelalters nach Augsburger Quellen*. Leipzig, Teubner, 1914, in-8°, viii-136 p. (*Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance herausgegeben von Walter Goetz*, fasc. 13).

3. Pocquet du Haut-Jussé, *la Compagnie de Saint-Yves-des-Bretons à Rome*. Rome, typ. Cuggiani, 1919, in-8°, 85 p.

d'hui au palais des établissements français à Rome. Depuis la seconde moitié du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle au moins, il existait à Rome une société des Bretons, mais une bulle de Martin V, de 1428, atteste la décadence où elle était tombée. Une bulle de Calixte III, en 1455, lui donna un hôpital et une église, Saint-André, devenue Saint-Yves, à charge d'y assurer le service paroissial. L'histoire de la Compagnie au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle n'est connue que par les pierres tombales qui jonchaient le sol de l'église, aujourd'hui démolie, les archives ne remontant qu'à 1508 et n'étant vraiment riches que depuis 1547; mais, de cette date jusqu'à la réunion de Saint-Yves à Saint-Louis-des-Français, en 1582, elles ont permis à M. Pocquet de tracer un curieux tableau de la vie de la colonie bretonne et des ressources, des dépenses, des fêtes, de l'activité de la Compagnie.

E. JORDAN.

---

## COMPTE-RENDUS CRITIQUES.

---

J. BELOCH. *Der römische Kalender von 218 bis 168*. (Extrait de *Klio*, t. XV, 1918, p. 382 et suiv.)

M. Beloch reprend dans cet article un sujet que j'avais traité peu auparavant dans le même périodique (*Klio*, t. XIV, p. 37 et suiv.). Je ne puis donc me dispenser de m'expliquer sur les divergences de vues qui me séparent de l'éminent historien.

M. Beloch a fait l'histoire de l'année 190 en éliminant complètement les deux renseignements de Tite-Live relatifs, l'un à l'éclipse du 14 mars 190 (XXXVII, 4), l'autre à la date de la bataille de Myonnèse (XL, 52). La façon dont il explique ces deux « erreurs » qui le gênent a déjà quelque chose de terriblement forcé. Mais il y a un fait bien plus grave et décisif à mon sens, c'est la concordance des deux renseignements. De la mention de l'éclipse, empruntée aux annales pontificales, il résulte qu'en 190, quintilis (juillet) flavien = notre mars. De la dédicace où était commémorée la victoire de Myonnèse (août), dédicace qui n'était certes pas mentionnée dans les annales, mais que chacun sans doute pouvait lire encore au temps de Tite-Live, il résulte qu'en 190, décembre flavien = notre août. L'une et l'autre données concordent. Or, que nous ayons, pour une même année, deux dates précises du calendrier romain, que ces deux renseignements soient hétérogènes au point qu'aucune collusion ne puisse être supposée entre eux, et que ces deux renseignements concordent rigoureusement, c'est là un fait qui serait simplement miraculeux si les deux dates n'étaient l'une et l'autre exactes. Il ne faut donc pas douter que l'entrée en charge de Scipion l'Asiatique (15 mars flavien) n'ait eu lieu vers le 19 novembre 191.

Pour ce qui est de la période suivante, je laisse le lecteur juge de la désinvolture avec laquelle M. Beloch se débarrasse de l'équation : 22 juin 168 = 4 septembre flavien. Les témoignages qui rattachent la bataille de Pydna à l'éclipse du 22 juin, comme ceux qui la placent en septembre flavien, me paraissent, quant à moi, impossibles à écarter.

Je ne vois donc aucun motif de retirer ce que j'ai dit pour la période 191-167 et celle qui suit.

Il en est autrement de la période qui précède 191.

Il m'était déjà venu à l'esprit, en écrivant mon premier article, qu'il semblait bien résulter du récit de Polybe (XVIII, 42) comme de celui

de Tite-Live (XXXIII, 24) une certaine coïncidence entre l'arrivée des députés de Philippe à Rome, l'entrée en charge des consuls de 197-196, et la paix. Mais il m'avait semblé que Polybe avait bien pu, pour des faits dont il ne parlait que d'après des témoignages écrits, prendre un consul désigné pour un consul, et que Tite-Live semblait placer formellement les négociations avant l'entrée en charge. Ma certitude concernant l'entrée en charge des consuls de 191-90, jointe à l'interprétation ordinaire du témoignage relatif à Acilius Glabion, m'empêchait de placer l'entrée en charge de Marcellus plus tôt que la fin de l'an 197. J'avoue que, sur ce point, d'une part les arguments de M. Beloch relatifs aux faits de 197 m'ont paru convaincants, cependant que son hypothèse heureuse sur la réforme de Glabion, *qui aurait eu lieu durant la préture de celui-ci (197-6)*, rend la conciliation possible. On peut supposer que l'entrée en charge des consuls de 197-6 a eu lieu en septembre ou octobre 197 (car il n'y a tout de même aucune raison de serrer les événements au point où le fait M. Beloch). En supposant, d'autre part, que les intercalations ont été rétablies en 197-6 et se sont précipitées dans les années suivantes, on explique la date du 19 novembre 191.

Je donnerais donc volontiers raison à M. Beloch, dans l'ensemble, pour la période voisine de 197.

Reste à voir ce qui résulte de cette concession pour la période précédant 197.

Je sacrifierais difficilement le renseignement de Tite-Live sur le décret de Fabius relatif aux kalendes de juin 215. Et ce, pour la raison que j'ai dite dans l'article précité : je ne vois pas quand un annaliste romain (vivant entre 168 et 46) aurait été amené à supposer un retard du calendrier romain. On peut toutefois, en supposant la moisson un peu précoce en 215, avancer l'entrée en charge des consuls (15 mars flavien) du 21 mai au 21 avril, qui me paraît être le terme extrême. Ce serait même plus en harmonie avec ce que nous savons pour 218-6 (ici, je me contente de renvoyer à l'article de M. Beloch).

Ceci dit, en partant du 21 avril 215 (au lieu du 21 mai), et en supprimant les deux intercalations que j'avais admises encore après 215, on tombe en 197 sur la date du 21 septembre, qui tient compte des justes observations de M. Beloch. — Il ne subsiste qu'une difficulté, relative au « cas » de 210, mais elle n'est pas insurmontable.

Je résume les résultats de la transaction intervenue :

Je maintiens pour le début de la guerre d'Hannibal un léger retard du calendrier romain (cinq semaines au moins en 215); — je suis d'accord avec M. Beloch sur la suppression des intercalations de 215 à 197 et sur l'entrée en charge des consuls de 197-6 entre la bataille de Cynoscéphales et l'automne (septembre ou octobre); — je me rallie à la thèse de la réforme de Glabion accomplie pendant la préture (197-6) et à ce qui en résulte pour les années suivantes; — je maintiens absolument la date de l'entrée en charge de Scipion l'Asiatique (vers le



19 novembre 191) et la marche du calendrier romain jusqu'en 168 (entrée en charge de P. Émile vers le 1<sup>er</sup> janvier 168); — tout en admettant naturellement la possibilité d'intercalations irrégulières (il y en a eu en tous cas aux environs de 168), j'exclus toujours l'hypothèse de bonds énormes du calendrier romain jusqu'à l'époque de Sylla.

Eug. CAVAIGNAC.

---

R. P. D. LUCIANO SERRANO. *La liga de Lepanto entre España, Venecia y la Santa Sede (1570-1573)*. Madrid (Escuela española en Roma), 1918. T. I. In-8°, VIII-356 pages. Index.

M. Serrano nous donne une bonne bibliographie critique de la sainte Ligue contre les Turcs. Il a complété cette bibliographie par des recherches aux Archives vaticanes et à Simancas.

Il arrive ainsi à nous présenter de l'histoire de la Ligue une version véridique, assez différente de la légende. Au début, il montre la dangereuse situation de Venise, dont les possessions levantines, et spécialement Chypre, sont menacées d'être la proie des Turcs. Pie V profite de la circonstance pour essayer de grouper contre Suleyman les deux grandes puissances chrétiennes de la Méditerranée, la Sérénissime et le Roi Catholique. Nous connaissons trop, par une expérience récente, les défauts des coalitions pour nous étonner que l'œuvre imaginée par le pape ait été difficile à réaliser<sup>1</sup>. Sous le général pontifical Marc-Antonio Colonna et l'amiral génois Doria, la première expédition ne réussit pas même à secourir Chypre.

En 1571, grâce à « l'unité de commandement » réalisée sous don Juan, ce fut Lépante. Victoire retentissante, célébrée en prose et en vers. M. Serrano la célèbre à son tour et, après avoir vanté l'habileté des chefs de l'armada chrétienne, il ajoute ces réflexions, qu'on s'étonnerait de trouver sous la plume d'un historien qui ne serait pas espagnol : « En avançant cette affirmation l'on ne prétend pas nier, tant s'en faut, la spéciale intervention divine en faveur des chrétiens que les contemporains crurent voir dans cette victoire, ni méconnaître l'effet miraculeux des prières du saint pape Pie V, auxquelles Philippe II et d'autres personnages politiques de cette époque attribuèrent l'heureuse issue de la journée. »

Après ce salut aux formules pieuses, l'esprit critique reprend ses droits et note que la Providence a bien incomplètement fait les choses : « La flotte victorieuse n'avait conquis aucune position stratégique, ni territoire, ni bases navales en Albanie, en Morée, à Négrepont ou dans les îles de l'Archipel, ni causé à l'ennemi aucun préjudice dans ses

1. « L'effet des ligues », écrit de Gênes le nonce, « est d'ordinaire que chacun des alliés voudrait accomplir les entreprises qui sont utiles pour lui. »

arsenaux ou dans sa marine marchande; même, en dépit de sa défaite, le Turc ne perdait pas, mais fortifiait son hégémonie navale dans la Méditerranée levantine, grâce à l'occupation définitive de Chypre par les armes musulmanes, Chypre dont la possession avait été la cause de la rupture avec Venise ». Plus loin la victoire de Lépante est traitée de « brillant fait d'armes, mais sans les conséquences importantes, ni pour les vainqueurs ni pour les vaincus, que la généralité des historiens a voulu y voir ». En vérité les prières de saint Pie V n'ont qu'à demi été exaucées.

Elles ne réussirent pas à maintenir l'union entre les vainqueurs. Venise se sentait jouée. Elle se demandait si elle ne ferait pas sagement de s'entendre avec le Turc, et elle était inclinée en ce sens par les conseils que lui prodiguait, à son passage, l'ambassadeur du roi Très Chrétien auprès du sultan Sélim, l'évêque de Dax. M. Luciano Serrano va un peu vite en besogne en disant que François de Noailles faisait « profession ouverte de calvinisme », en l'appelant « l'évêque calviniste ». Disons simplement que ce grand seigneur humaniste n'était pas d'humeur à sacrifier la tradition et les intérêts français à la politique espagnole.

Celle-ci, d'ailleurs, n'était rien moins que désintéressée. Philippe II immobilisait don Juan à Messine et, avec cette admirable dissimulation qui caractérise sa nature, il traînait en longueur l'expédition du Levant, utile à Venise, pour employer la flotte chrétienne à la conquête d'Alger ou, tout au moins, à un coup sur Bizerte, entreprises directement utiles à l'Espagne. Cette manœuvre avait commencé à se dessiner dès avant la mort de Pie V; elle s'accuse sous le pontificat de Grégoire XIII.

M. Serrano, qui voudrait vanter la politique espagnole, se demande si, en cette circonstance, on peut trouver à Philippe II des excuses. La seconde moitié de son livre est consacrée à la discussion de cette question, angoissante pour une conscience comme la sienne. La réponse est que Philippe II n'est guère défendable. « Conduite peu franche, dit-il, *farsa diplomática* ».

Son excuse, c'est qu'il craint la France et aussi l'Angleterre et les protestants allemands. C'est par là que le livre de M. Serrano devient intéressant pour l'histoire de France. Lorsque Pompeo de la Cruz, en février 1572, écrivait d'Allemagne à Milan : « D'une personne de foi et d'importance on tient que le Turc a envoyé dire à l'amiral de France de s'entendre avec son roi et d'aller avec les plus grandes forces possibles attaquer les États de Flandre, en sorte que le roi d'Espagne soit forcé de les secourir, et que par ce moyen le Turc puisse harceler la sainte Ligue; que l'amiral devrait faire ce mouvement au nom de son roi, et que le Turc le fournirait d'argent », Pompeo ne faisait que recueillir un bruit, mais ce bruit devait inquiéter les Espagnols, surtout quand il coïncidait avec les tentatives françaises sur Valenciennes et Mons.

Il y avait aussi la flotte mystérieuse que Strozzi formait à Bordeaux. Pour le Portugal, les Açores, le Nouveau Monde, peut-être pour la Méditerranée. L'une des raisons qui pouvaient justifier une expédition espagnole sur Alger, c'est que le prix dont le Turc paierait une intervention française à Venise pourrait bien être l'établissement du protectorat français en Algérie. Nous savons, par nos sources françaises, que ce projet n'était pas absolument chimérique<sup>1</sup>.

Cependant, devant les protestations et les menaces du pape, Philippe II, revenant sur son ordre du 17 mai, autorisait par lettre du 4 juillet don Juan à partir enfin pour le Levant<sup>2</sup>. Et cependant... le roi disait à son frère : « Que la majeure partie de cette flotte et de ces gens et votre propre personne passent en Levant pour l'accomplissement de la Ligue, tout en veillant à ce que la nécessité de par deçà et le danger que pourrait faire courir à mes royaumes et États l'éloignement de mes forces soient corrigés par quelque partie des gens et galères que vous avez rassemblés. » Pour Philippe II, donner et retenir vaut. En fait, par ses tergiversations, il avait empêché d'aboutir la campagne de 1572 et manqué à ses engagements envers la Ligue. Ceci à la veille de la Saint-Barthélemy, qui allait le libérer du péril flamand et du péril algérien.

M. Serrano, qui publie en appendice une partie de ses pièces, poursuivra son étude, la plus complète qui existe sur le sujet. Elle fait honneur à l'École espagnole de Rome.

Henri HAUSER.

---

Colin Graham BOTHA. *The French Refugees at the Cape*. Cape Town, Cape Times, 1919. VIII-171 p., 2 cartes et 1 fac-similé.

On a beaucoup parlé des huguenots réfugiés au cap de Bonne-Espérance, mais sans avoir de précisions sur eux. Le livre de M. C. G. Botha est donc bien venu parce qu'il en fournit de décisives et que vraisemblablement il épuise le sujet. Botha avait d'ailleurs eu un précurseur dans le capitaine W. H. Hinde qui, en 1895, avait publié dans le recueil de la Huguenot Society de Londres un travail intitulé : *The Huguenot Settlement at the Cape*.

La colonie du Cap avait été fondée pour fournir de grains, de viande et de légumes les navires qui y relâchaient. Elle constituait pour la Compagnie néerlandaise des Indes orientales une lourde charge qu'on ne pouvait atténuer qu'en augmentant le nombre des colons. Le 3 octobre 1685, le Conseil des Dix-Sept en prit la résolution et décida que l'on comprendrait parmi ces colons des réfugiés français. On désirait particulièrement ceux qui sauraient faire du vinaigre et distiller de

1. Voy. Ch. de La Roncière, *Marine française*, t. IV, p. 132 et suiv.

2. P. 298, l. 21, lire : « no desanimar los Venecianos ».

l'eau-de-vie. Mais seulement deux ou trois réfugiés se montrèrent disposés à aller au Cap. Le 1<sup>er</sup> octobre 1687, les directeurs de la Compagnie nommèrent un comité pour examiner si l'on n'enverrait pas des Vaudois piémontais. Le comité approuva et décida que ceux qui voudraient aller au sud de l'Afrique devraient se présenter aux Chambres d'Amsterdam et de Zélande pour être examinés. On leur promettait un ministre français et le serment d'allégeance fut traduit en français pour leur usage. On devait leur donner, en toute propriété, autant de terres qu'ils pourraient en cultiver et leur vendre à crédit l'outillage et le bétail nécessaire. Les réfugiés vinrent successivement dans sept navires dont le premier mit à la voile le 31 décembre 1687. La durée de la traversée pour ces vaisseaux fut de deux mois et dix jours à six mois. Plusieurs perdirent du monde avant d'arriver au Cap. Les six premiers emmenèrent en tout soixante-sept hommes, trente-trois femmes et cinquante et un enfants; le septième, quarante réfugiés des deux sexes. Après ce gros de l'émigration, une trentaine de réfugiés vinrent encore sur six navires de 1688 à 1700. Le 12 juin 1690, le gouverneur Van der Stel estimait à environ 150 le nombre des huguenots vivant au Cap. Presque tous étaient Français. 2 ou 300 Vaudois de Nuremberg qui avaient d'abord sollicité d'aller au Cap s'étaient finalement ravisés, parce qu'ils « n'aimaient pas la mer et les longs voyages ». Presque tous les huguenots furent établis à environ soixante-dix kilomètres du Cap, dans la superbe vallée du Drakenstein, le long de la rivière Berg, « où les beaux arbres croissent en quantité ». C'était alors la frontière de la colonie. Soixante-cinq fermes leur furent concédées. Quelques autres furent établis dans le district de Stellenbosch (à quarante kilomètres du Cap). Tous étaient fort pauvres. Le gouverneur ayant représenté leur misère à la Compagnie, celle-ci envoya 6,000 rix-dollars (1,250 livres), provenant du fonds des pauvres de l'ancienne colonie de Formose.

Dès le 8 novembre 1688, sur la demande des réfugiés, un maître d'école fut nommé pour enseigner à leurs enfants. A sa mort, en 1723, il n'y avait plus que vingt-trois réfugiés, ne comprenant pas le hollandais. Son successeur parlait les deux langues. Le Drakenstein eut d'abord le même ministre que Stellenbosch, mais en novembre 1689 ses colons pétitionnèrent pour former une congrégation séparée, la promesse leur ayant été faite avant leur départ de Hollande qu'ils auraient leur propre ministre. Rejetée avec indignation par le gouverneur, cette demande fut accordée par le Directoire. Le nouveau consistoire de Drakenstein fut établi le 30 décembre 1691.

Les fermes concédées aux réfugiés étaient disséminées parmi des fermes hollandaises, « pour qu'ils pussent apprendre la langue et les coutumes des Hollandais » et se fondre avec eux. Les réfugiés considérèrent ce mélange comme une vexation et s'efforcèrent de vivre à part des Hollandais. Beaucoup de ces derniers cessèrent d'avoir des rapports avec les Français et plusieurs dirent qu'ils donneraient plu-



tôt du pain à un Hottentot et à un chien qu'à un Français. Mais la fusion des deux races s'opéra néanmoins peu à peu, les réfugiés n'ayant jamais constitué plus d'un huitième de la population européenne. Les directeurs en profitèrent en 1701 pour interdire de prêcher en français à Drakenstein, « afin que cette langue puisse y tomber en désuétude ». Les réfugiés protestèrent et l'ordre semble avoir été d'autant moins observé qu'en 1703 les deux tiers de la congrégation de Drakenstein ne pouvaient encore suivre un sermon en hollandais. Mais, en 1723, il n'y avait plus que vingt-six personnes, toutes âgées, ne comprenant pas le hollandais. En 1726, le sacristain Jérémias Roux fut informé par le Consistoire de Drakenstein qu'il ne devrait plus célébrer les offices en français. Quand l'abbé La Caille vint au Cap en 1752, beaucoup de descendants de réfugiés parlaient encore le français, mais aucun d'eux n'avait moins de quarante ans.

Matériellement, les réfugiés avaient vite prospéré et John Ovington, qui les vit en 1693, dit « qu'ils reconnaissaient leur bonheur d'avoir été transportés ». Le gouverneur paraissait moins enchanté : il écrivait en 1691 de ne pas lui envoyer de Français de qualité, mais seulement des fermiers et des artisans industriels, parmi lesquels les Hollandais et les Allemands surpassaient tous les autres. En 1699, il se plaignait que nombre de réfugiés, ignorant l'agriculture et travaillant peu, fussent une charge pour la Compagnie et le fonds des pauvres. Dans les instructions qu'il laissa pour son fils la même année, il disait que les colons français sont ceux auxquels il faut le moins se fier. Cette méfiance était partagée par le landdrost de Stellenbosch, qui disait en 1705 aux colons de Drakenstein qu'il était sûr que, si les Français attaquaient la colonie, ils se joindraient à eux. Mais, dès l'année suivante, Hollandais, Afrikanders et réfugiés s'étant associés pour protester contre la tyrannie de Van der Stel, on voit l'antipathie contre les réfugiés disparaître. Ils ne paraissent pas avoir introduit de noms français dans la langue afrikander (ceux qu'elle contient viennent du hollandais); seuls, quelques noms de famille et de lieu dont la prononciation a été déformée rappellent aujourd'hui la venue des huguenots.

Le livre de M. Botha se termine par des listes de réfugiés, de baptêmes, de concessions de fermes, et par la copie des documents principaux.

Émile LALOU.

---

Henri HAUSER. *Travailleurs et marchands dans l'ancienne France*. Paris, Félix Alcan, 1920. 1 vol. in-8°, viii-231 pages. (Bibl. générale des sciences sociales.) Prix : 10 fr.

Sous ce titre, M. Hauser a réuni six études qui avaient paru dans diverses revues de 1905 à 1912; il les reproduit sans aucune modi-

fication. Elles sont toutes, d'ailleurs, à des titres divers, fort intéressantes et instructives.

La première, qu'on peut considérer comme l'introduction de tout le recueil, nous donne un aperçu de l'histoire économique en France. L'auteur montre que cette histoire date, en réalité, de la seconde moitié du *xix<sup>e</sup>* siècle, bien que Montesquieu et surtout Voltaire aient indiqué la voie à suivre, et que la Révolution française et la révolution industrielle qui a suivi commencent à donner aux historiens le sens des questions économiques; Guizot et surtout Augustin Thierry se rendent compte de leur importance; Michelet, plus encore, par l'effet d'une géniale intuition. Mais, de véritables spécialistes de l'histoire économique, il n'y en a pas avant la publication de *L'Histoire des classes ouvrières*, de Levasseur (en 1859). C'est à partir de 1875 surtout que cette section nouvelle de la science historique fait de grands progrès en France, en grande partie sous l'influence d'écoles étrangères : de l'école allemande, qui s'est formée dans des Universités supérieurement organisées; de l'école anglaise, suscitée par le développement industriel de l'Angleterre; de l'école russe, qui se préoccupait surtout de la question agraire, si importante dans un pays exclusivement agricole. — M. Hauser décrit ensuite les résultats essentiels obtenus jusqu'à présent par l'histoire de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, cette dernière beaucoup moins avancée. Enfin, il indique avec une grande netteté les principaux problèmes que doit résoudre l'histoire économique et montre les principales sources où elle peut puiser.

Dans une seconde étude, assez courte, l'auteur veut nous donner une idée du parti que l'histoire économique et sociale peut tirer de la géographie humaine, de l'action et de la réaction que le sol et l'homme peuvent avoir l'un sur l'autre. Il prend quelques exemples intéressants : les cultures, les routes, les industries, les établissements humains. Il montre que, « si les causes géographiques sont relativement permanentes, leur action sur l'homme est prodigieusement variable ».

*Une famine il y a 400 ans* : c'est l'histoire, retracée d'après les archives communales, d'une famine qui a désolé la ville de Dijon pendant plus d'un an, en 1529-1530; l'énumération de toutes les mesures que la municipalité a prises pour y parer : achat de blés, organisation d'un grenier d'abondance, vente du blé aux habitants et aux boulangers; réglementation imposée aux meuniers et aux boulangers, qui doivent se conformer aux procédés de fabrication et à la taxation édictés par le corps de ville; enfin, précautions prises contre les spéculateurs, dont il est d'ailleurs malaisé de déjouer les ruses.

*Spéculations et spéculateurs au *xvi<sup>e</sup>* siècle* : c'est la description — pour laquelle on a utilisé les travaux d'Ehrenberg sur les Fugger, de Vigne et de Bonzon sur la banque lyonnaise — des spéculations auxquelles donnèrent lieu le commerce de l'argent et le crédit au *xvi<sup>e</sup>* siècle.

M. Hauser montre l'importance de la place d'Anvers, où fut instituée la première grande bourse du marché financier; il nous donne une idée des grandes opérations accomplies par les spéculateurs de génie que furent les Fugger, les Hœchstetter, les Grimaldi. On voit apparaître au xvi<sup>e</sup> siècle les origines du grand capitalisme, tel que nous le connaissons.

Mais voici les deux études les plus importantes du volume. La controverse sur les monnaies est relative à l'une des questions les plus intéressantes de l'histoire économique : le renchérissement de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Le prodigieux accroissement du prix de la vie, qui a troublé profondément la vie économique et sociale de cette époque, a pour cause essentielle l'afflux énorme de l'argent du nouveau monde, à partir de 1545. Mais la plupart des contemporains ne s'en rendaient pas compte. Ainsi les *Remonstrances et paradoxes du seigneur de Malestroit* (1565), qu'analyse M. Hauser, affirment que, depuis 300 ans, il n'y a pas eu renchérissement de la vie, que toute la perturbation procède de l'abaissement de la valeur de la monnaie de compte (la livre) par rapport à l'écu; telle est, déclare Malestroit, la cause de la ruine des rentiers, seigneurs et officiers, dont les revenus sont fixés en livres et non en écus. Jean Bodin, au contraire, dans son *Discours sur le rehaussement et diminution des monnoyes tant d'or que d'argent*, de 1568, a compris admirablement toutes les données du problème; il a affirmé que la hausse des prix avait pour cause principale l'afflux du numéraire, pour causes secondaires l'exportation et le gaspillage, non moins que le « monopole » des artisans et des marchands. Quant au *Discours* [anonyme] sur l'extrême cherté (1574), il reproduit assez servilement, sans toujours bien les comprendre, les arguments de Bodin. Ce qui montre combien ce dernier était en avance sur son temps, c'est l'ordonnance royale de 1577, qui, pour combattre la hausse de la livre, fixe l'écu à trois livres, ce qui ne devait avoir aucun effet bienfaisant, car le renchérissement provenait de causes économiques profondes que le pouvoir royal était incapable d'entraver.

Sous le titre *Pouvoirs publics*, M. Hauser étudie l'action des diverses autorités sur l'organisation du travail. Dans les villes de commune, c'est la municipalité qui exerce cette action. Elle a un pouvoir de juridiction et un pouvoir réglementaire sur les métiers libres. Lorsqu'un métier est organisé en jurande, que l'initiative vienne des maîtres ou de la ville, ce sont les magistrats municipaux qui doivent ratifier les statuts. Même sur les métiers jurés, ils exercent leur surveillance, ont voix au chapitre pour le recrutement du personnel; ils agissent sur la réglementation industrielle au nom de l'hygiène (par exemple, en ce qui concerne les boucheries), de la santé publique (boulangers), sur le taux des salaires, sur les conditions du travail. Souvent aussi, la commune a ses manufactures municipales. Ainsi, « le droit de la commune, en matière d'organisation du travail, est

illimité ». Dans les villes seigneuriales, qui ne possèdent pas d'organisation communale, le seigneur et ses agents exercent exactement la même autorité. Mais communes et seigneurs subissent de plus en plus la concurrence du pouvoir royal, qui, surtout à partir de la fin du *xvii<sup>e</sup>* siècle, prétend s'ingérer dans tout ce qui regarde le travail industriel. Au *xviii<sup>e</sup>* siècle se fixe définitivement « la théorie royale et mercantiliste de l'économie nationale ». Colbert a beaucoup contribué à la faire triompher, car il considère que l'État doit prendre en main les intérêts économiques de la nation. Les agents royaux se montrent de plus en plus envahissants : lieutenants de police, parlements, intendants, inspecteurs des manufactures, tous contribuent à cette mainmise de l'État sur le travail, et un nouvel organe, le Conseil, puis Bureau du commerce, centralise maintenant, résume en soi toute cette action du pouvoir royal. Il y a là un travail d'unification, qui a été favorisé par tout le développement de la civilisation française, et auquel les intéressés eux-mêmes se sont soumis volontiers, parce qu'il était favorable à leur prospérité. Les agents de l'autorité royale eux-mêmes, dans la seconde moitié du *xviii<sup>e</sup>* siècle, ont préparé la suppression des maîtrises et jurandes, qui ne devait être définitivement accomplie que par la Révolution.

Henri SÉE.

---

Paul ARBELET. *La jeunesse de Stendhal*. Tome I : Grenoble, 1783-1799. Paris, Édouard Champion, 1919. 1 vol. in-8°, xviii-403 pages. (Bibliothèque stendhalienne.) Prix : 15 fr.

Stendhal est à la mode : après une période incertaine où les calomnies de Sainte-Beuve et la déviation du goût l'avaient à peu près classé parmi les écrivains ennuyeux, c'a été, presque sans transition, après les louanges vengeresses de Taine, l'admiration hyperbolique. Aujourd'hui, c'est la gloire. Sans doute, Stendhal garde-t-il quelques adversaires armés; mais sans doute n'oseraient-ils plus le qualifier d'illisible, de fastidieux et d'inintelligent. La formule retentissante de M. André Suarès, suivant laquelle dix livres seulement par siècle méritent l'immortalité, et que, pour le sien, deux au moins sur dix ont été de Stendhal, traduira bien plus vraisemblablement l'engouement passionné et la vogue presque officielle dont le « niais » de Faguet est mieux que réhabilité.

A cette réparation solennelle, la grande édition des *Œuvres complètes*, entreprise par M. Édouard Champion, aura largement contribué. C'est comme un *Appendice aux œuvres complètes* que se présente modestement le livre de M. Paul Arbelet. Excessive modestie : il s'agit d'un effort considérable et heureux. Déjà familiarisé avec la vie et la pensée d'Henri Beyle jusqu'à l'extrême intimité par la publication du *Journal d'Italie*, par les *Soirées du Stendhal-Club*



et plusieurs autres essais très démonstratifs, M. Paul Arbelet élève ici à son écrivain d'élection le monument d'une piété aussi éclairée que fervente. Après ce premier tome, consacré aux seize premières années (1783-1799) à Grenoble, et un deuxième aux trois suivantes (1799-1802) à Paris et à Milan, ne nous annonce-t-il pas une *Vie amoureuse et philosophique d'Henri Beyle* (1802-1806), que, espérons-le, d'autres tranches de biographie prolongeront, jusqu'à restituer un jour le miroir complet d'une éblouissante destinée.

Tout un livre, se demande pourtant en attendant M. Arbelet, était-il bien nécessaire pour raconter les premières années de Stendhal ? La réponse est que la formation d'une âme aussi complexe, aussi mêlée et subtilement contradictoire, lui a semblé le plus intéressant des problèmes moraux ; mais un problème que quelques tableaux en raccourci ne suffisaient pas à résoudre, et pour lequel il fallait la plus patiente analyse des atavismes, du tempérament et des influences. De là, un livre d'histoire, d'histoire psychologique et nuancée, également distant d'un enthousiaste égarement et d'une défiante antipathie, et, pour prendre son propre mot, un « roman vrai ».

De l'historien, M. Arbelet a toutes les primordiales qualités : une patience d'investigation vraiment bénédictine, une prudence remarquable dans l'appréciation, un soin permanent de la vérification poussé jusqu'à la minutie. Il ne se laisse pas aller non plus, comme c'est si souvent le cas des biographes, à l'inconsciente apologie ; bien qu'il aime son Stendhal, il ne se laisse pas fasciner par lui ; il garde intacts sa faculté d'observation et son sens critique. Il reconnaît que Beyle n'eut ni beaucoup d'idées ni beaucoup de curiosité (p. III). On répondra que Beyle l'avait confessé lui-même ; mais il ajoute que de ces idées il ne faut s'exagérer ni l'originalité ni la profondeur. L'écrivain a composé « hâtivement » (p. IV), entassé pêle-mêle. L'homme n'a pas été toujours exempt de cynisme (p. 75) ; par contre, il fut à tout âge la dupe de ses chimères et le jouet de son cœur (p. 159), précurseur du réalisme qui ne voyait rien de la réalité.

On lira avec un plaisir extrême, même après tant d'autres essais, d'ailleurs sporadiques, de beylistes, la patiente enquête sur les origines de Stendhal (livre I, p. 5 à 64), origines et influences paternelles contre lesquelles la vie de l'enfant fut une perpétuelle réaction, origines et influences maternelles infiniment plus décisives, car il fut, de cœur et d'esprit, beaucoup moins Beyle que Gagnon. Sur cette mère, qui lui laissa un héritage très varié de vertus aimables et aussi de passion concentrée, il y a des pages pénétrantes, comme aussi sur les années heureuses de la première enfance (livre II, p. 65 à 82), dans une vieille maison maussade et laide du vieux Grenoble, faite pour abriter de petites vies monotones et étriquées, celles des Beyle ; années qu'embellit pourtant la grâce lumineuse d'Henriette Gagnon, cette mère tôt disparue ; — et sur les années amères (livre III, p. 83 à 144), après la mort de celle-ci, qui fut vraiment l'évé-

nement capital de sa vie, et qui, en inclinant sa destinée des sinécures provinciales vers les voyages mélancoliques et du confort vers l'aventure, lui permit de donner, dans une « vie incohérente d'artiste et de soldat », la mesure de son génie. C'est enfin la conquête de la liberté (livre IV, p. 145 à 197), au sortir de la tyrannie de l'abbé Railane, l'accès aux livres, une « furie de lecture », la découverte de Jean-Jacques Rousseau. Ainsi, à quinze ans, est-il déjà, quand il rêve la vie, à peu près le même que lorsque plus tard il la vivra, avec son développement « excessif et presque monstrueux » de l'imagination romanesque, avec son goût de la négation religieuse, avec son enthousiasme passionné pour la Révolution enfin, qu'il aime d'ailleurs, moins pour ses principes que pour ses spectacles, et dont il raille non pas les idées abstraites, mais l'héroïsme et le panache (p. 199 à 236). C'est pour avoir vu passer devant la maison de son grand-père, du balcon de la place Grenette, la Révolution dauphinoise, « avec ses fêtes, ses ivresses et ses morts », que cet adolescent enfiévré et brûlant devint révolutionnaire. Un jacobin de salon d'ailleurs, qui n'aimait que de loin la foule « vulgaire » et « sale » et qui, comme tant d'autres depuis, fut démagogue sous des lambris.

Ajoutons encore deux excellents chapitres, l'un sur Beyle à l'École centrale de Grenoble, ses professeurs, leurs enseignements et ses camarades (p. 235 à 326); l'autre, en conclusion, sur son départ du Dauphiné et sa découverte de la vie, à une époque où la capitale provinciale semble avoir offert bien des possibilités de plaisir à un jeune homme ardent et raffiné comme lui.

La minutie de cette biographie n'apparaîtra pas comme inutile. Stendhal, homme de peu d'idées, ne fit, tout le long de sa vie, que développer celles qu'il a entrevues dans sa jeunesse et auxquelles, à quinze ans, il s'est définitivement fixé. Stendhal, homme de sensibilité hyperesthésiée, a appris tôt à sentir, et jamais peut-être ne sentit si fort qu'avant la maturité. Ni son esprit ni son cœur n'ont changé après la vingtième année. Son portrait de jeunesse est donc un portrait véritable.

Comme M. André Beaunier pour son Joubert, comme Albert Casagne pour son Chateaubriand, M. Paul Arbelet n'a pas isolé Beyle de son cadre. Les hommes et les choses de son temps animent ce livre attachant que tous les stendhaliens aimeront.

Roger LÉVY-GUENOT.

---

Henri PRENTOUT. **Histoire d'Angleterre depuis les origines jusqu'en 1919.** Paris, Hachette, 1920. In-16, XII-1188 pages. Prix : 25 francs.

Les historiens et le grand public accueilleront avec une égale sympathie ce livre clair et substantiel, plein de choses et facile à consul-

ter, précieux instrument de travail enrichi de la substance des plus récents travaux, remarquable synthèse qui pour longtemps sera définitive. Peut-être se portera-t-on d'abord, avec une légitime curiosité, vers les derniers chapitres, où M. Prentout étudie ces deux faits essentiels qui n'ont pas achevé de développer sous nos yeux toutes leurs conséquences : l'avènement de la démocratie anglaise, la formation de l'Empire britannique. Qu'il s'agisse de l'évolution économique et sociale, du mouvement religieux, artistique ou littéraire, de la crise des Lords ou des affaires étrangères, il y a dans ce manuel tout un ensemble de notions précises et sûres qui aideront à mieux connaître un peuple dont il est plus que jamais indispensable d'étudier le caractère et l'histoire. Quelles sont les grandes crises de l'histoire irlandaise jusqu'en 1918? Où en est le mouvement ouvrier et socialiste depuis 1895 et quelle a été, depuis 1900, l'attitude du *Labour party*? Quel rôle ont joué dans l'Europe contemporaine des hommes tels que Canning et Palmerston, Gladstone et Chamberlain, Asquith et Lloyd George? Toutes ces questions que l'actualité nous impose se trouvent ici posées, discutées, élucidées. Puis, avec un guide aussi averti et de si agréable compagnie, le lecteur remontera plus aisément dans le passé et il comprendra mieux l'intérêt des époques plus lointaines, dont la connaissance a été renouvelée par une foule de travaux d'érudition ou par quelques grandes œuvres historiques : la Révolution parlementaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, le moyen âge. Il suffit de parcourir la bibliographie placée par M. Prentout à la fin de son volume pour voir quelle large part les savants français ont eue dans ce travail. D'autre part, un réveil historique incontestable s'est manifesté en Angleterre et il est curieux de constater comment l'école historique anglaise s'est progressivement émancipée des influences germaniques. Kemble, Freeman, Stubbs, prenant leurs modèles et puisant leur inspiration chez les historiens d'Allemagne, avaient été portés « à ne voir dans le peuple anglais que l'élément anglo-saxon, à faire dériver toutes ses institutions politiques et sociales des institutions des peuplades primitives germaniques ». Puis une réaction contre le germanisme s'est fait jour : on a rendu sa place dans la formation du peuple anglais à l'élément celtique, on a dégage l'importance de l'élément romain et scandinave, on étudie la valeur

1. M. Prentout, rencontrant sur son chemin Philippe II, le grand adversaire d'Élisabeth, l'exécute en une formule fort jolie, mais sans doute injuste : ce prince, dit-il (p. 345), était « toujours en retard d'une idée, d'une année, d'une armée et d'une flotte ». Sans doute, M. Prentout n'avait pas à nous faire le portrait de Philippe II, mais il m'inquiète de trouver en sa bibliographie une référence au seul ouvrage de Fournier, qui n'a guère mis en œuvre que les documents hostiles à Philippe II et qui accepte notamment, avec une incroyable légèreté, les anecdotes et les fables répandues par Guillaume d'Orange. Il serait déplorable que l'on continuât à regarder cet ouvrage comme la judicieuse synthèse de tout ce qui a été écrit sur le monarque espagnol.

de l'apport normand dans les institutions et dans la civilisation. Ces précisions à venir, nul n'est plus qualifié que M. Prentout pour nous les apporter. N'a-t-il pas consacré de pénétrantes analyses<sup>1</sup> à l'histoire de la Normandie, « trait d'union entre la France et l'Angleterre<sup>2</sup> » ? Car l'histoire de la Normandie s'est un jour confondue avec celle de l'Angleterre : le duché a marqué profondément de son empreinte, de son sceau, le royaume que conquièrent ses enfants, et c'est vraiment en 1066, suivant la remarque déjà faite par Boutmy, que se dessine et s'accuse « la pente sur laquelle s'est déroulée toute l'histoire des institutions politiques anglaises ». Au surplus, il y a toujours eu entre la France et l'Angleterre un échange perpétuel d'idées, de connaissances, d'impressions artistiques et littéraires. De là, dans l'histoire des deux pays, un remarquable parallélisme que M. Prentout s'est efforcé de mettre en lumière. Comparer le mouvement lollard du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle à notre Réforme du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle et le schisme anglican de 1530 au gallicanisme de 1688, rapprocher les deux Révolutions de 1640-1648 et 1789-1793, évoquer Bonaparte à propos de Cromwell, c'est ajouter un intérêt plus puissant à l'étude des choses anglaises, c'est contribuer à les rendre plus vivantes et plus accessibles au public français.

Louis VILLAT.

---

Ch. RIST. *Les finances de guerre de l'Allemagne*. Paris, Payot, 1921. In-8°, xiv-294 pages. Index. Prix : 15 fr.

Ceci est, dans toute la force du terme, un ouvrage capital. Sans doute la *Revue historique* n'a pas à se prononcer sur la partie doctrinale du livre. Mais, avant tout, ce livre est un livre d'histoire, le livre d'un historien qui sait rassembler les faits et les textes et qui sait lire, même quand les textes essaient de taire ou de travestir la vérité. Que, deux ans seulement après la paix, puisse paraître cette histoire financière de la guerre chez l'un des principaux belligérants, et que cette histoire soit à ce point solide, qu'elle sente si peu l'improvisation, voilà qui fait le plus grand honneur au labeur, à la largeur d'intelligence, à la force de pénétration de l'auteur. De nombreux ouvrages économiques sur la guerre, publiés en diverses langues, furent des plaidoyers. Celui-ci, encore une fois, est une histoire, écrite sans aucun parti pris de dénigrement ou d'aveugle admiration.

Une histoire d'abord de la préparation financière de la guerre par l'Allemagne. Par une patiente et soigneuse analyse des bilans des banques, par une étude attentive de la politique de la *Reichsbank*

1. *La Civilisation française*, juillet-août, septembre-octobre 1919, mars 1920.

2. L'expression a été employée par M. P. Yvon dans une récente thèse de doctorat d'Université : *Traits d'union normands avec l'Angleterre avant, pendant et après la Révolution* (Caen, 1919, 374 pages).



et des mouvements du marché monétaire allemand, M. Rist établit que ces préparatifs financiers, mentionnés dans les fameux rapports secrets du 19 mars 1913, « commencent au lendemain d'Agadir ». Les trente-cinq pages, d'une admirable texture, que M. Rist consacre à ces préparatifs, sont, dans leur sérénité même, l'une des plus fortes preuves que nous ayons de la préméditation allemande. « Ainsi l'Allemagne, conclut-il, entraînait dans la guerre après une longue préparation financière, son plan achevé, ses précautions prises... Et, tout de suite, l'énergie avec laquelle intervint la *Reichsbank* montra qu'elle n'était pas prise au dépourvu ».

La politique financière qui a permis à l'Allemagne de vivre cinq ans est surtout l'œuvre d'un homme, non pas de Helfferich, mais de Havenstein. Au premier remonte la responsabilité de la politique budgétaire, qui « porte la marque de la légèreté et de l'insincérité ». Au second revient le mérite de la politique monétaire et de celle des emprunts.

M. Rist est loin d'admirer sans réserve cette politique. Il montre combien elle était compliquée et souvent menteuse. La création, à côté de la monnaie métallique et des billets de banque, « d'une troisième monnaie », les *Reichskassenscheine*; l'assimilation de ces bons impériaux au métal pour constituer l'encaisse liquide de la banque d'Empire; enfin l'apparition, à côté des billets et des bons, d'une « troisième catégorie de monnaie de papier », les *Darlehenskassenscheine*, c'est ce que M. Rist n'hésite pas à nommer des « trucs » trop ingénieux, destinés à tourner la fameuse règle du tiers « en ayant l'air de la maintenir ». Il y avait là un édifice singulièrement fragile, qui ne se pouvait consolider que par la victoire. Si la victoire était venue, avec les conséquences économiques que les Allemands les plus modérés affichaient l'intention d'en tirer, nul doute que l'œuvre de Havenstein apparaîtrait aujourd'hui comme le chef-d'œuvre de l'habileté financière.

Telle quelle, elle a permis de mobiliser au service de la guerre allemande la richesse allemande. Il est tout à fait injuste de parler, comme on l'a souvent fait chez nous, de « superposition extravagante d'emprunts sur des avances et d'avances sur des emprunts ». En autorisant les souscriptions sur avances, le gouvernement allemand n'a rien fait qui ne se soit fait (et qui ne se fasse encore) ailleurs. « C'est une des nombreuses méthodes de création monétaire que tous les belligérants se sont vus forcés d'adopter. » L'hypocrisie est ailleurs. Elle est où nous venons de le dire, dans la création d'une encaisse-papier mensongèrement confondue avec une encaisse métallique. Hypocrisie dont le public était complice. « Pas plus pour sa dette à l'égard de la banque que pour son papier-monnaie, l'Allemagne n'a désiré la clarté. » A cette ignorance volontaire, M. Rist oppose la sincérité des bilans de la Banque de France.

Il montre également que, si l'Allemagne, en apparence, a su éviter

le moratorium, ce n'est pas qu'elle ait témoigné d'une élasticité économique comparable à celle de l'Angleterre, c'est que, par une autre série d'artifices, elle a « substitué le moratorium individuel au moratorium général ».

Un autre mensonge financier allemand, c'est celui qui consiste à dire que le blocus renforçait la situation de l'Allemagne, en supprimant l'importation et les dettes extérieures.

Il est exagéré, à mon sens, d'écrire avec M. Rist (p. 72) que « leurs dettes étrangères, dont ils n'ont même plus à payer les intérêts (?), ne pèsent pas très lourd sur les épaules des Alliés, malgré leurs chiffres nominaux que la baisse de change ne cesse de grossir ». Toujours est-il que l'Allemagne s'est trouvée aux prises avec un problème singulièrement plus délicat : « Se contenter de sa seule épargne. » Le fait indéniabie, c'est qu'elle l'a résolu. M. Rist, trop bon historien pour se laisser décevoir par les théories, ne dit pas : « Cela ne se pouvait. » Il dit : « Cela se fit. » L'histoire des emprunts allemands est la partie essentielle de sa démonstration.

Dans son histoire des impôts, il établit que le contribuable allemand était au début du siècle un des moins imposés parmi les habitants des grands États. La charge du contribuable prussien était de 42 marks 50 par an (taxes communales, régionales et nationales), celle du Français de 79 m. 57, celle de l'Anglais de 101 m. 44. La marge imposable était donc plus grande en Allemagne qu'ailleurs. Si pourtant l'Empire n'a pas demandé tout d'abord à ses sujets un effort fiscal comparable à l'admirable effort anglais ni même au médiocre effort français<sup>1</sup>, c'est toujours pour la même raison : la guerre devait être brève, et l'indemnité devait faciliter la liquidation de l'opération. C'est seulement quand les difficultés commencèrent qu'il fallut demander à l'impôt des ressources pour l'Empire. Ces difficultés même, et la multiplication indéfinie du papier-monnaie, révélèrent des phénomènes qu'il fallut bien voir, auxquels Helfferich essaya de trouver des explications rassurantes, mais qui n'en étaient pas moins des causes de ruine, comme l'effondrement du mark. Se consoler de cet effondrement en prophétisant le « détronement de l'or », voilà qui faisait honneur à la capacité allemande de créer des systèmes, mais ce n'est pas avec de la métaphysique que l'on redresse une situation économique.

La victoire et l'indemnité<sup>2</sup> ayant manqué, la politique de Havenstein a échoué, et l'Allemagne s'est trouvée, encore plus que les autres belligérants, devant cette « plaie sans cesse ouverte et qui infeste l'orga-

1. Je ne parle que de l'effort demandé au contribuable français dans les premières années de la guerre.

2. La *Revue historique* n'est pas le lieu où pourrait s'exposer et se discuter la très intéressante critique que fait M. Rist de la théorie (il dit même du paradoxe) de l'indemnité. Il y a certainement, dans ces pages, bien des choses qui auraient pu servir à ceux qui, en fin de compte, se sont trouvés les vainqueurs — pages dont certaines avaient paru, dans les revues, à l'heure utile.

nisme entier, le déficit budgétaire ». M. Rist montre que le grand mérite d'Erzberger fut d'essayer de fermer cette plaie. Dans un appendice sur « la situation financière de l'Allemagne en juillet 1920 », il démonte pièce à pièce le budget allemand, et il n'a pas de peine à prouver que les comparaisons établies entre les charges effectives de l'Allemagne et celles de la France et de l'Angleterre « ne donnent pas de l'effort allemand l'impression favorable que la presse et le gouvernement du Reich en voudraient suggérer ». La formidable campagne inaugurée par le livre de J.-M. Keynes, et contre laquelle n'ont réagi qu'avec mollesse certains économistes des pays alliés, cette campagne ne saurait prévaloir contre ces faits : « La charge par tête... est en Allemagne moindre qu'en France... Ce peuple de soixante millions d'hommes est moins obéré que le nôtre. » Voilà, n'est-il pas vrai ? qui éclaire la question des réparations.

Mais nous ne nous aventurerons pas davantage sur ce terrain, qui confine à la politique actuelle. Nous avons dit que nous ne jugerions le livre de M. Rist que comme un livre d'histoire. Nous tenons à répéter qu'il est peu de contributions aussi solides à l'histoire de la grande guerre. Comme la politique financière de l'Allemagne a ressemblé à celle des autres États, comme elle leur a parfois servi de modèle, comme cette politique n'a été, en somme, qu'un cas particulier — un cas extrême — de la politique financière des belligérants, on voit quelle est la portée générale de cet excellent ouvrage. Il honore la science française.

Henri HAUSER.

---

P.-G. LA CHESNAIS. *Les peuples de la Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix*. Paris, éditions Bossard, 1921. 1 vol. in-16, 218 pages, avec 3 cartes. Prix : 9 fr.

C'est une étude très utile et fort intéressante, que recommandent une documentation très sûre et une information très étendue, et qui nous fournit une foule de renseignements sur des faits peu connus dans l'Europe occidentale. L'effondrement du tsarisme a posé la question particulièrement difficile de la Transcaucasie, où se trouvent aux prises diverses nationalités, qui peuvent d'autant plus difficilement s'accorder qu'on y rencontre un grand nombre de races, différentes par les mœurs et les religions, et qui nulle part ne forment un groupe compact. A l'ouest sont les Géorgiens, au sud les Arméniens, à l'est les Tartares ; mais presque partout ces populations s'entremêlent, et c'est ainsi qu'à Tiflis les Géorgiens ne forment qu'un cinquième de la population. Puis, dans tout le pays, un assez grand nombre de Russes, fonctionnaires et colons. La politique extérieure, qui a imposé à ces diverses populations des orientations différentes, a eu

pour effet de les séparer encore plus profondément les unes des autres.

L'auteur étudie successivement l'influence exercée par la guerre et la révolution bolcheviste sur la Géorgie, l'Arménie, les Tartares. La Géorgie, qui vit dans l'orbite de l'Empire russe depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le commencement du XIX<sup>e</sup>, se montrait en somme satisfaite de cette domination qui la protégeait contre les Turcs. Lorsque la guerre éclata, ce fut un comité peu nombreux de Géorgiens qui traita avec la Turquie, en octobre 1914, pour faire reconnaître l'indépendance de la Géorgie. Rien d'étonnant qu'à la suite de la révolution russe Noë Jordania, chef du parti social-démocrate, se soit prononcé contre l'indépendance, pour le rattachement à la Russie. Mais la révolution bolcheviste changea totalement l'attitude des Géorgiens, qui décidèrent la création d'un Parlement transcaucasien indépendant. Puis, l'armée russe s'étant débandée, il fallut entamer des pourparlers avec la Turquie, renoncer à l'union avec la Russie. En mai 1918, les Géorgiens proclamèrent leur indépendance, ce qui eut pour conséquence la création de la république tartare de l'Azerbeïdjan, puis la proclamation d'indépendance de l'Arménie. Les Turcs ayant envahi la Transcaucasie, les Géorgiens durent demander la protection des Allemands. A l'armistice, les Allemands quittèrent le pays et furent remplacés par les Anglais.

M. La Chesnais consacre un chapitre très nourri à Bakou, la ville du pétrole, dont l'importance économique s'est accrue d'une façon prodigieuse depuis 1870; c'est un centre industriel isolé au milieu d'un pays agricole, comprenant 100,000 Russes, 60,000 Arméniens et une population tartare, élément tout à fait inférieur. Il n'est pas étonnant que, dès mars 1918, Bakou se soit proclamé république indépendante. Un soviet fut créé sous la présidence de l'Arménien bolcheviste Chaoumian, mais dans lequel les tendances non bolchevistes étaient représentées. Bakou s'opposa énergiquement aux Turcs et, si la ville succomba après quatre mois de siège, si sa prise entraîna le massacre de 20,000 Arméniens, sa résistance constitua cependant un échec grave pour la politique allemande et turque.

La république d'Azerbeïdjan fut une création tout artificielle (le nom a été emprunté à la province persane voisine). Cette république fut établie par l'aristocratie des propriétaires tartares, qui ne forment que 3 % de la population; c'est un pays fertile, grâce aux travaux d'irrigation créés par les Européens, et qui par conséquent aurait tout avantage à être protégé par la Russie, car les Turcs sont incapables de toute organisation technique. Dans l'idée d'Enver Pacha, l'Azerbeïdjan devait s'étendre sur 140,000 kilomètres carrés, englober Batoum sur la mer Noire et comprendre une population de trois millions d'habitants; ce serait une province turque dont l'Arménie ne formerait qu'une enclave. M. La Chesnais montre que les Anglais commirent la faute de soutenir contre les Russes la république



d'Azerbeïdjan et de faire ainsi le jeu des Turcs et du gouvernement bolchevik.

L'Arménie a été particulièrement victime de la politique générale pendant la guerre et depuis la paix. La question arménienne est très malaisée à résoudre et d'autant plus que, politiquement, l'Arménie comprenait deux parties : une Arménie russe, persécutée par le tsarisme, mais relativement tranquille, et une Arménie turque, où des massacres étaient continuels. Les Arméniens russes, souvent très assimilés à la civilisation russe, se seraient volontiers rattachés à une Russie démocratique, mais ils ne forment, avec les Arméniens turcs, qu'une seule nationalité, et le grand parti arménien, le *dachnaktzou-sioun*, est essentiellement un parti national. Au congrès d'octobre 1917, les Arméniens russes décident de se rattacher à la république fédérative de Transcaucasie. Mais, à la suite de la révolution bolcheviste et du traité de la Géorgie avec les Turcs, l'Arménie se proclame indépendante. La situation si difficile de l'Arménie ne fut guère améliorée par l'armistice; elle eut à soutenir la guerre contre la Géorgie et était sans cesse menacée par les Turcs. M. La Chesnais montre avec une grande netteté la faute que commit l'Angleterre en ne soutenant qu'insuffisamment les Arméniens, contrairement à son véritable intérêt, comme le déclarait Lord Bryce : l'Arménie est le passage naturel entre l'Anatolie et la Caspienne; soutenir les Arméniens, c'est lutter de la façon la plus efficace contre la Turquie. Les Anglais décidèrent de se retirer du pays, et, en fait, ils abandonnèrent l'Arménie (en août-septembre 1919), même lorsque les États-Unis eurent refusé le mandat arménien. Aujourd'hui, la petite république d'Érivan est menacée de toutes parts, excepté au nord. Les Alliés ne la protègent réellement pas; Lloyd George a déclaré cavalièrement, dans un discours récent, que c'était aux Arméniens à se défendre eux-mêmes et qu'on ne leur accorderait qu'un secours purement moral. Cependant, c'est grâce à l'Arménie que la Géorgie a pu conserver son indépendance et que la Transcaucasie n'est pas tombée sous la domination turque.

M. La Chesnais conclut que la situation de l'Arménie et même celle de la Géorgie restent précaires, parce qu'elles n'ont pas de protection efficace : elles sont isolées au milieu du monde turc et elles ne pourraient être assurées de l'avenir qu'à la condition d'avoir l'appui d'une Russie démocratique.

Henri SÉE.

---

Julien BONNECASE, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux.

**La notion de droit en France au XIX<sup>e</sup> siècle.** (Contribution à l'étude de la philosophie du droit contemporaine). Paris, F. de Boccard, 1919. (Bibliothèque de l'histoire du droit et des institutions, t. XVIII.) Prix : 12 fr. 50.

Ce livre rentre pleinement dans le cadre des préoccupations des lec-

teurs de cette revue : c'est en effet l'histoire des doctrines françaises sur le fondement même de toute pensée juridique, la notion de droit.

Composé pendant la guerre et fruit des réflexions qu'elle suggéra, cet ouvrage a pour tendance générale d'élever la notion du droit à la hauteur d'un principe éternel, intangible, immuable, disons tout, « immanent ». L'auteur veut nous montrer les doctrines juridiques de la France au XIX<sup>e</sup> siècle se rattachant, de plus ou moins loin, à cette idée supérieure; la pensée française faisant bloc dans une croyance, généralement admise, en un idéal juridique, s'opposant à la conception allemande réaliste et étatiste du droit<sup>1</sup>.

La croyance à un principe supérieur du droit a, en effet, dominé en France au XIX<sup>e</sup> siècle nos luttes politiques, religieuses ou sociales. Chaque parti l'admet en s'en réclamant, chaque opinion l'avoue du fait même qu'elle l'invoque. Législateurs, commentateurs, jurisprudence attestent en toute occasion la notion de droit. L'Alsace-Lorraine séparée de la France s'en réclamera passionnément, appuyée par toute l'opinion française. Y a-t-il pourtant dans ces allusions incessantes à la notion de droit un élément caractéristique de la France du XIX<sup>e</sup> siècle? N'est-ce pas plutôt la protestation éternelle et nécessaire de tout être lésé et sans recours meilleur?

Il faut bien conclure de l'exposé si clair et si documenté de M. Bonnecase que, si l'opinion juridique française s'étend assez volontiers à reconnaître la notion de droit, elle borne en général son accord à cette seule expression. Dès que se pose la question de la nature de la notion de droit, les avis divergent. La notion de droit est pour les uns un pur fait du domaine des constatations : le fait de la solidarité pour M. Duguit, ou encore le fait de l'interdépendance sociale. Pour d'autres, elle apparaît comme un principe supérieur dont chaque doctrine, à sa manière, s'efforce de dégager la base. — La doctrine psychologique veut voir dans le droit tantôt un produit des consciences individuelles se formant sous l'empire des opinions et des besoins du moment, tantôt la résultante d'une conscience sociale collective (M. Tanon), tantôt enfin une donnée immédiate de la conscience, identique chez tous les hommes, dans tous les temps, parce qu'inhérente à la nature humaine (Aucoc, M. Pillet). — La doctrine métaphysique prolonge dans le domaine de l'inconnaissable les conclusions les plus avancées des doctrines psychologiques. Pour Delvincourt, Demante, Demolombe, le droit est une idée supérieure d'origine divine, éternelle et immuable, conscience pour tout homme. D'autres prétendent que l'idée de droit ne peut être perçue qu'au moyen de la raison et par une pénible élaboration; ils entendent réserver aux plus sagaces le monopole d'en dégager les

1. M. Bonnecase repousse comme contraire à nos traditions juridiques françaises certain mouvement doctrinal fort renseigné sur le droit allemand d'avant guerre. C'est ainsi qu'il est d'une sévérité peut-être excessive pour l'œuvre de R. Saleilles, qui eut au moins le rare mérite de charmer une génération si elle ne parvint pas toujours à la convaincre.

contours (Duranton). L'œuvre magistrale de M. Gény se rattache à la conception métaphysique du droit. — Enfin, les doctrines religieuses apparaissent nécessairement une fois qu'on est lancé sur la pente de la métaphysique. Tout esprit rattaché à une religion précise transforme inévitablement une vague conception métaphysique du juste en un acte de foi religieuse. Marcadé, Vareilles-Sommière, Coquille, Lucien Brun l'ont fait pour la doctrine catholique, et leur œuvre est le point extrême de cette gradation où nous venons de voir chaque philosophe du droit apporter selon ses préférences une dose toujours croissante d'idéal.

Le contenu de la notion de droit est tout aussi discuté que sa nature. Certains la conçoivent comme une forme vide, susceptible de renfermer un contenu variable selon les lieux et les temps (Saleilles, Labbé). D'autres précisent tout au moins dans leurs termes la substance du droit : ce serait l'utilité générale, le bien commun, la solidarité en un mot (M. Tanon). — La doctrine métaphysique d'un droit naturel universel et immuable voulait jadis trouver dans le for intérieur d'un chacun le code modèle avec les rubriques : propriété, prescription, contrat, testament, succession ab-intestat; elle se borne maintenant à affirmer l'existence d'un principe supérieur de respect de la personnalité humaine. A cette école individualiste et libérale se rattachent avec certaines nuances le philosophe Caro, MM. Beudant et Michoud.

Sur la fonction de l'idée de droit, l'entente entre théoriciens n'est point meilleure. La notion de droit semblait à Oudot un idéal plus ou moins réalisable; elle présente un caractère impératif aux yeux de M. Planiol. Son action s'étend même au domaine judiciaire; mais M. Gény fait acte de prudence en ne permettant au juge et à l'interprète de ne l'invoquer que sur la base et par le moyen du droit positif. Dans le domaine législatif, tantôt le droit naturel est vanté comme un code de préceptes supérieurs aux lois positives (Bélimé), tantôt comme une simple directive guidant le législateur, chargé de réglementer les rapports sociaux (M. Gény). Pour certains (M. Duguit), le droit social aux mains d'un état tout-puissant donne comme but à chaque disposition législative le renforcement de la solidarité et le développement du bien commun. (Le qualificatif des lois sociales appliqué de nos jours à des mesures de pur droit privé procède de cette conception.) Les doctrines métaphysiques, au contraire, maintenant leur point de vue individualiste, opposent aux fantaisies du législateur la barrière des droits individuels. Elles ne tracent pas de ligne de conduite, leur action est purement négative.

La protection des libertés de l'individu ou des groupes, assurée par cette doctrine métaphysique de la notion de droit, semble pour l'auteur présenter les meilleures garanties non seulement d'équilibre interne des divers éléments d'une même nation, mais aussi d'équilibre international. Il ferait volontiers de cette théorie la conception

traditionnelle du droit en France<sup>1</sup>, et son exposé historique n'a peut-être pas d'autre but que de dégager par la réfutation de tous systèmes contraires la doctrine à laquelle il donne ses préférences. Il ne saurait lui en être fait grief; les événements des dernières années devaient fatalement conduire à son apogée l'idéalisme juridique, auquel tendait indiscutablement depuis 1870 le plus fort courant d'opinion en France. Il est intéressant que les conceptions métaphysiques de la notion de droit aient été ainsi savamment synthétisées et affirmées avec autorité par l'un des meilleurs esprits de la philosophie française contemporaine du droit. Que l'auteur nous permette seulement certaines réserves sur ces prévisions d'avenir. Écrirait-il aujourd'hui, d'ailleurs sans réserves, certaines lignes sur l'idéalisme juridique de toutes les nations alliées et sur le « réalisme » de nos seuls adversaires?

F. JOÜON DES LONGRAIS.

1. La conception traditionnelle de la France, celle du moins qui peut invoquer le plus long passé, n'est-ce pas plutôt l'idée du droit coutumier fondé sur une longue expérience des faits et sur une tradition toujours respectable? La coutume, produit réellement autochtone, œuvre de notre race, ne se trouvait pas à la merci des fantaisies d'un législateur. On se posait moins la question de l'existence d'un droit naturel dans notre ancienne France, parce que le fondement du droit positif était mieux établi et moins discuté. Ne ressort-il pas des divergences précédemment exposées sur la notion de droit une crainte permanente de notre France du XIX<sup>e</sup> siècle vis-à-vis de l'œuvre possible de son législateur. D'aucuns veulent étendre son action sociale à l'extrême, tandis que d'autres s'essaient à lui imposer le frein quelque peu théorique des droits individuels. La genèse coutumière du droit ne donnait-elle pas plus de garanties, tout en sauvegardant également la marche incessante du droit?

---



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

**Histoire générale.** — Mario CASOTTI. *Saggio di una concezione idealistica della storia* (Firenze, Vallecchi editore [1920], in-8°, 446 p.; prix : 12 l.). — Id. *Introduzione alla pedagogia* (Ibid., in-8°, 105 p.; prix : 3 l. 50). — Cet essai sur une conception idéaliste de l'histoire n'est guère de la compétence de la *Revue historique*; c'est un livre de philosophie, de métaphysique. L'auteur combat la conception réaliste et empirique. Les sciences de la nature, déclare-t-il, peuvent se contenter du pur empirisme, car elles n'étudient pas les forces spirituelles. Mais l'histoire se trouve en présence de faits qui concernent la mentalité humaine, le vouloir humain. Il ne suffit pas de les décrire tels qu'ils se sont passés dans l'espace et dans le temps. On est amené à dépasser cette conception purement empirique, car on entre dans le domaine des concepts de l'esprit. L'histoire consiste précisément à maintenir « actuelle dans l'esprit » toute la réalité fugitive des faits. Voilà donc un acte de conscience qui échappe au monde des simples phénomènes. La conception idéaliste de l'histoire a pour effet d'identifier l'histoire et la philosophie, de dépasser l'étude subjective et particulière des faits pour arriver à concevoir la réalité dans sa vérité objective et universelle. La philosophie de l'histoire nous donne donc une vue plus profonde des choses que l'historiographie, qui ne se propose que la connaissance des faits. Grâce à cette philosophie idéaliste, les histoires particulières (des sciences, des arts, de la philosophie, etc.) prennent contact les unes avec les autres et nous permettent de saisir des vérités d'un caractère général. Sans doute, la conception idéaliste que préconise M. Casotti peut ne pas être inutile même aux historiographes, car elle contribue à leur faire comprendre les limites de leur science. Ce qui est vrai, c'est que l'histoire n'est pas un ordre de connaissances qu'on puisse assimiler aux sciences de la nature, puisque les événements historiques traduisent des faits de conscience, révèlent des démarches de la mentalité humaine. L'histoire ne se prête pas non plus, comme les sciences de la nature, à la méthode purement expérimentale; les matériaux dont elle dispose sont d'un tout autre caractère.

L'*Introduction à la pédagogie*, du même auteur, est animée de la même conception idéaliste. La pédagogie ne peut, comme les autres arts pratiques, s'appuyer principalement sur l'expérience, car ce n'est pas sur une science de la nature qu'elle se fonde; elle a affaire à l'esprit humain, à l'âme humaine. Aussi les données, qui peuvent être

fournies par la psychologie, par l'éthique, par la sociologie, ne sont-elles pas suffisantes pour indiquer les règles que la pédagogie devra suivre. La pédagogie est donc non une science empirique, mais une science philosophique. Les données fournies par l'expérience ne peuvent avoir une application pratique que si elles ont une véritable valeur éducative; il faut les confronter toujours avec la conception idéaliste qu'on s'est formée de l'éducation. La nature particulière de l'âme humaine distingue forcément les procédés dont use l'éducation de ceux qui sont pratiqués dans l'élevage; et il faut toujours tenir compte de l'action qu'exerce l'âme de l'éducateur sur l'âme de celui qui est soumis à sa direction. Cette influence, rien ne peut la remplacer; et c'est ainsi que l'école de la vie ne doit pas être considérée comme vraiment éducative, car souvent elle peut avoir une action dissolvante sur des âmes qui ne sont pas encore formées. H. S.

— George O'BRIEN. *An Essay on mediaeval economic teaching* (Londres, Longmans, 1920, in-8°, viii-242 p. Index). — Dans un esprit de vive sympathie pour les doctrines sociales du catholicisme, M. G. O'Brien a repris un sujet bien souvent traité. Son exposé est complet, clair et bien ordonné. Il est poussé jusque vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle. S'inspirant surtout de saint Thomas, l'auteur analyse la notion du *justum pretium* et montre comment l'interdiction canonique de l'usure arrivait à se concilier, en pratique, avec des formes assez complexes de l'activité économique. Un historien sera tenté de faire à ce livre le même reproche qu'à tout ouvrage qui n'étudie que les doctrines, celui d'être trop loin des réalités. Il est intéressant d'essayer d'établir que la doctrine médiévale était favorable à la fois à l'extension de la production, à la régularisation de la consommation, à la justice dans la distribution, mais il serait utile de rechercher dans quelle mesure ces trois postulats (et particulièrement le premier) se sont réalisés dans les faits. Après avoir lu le livre de M. O'Brien, on ne comprend pas comment, dans l'ordre de la production, une Renaissance a été nécessaire. M. O'Brien indique discrètement que les circonstances actuelles donnent à la doctrine catholique (en laissant de côté son contenu religieux) un regain d'actualité. C'est dire que les doctrines économiques sont vraies non en soi, mais par rapport aux temps où elles se manifestent, vraies pour une époque, fausses pour une autre. C'est une idée dont commencent à se pénétrer même quelques économistes.

H. HR.

— Dr W. P. C. KNUTTEL. *Catalogus van de Pamfletten-Verzameling... Negende Deel. Alfabetisch Register... 1486-1795* (La Haye, Algemeene Landsdrukkerij, 1920, in-8°, 148 p.). — Quiconque a manié le catalogue de la précieuse collection de pamphlets conservée à la Bibliothèque royale de La Haye sera heureux de pouvoir consulter cette table alphabétique. J'ai à peine besoin de souligner l'importance qu'elle présente pour l'histoire de France, liée si étroitement,

aux <sup>xvi</sup>e et <sup>xvii</sup>e siècles, à celle des Provinces-Unies. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir les rubriques Anjou, Calvin, l'énorme rubrique *Frankrijk* (8 colonnes), Geertruidenberg, Guise, Nimègue, Saint-Denis (bataille de), Utrecht, etc.

H. Hr.

— F. J. C. HEARNshaw. *Macmillan's historical atlas of modern Europe* (Londres, Macmillan, in-4<sup>e</sup>, 30 p. et 12 cartes en couleur; prix : 6 sh.). — Cet atlas s'adresse aux écoliers, mais beaucoup de grandes personnes, même fort instruites, pourront le parcourir avec fruit. Il contient les cartes suivantes : l'Europe de 1815 à 1914; la frontière orientale de la France de 1598 à 1871; la Pologne de 1772 à 1914; la Prusse de 1415 à 1914; l'Allemagne, l'empire d'Autriche, l'Italie, la péninsule des Balkans et l'Afrique de 1815 à 1914; une carte ethnographique de l'Europe centrale; enfin, une carte « provisoire » de l'Europe d'après les traités de paix signés en 1919 et en 1920. Chaque carte est d'ailleurs accompagnée d'un texte explicatif où se trouvent résumés dans leurs grandes lignes les changements survenus dans la géographie politique des états européens depuis la fin du moyen âge. Un index des noms marqués sur ces cartes termine le volume.

Ch. B.

— La librairie « La Renaissance du livre » (78, boulevard Saint-Michel, à Paris) annonce une « Bibliothèque de synthèse historique » qui paraîtra sous la direction de M. Henri BERR avec le titre général : *L'Évolution de l'humanité*. Elle ne comprendra pas moins de cent volumes au prix de 15 francs pour les premiers souscripteurs. Une première section comprendra vingt-six volumes, dont la rédaction a été confiée à des érudits particulièrement qualifiés. Notons seulement : *la Terre avant l'histoire*, par M. Edmond PERRIER (volume qui vient de paraître); *l'Humanité préhistorique*, par M. Jacques DE MORGAN (avec 1,200 figures dans le texte); *le Langage*, par M. J. VENDRYÈS; *le Nil et la civilisation égyptienne*, par M. A. MORET; *la Méditerranée et la civilisation égéenne*, par M. G. GLOTZ; *l'Impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, par M. P. JOUGUET; *Rome et la Grèce*, par M. Albert GRENIER; *les Celtes*, par M. Henri HUBERT; *la Perse*, par M. Clément HUARD, etc.

**Histoire de la Guerre.** — La librairie Charles-Lavauzelle publie une *Histoire de la guerre* par M. Lucien CORNET, sénateur. Quatre volumes ont déjà paru : le tome I contient la crise diplomatique et la déclaration de guerre, la mobilisation, la campagne en Belgique et en France jusqu'à la fin de la bataille des Flandres, la première invasion de la Prusse par les armées russes (386 p.; prix : 7 fr. 50); le tome II contient la campagne d'hiver 1914-1915 entre France et Russie, l'entrée en scène de la Turquie, les opérations navales jusqu'à la bataille de Falkland (350 p.; prix : 7 fr. 50); le tome III, l'entrée de l'Italie dans la guerre, les opérations maritimes aux Dardanelles, la guerre sous-

marine jusqu'au torpillage du *Lusitania* (344 p.; prix : 9 fr.); le tome IV, les opérations militaires en France en 1915 (386 p.; prix : 10 fr.).

— André SCHMITZ. *Sous la rafale* (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 288 p.). — Un officier de liaison nous donne quelques notes sur les premières années de la guerre. Son récit est anecdotique et il l'est exclusivement, l'auteur se refusant à formuler une critique ou même une opinion sur les opérations auxquelles il a assisté. Ce livre ne peut donc nous intéresser que comme un document sur l'état d'esprit des combattants. R. D.

— Albert DROULERS. *Sous le poing de fer. Quatre ans dans un faubourg de Lille* (Paris, Barcelone, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 246 p.). — C'est un récit des années d'occupation, un récit après tant d'autres, dont il diffère peu; c'est toujours la même succession de brutalités, de pillages, l'histoire des déportations de civils. Il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir présenté sous une forme pittoresque et dramatique. R. D.

— René HENNING. *Les déportations de civils belges en Allemagne et dans le nord de la France* (Bruxelles, Paris, Vrouart, 1919, in-8°, 216 p.; prix : 3 fr. 75). — Cette étude porte sur les règlements qui ont dirigé les déportations et sur la condition des déportés. A la suite, nous trouvons de nombreux récits de déportés, très brefs pour la plupart et plus souvent encore d'une extrême monotonie; il faut réagir pour s'imaginer ce que représente de crimes et de souffrances cette sèche énumération de faits simplement présentés. R. D.

— Henriette CÉLARIÉ. *Quand « Ils » étaient à Saint-Quentin* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 238 p.). — Encore un récit des mois d'occupation allemande, ni plus ni moins intéressant que beaucoup d'autres, qui se laisse lire grâce au ton volontiers plaisant que l'auteur donne à ses anecdotes et qui fait grandement honneur au caractère des populations envahies. R. D.

— E. VANDERVELDE. *Dans la mêlée* (Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-8°, 188 p.; prix : 3 fr. 50). — On a jugé bon de réunir en volume les articles publiés dans les journaux par M. Vandervelde pendant les années de guerre. Presque tous sont courts et insignifiants. Ce n'est donc pas à de tels documents que s'attardera l'historien, ni même le public lettré, pour s'éclairer sur l'histoire de la guerre. Les seuls articles auxquels, avec beaucoup de bonne volonté, on peut trouver un certain intérêt, sont ceux où l'auteur s'efforce de démontrer que la révolution russe devait fortifier la cause de l'Entente. Démonstration paradoxale, qui nous fait douter de la clairvoyance de celui qui nous la présente. R. D.

— Paul CROKAERT. *L'immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge. 1914* (Paris, Perrin, 1919, in-8°, 328 p.; prix : 4 fr. 50). — Ce nouveau récit de la campagne de Belgique en 1914,



après tant d'autres ouvrages du même genre, présente un intérêt réel parce qu'il est accompagné d'une documentation solide. L'auteur ne laisse aucun point dans l'ombre et, à défaut d'études techniques, nous avons là un des meilleurs récits qui aient été faits des débuts de la guerre.

R. D.

— Sergent PIERRE. *Un parc à prisonniers : Haus-Spital, près Münster, en Westphalie*, illustrations par A. Potage (Lille, Camille Robbe, O. Marquant, successeur, 1920, in-8° oblong, 160 p., 119 dessins; prix : 15 fr.). — Les prisonniers français ont été surtout maltraités par les Allemands au début de la guerre, quand la conviction de l'impunité déchaîna toute la férocité des officiers prussiens. M. Pierre, professeur agrégé d'histoire au lycée de Lille, en apporte ici un témoignage incontestable en décrivant simplement ce que fut l'existence des prisonniers de Maubeuge dans le « parc » de Haus-Spital, à quatre kilomètres de Münster. 15,000 soldats ou sous-officiers, presque tous français, furent entassés dans un carré de 500 mètres de côté. Ils y restèrent soumis aux pires privations, exposés au froid et à la pluie (puisque'ils étaient abrités sous des auvents et non sous des tentes fermées), très mal nourris, n'ayant ni eau à boire, ni eau pour se laver. Ce régime barbare dura un mois, du 14 septembre au 17 octobre 1914. L'intérêt du livre provient non seulement du texte précis et sobre de l'auteur, mais du grand nombre des croquis, qui furent pris alors par l'artiste roubaisien A. Potage et soustraits ensuite à toutes les perquisitions allemandes. L'imprimeur lillois C. Marquant était au nombre de ces malheureux. Il y a lieu de signaler quelques détails sur le siège de Maubeuge (p. 97) et l'attitude miséricordieuse de certains soldats westphaliens (p. 151).

P. THOMAS.

— De la collection des « Villes meurtries de Belgique et de France », publiée par la maison G. van Oest (Paris et Bruxelles, chaque volume comprenant 64 pages et des planches hors texte; prix : 2 fr. 50), nous avons reçu : *Villes de l'Est*, par Georges GRAPPE, et *Villes de Picardie*, par Henri MALO. Dans la première plaquette, il est question de Verdun, dont on nous raconte l'histoire et dont on nous décrit les ruines, Saint-Mihiel et son Saint-Sépulcre, Bar-le-Duc, Lunéville, Nancy, Saint-Dié, Pont-à-Mousson et Nomeny; puis en Alsace Thann. Dans la seconde, M. Malo a raconté et dépeint avant et pendant la guerre Amiens, Saint-Quentin, Péronne, Ham, Montdidier, Albert, Abbeville, Boulogne-sur-Mer et Calais. La destruction méthodique de Saint-Quentin donne le frisson.

— Dans la collection « La France dévastée » (Paris, Félix Alcan; chaque volume : 4 fr.) ont paru deux nouveaux volumes : *Arras et l'Artois dévastés*, par André-M. DE PONCHEVILLE, et *L'Oise dévastée*, par le baron A. DE MARICOURT. Ce dernier ouvrage commence par une géographie historique du département de l'Oise, où l'on apprécie l'érudition d'un ancien chartiste. Dans les chapitres sur Senlis, « le Louvain français », ce sont des souvenirs personnels, déjà connus

d'ailleurs, sur l'invasion allemande de 1914. Les souffrances et les ruines subies par Chantilly et Compiègne, d'un côté du front, Lassigny et Noyon, de l'autre côté, ont été exposées en un résumé qui ne contient rien de bien nouveau, mais qui doit graver dans la mémoire des Français d'ineffaçables souvenirs. — Dans le livre de M. de Poncheville, l'histoire de l'Artois et notamment d'Arras, ville depuis longtemps paisible et jouissant dans le calme de son antique gloire, occupe la plus grande place; les trois derniers chapitres seulement (x-xiii) sont consacrés aux batailles autour d'Arras, de Béthune, de Lens. On sait que de Lens il ne reste plus qu'un monceau de décombres et que les Allemands en ont systématiquement détruit les mines. En quoi ont-ils jusqu'ici contribué à restaurer les ruines qu'ils ont accumulées sans nécessité militaire? Ch. B.

— Colonel F. FEYLER. *La campagne de Macédoine, 1916-1917*. Illustré de photographies par Frédéric Boissonnas (éditions d'art Boissonnas. Genève, 1920, in-4°, 115 p., 24 grandes reproductions photographiques et 3 cartes). — Pour préparer le récit de cette campagne, l'éminent correspondant militaire du *Journal de Genève* a commencé par visiter le pays. Sur les opérations militaires, il s'est renseigné auprès du commandant Stoyanovitch, de l'état-major de l'armée serbe (ch. III : le front de Macédoine et les armées en présence), du général Sarrail (ch. IV : la sortie du camp retranché), de M. Protonotarios, directeur du Bureau de la presse à Salonique (même chapitre : les Bulgares au fort Ruppel), de M. Marcq, lieutenant du haut commissaire à Constantinople (ch. VIII : à la fin de l'offensive alliée). — Pour la partie diplomatique, ce sont les documents insérés au *Livre blanc* hellénique et ceux qu'a publiés M. Maccas qui lui ont fourni la base de son exposé. Cette riche documentation a été utilisée avec la précision, la clairvoyance, l'impartialité qui ont inspiré à l'auteur tant d'articles intéressants sur la Grande Guerre. Dans le présent volume, M. Feyler s'arrête après l'abdication forcée et nécessaire du roi Constantin, dont les intrigues et la mauvaise foi eussent mérité un plus prompt châtiement. On ne saurait passer sous silence les belles vues photographiques prises dans ce tragique pays de Macédoine, victime de tant de dévastations depuis les plus anciens temps de l'histoire. — Ch. B.

— Dr Johannès LEPSIUS. *Rapport secret sur les massacres d'Arménie* (Paris, Payot, 1919, in-8°, xx-332 p.; prix : 5 fr.). — Le docteur Lepsius, président de la *Deutsche Orient-Mission*, s'était rendu à Constantinople en 1915 pour y faire une enquête sur les déportations et les massacres dont avaient été victimes les populations arméniennes. Son rapport qui, en Allemagne, était resté secret à cause des accusations qu'il contenait contre le gouvernement allié de la Turquie, est révélé au public français par M. René Pinon.

Nous y trouvons des détails précis et, en même temps, les moins suspects de partialité sur les événements de 1915 : les déportations ont

atteint tous les vilayets de l'Anatolie de l'Est et de l'Ouest, la Cilicie et la Mésopotamie; 1,200,000 habitants environ en ont été chassés, dont plus de 300,000 ont été massacrés et les autres établis en Mésopotamie sous prétexte de coloniser le pays, mais destinés en réalité à y périr de misère. L'auteur établit que la responsabilité de ces faits retombe sur le gouvernement turc et sur le parti jeune-turc, qui a faussement imputé aux Arméniens des tentatives de rébellion, mais qui ne cherchait en réalité qu'à exterminer un peuple infidèle. — R. D.

— Capitaine Jules-Jeanbernard-Barthélemy DE FERRARI-DORIA. *Lettres de guerre, 1914-1918* (Paris, Plon-Nourrit, 1920, in-8°, II-417 p., avec portrait en héliogravure; prix : 12 fr.). — Ces extraits, qui vont du 3 août 1914 (Le Puy) au 5 septembre 1918 (l'auteur tomba deux jours après en conduisant son bataillon à l'attaque) sont évidemment très intéressants pour la famille et les amis du capitaine de Ferrari-Doria. Il y raconte sa vie avec simplicité et bonhomie. Mais l'historien et même le psychologue n'y trouveront guère à glaner. Tout y est connu, correct, convenu; rien n'y sort de l'ordinaire; pas de pensée profonde, neuve au moins dans son expression, pas de jugement qui frappe et retienne l'attention et provoque la réflexion. Cela soit dit sans intention blessante, car l'auteur semble avoir été un excellent officier, consciencieux et brave. Un frère, caporal-secrétaire d'état-major, fut tué quinze jours avant lui. Th. SCH.

— Albert HENRY. *L'œuvre du Comité national de secours et d'alimentation pendant la guerre*. Avec une préface de S. É. le cardinal MERCIER, archevêque de Malines (Bruxelles, Lebègue, 1920, XII-377 p. et six portraits hors texte). — L'auteur, qui a publié un livre d'*Études sur l'occupation allemande en Belgique*, est le secrétaire général de ce Comité, dont il nous décrit ici dans tout le détail l'œuvre magnifique accomplie pendant la guerre. On se fera une idée de la richesse et de la variété des renseignements que renferme ce beau volume, en songeant qu'à elle seule la table des matières couvre quatorze pages. Des quatre parties qui en groupent le contenu, la première donne, en onze chapitres, un aperçu historique de toute la vie du Comité; la deuxième traite, en neuf chapitres, l'importante question de l'alimentation; la troisième décrit les modes variés du secours que le Comité porta aux nécessiteux en général, aux chômeurs, aux invalides de guerre et aux familles des mobilisés, aux orphelins, aux évacués, les secours médicaux, etc.; enfin, la quatrième expose, encore en neuf chapitres, la politique du Comité à l'égard de la main-d'œuvre belge, des déportations, de la presse censurée, de l'activisme flammingant (deux chapitres sont consacrés à cet activisme et en révèlent notamment les tendances hollandaises). Il serait très intéressant de glaner dans cette mine; mais il faut l'explorer en entier; tout y est disposé pour la plus grande facilité des visiteurs, que nous lui souhaitons très nombreux. Th. SCH.

— L'histoire du rôle des Américains pendant la Grande Guerre a été écrite par M. Shipley THOMAS (*The history of the A. E. F.* New-York, George H. Doran Co, 1920, in-8°, 540 p.). — M. Thomas, qui a pris part à la campagne comme capitaine du 26<sup>e</sup> d'infanterie, participa aux opérations de Sommerville, Cantigny, Montdidier, Saint-Mihiel et à l'offensive de l'Argonne; il n'a été démobilisé qu'au mois d'avril 1919. Il a été autorisé par le secrétaire de la guerre, M. Barker, à consulter les archives de l'« Army War College » et à utiliser les travaux des officiers de la division historique de l'État-major. Il a pu ainsi compiler un ouvrage qui fournit les faits essentiels et les explications indispensables. On y trouve le détail des mouvements accomplis en France par les divisions américaines; un bref historique est présenté pour chacun. Des diagrammes et des photographures l'illustrent ingénieusement.

G. BN.

**Antiquité.** — P. CLOCHÉ. *Le Conseil athénien des Cinq-Cents et la peine de mort* (extrait de la *Revue des Études grecques*, 1920, p. 1 et suiv.). — M. Cloché examine l'évolution des pouvoirs judiciaires du Conseil des Cinq-Cents. Au temps de Démosthènes et d'Aristote, le Conseil ne pouvait plus prononcer de peines capitales. Il avait exercé ce droit, un moment, après 405, par suite de l'état de choses révolutionnaire créé par les Trente. Il ne l'avait jamais exercé antérieurement, en ayant été explicitement privé dès le temps de Clisthène.

Il me paraît difficile de faire remonter l'original du décret IG, I, 57, jusqu'en 502-1; on pense plutôt à l'époque d'Éphialtès. En tous cas, je ne puis concevoir le serment institué en 502-1 comme une mesure restrictive. — La date fixée pour l'incident de Lysimachos me paraît solidement démontrée. Eumélidès est peut-être le père de l'enfant qui apparaît, Dém. XLIX, 11 (en 362).

E. C.

— P. CLOCHÉ. *La Grèce et l'Égypte de 405-4 à 342-1 av. J.-C.* (extrait de la *Revue égyptologique*, 1919). — Dans ce premier article sur le sujet, l'auteur reprend les questions relatives à la chronologie des dernières dynasties pharaoniques. Il place le début d'Amyrtee en 405, celui de Néphérîtès en 399 (rejetant le témoignage qui ferait intervenir Hakoris [?] dès 396); il place Hakoris en 393-380, réduit au minimum la durée des règnes éphémères de Psammuthis, etc., fait finir Nectanébo I<sup>er</sup> en 361, Tachos en 359 (je persiste à penser qu'Agésilas n'a pu mourir après 360; cf. Plut., *Agés.*, 40); enfin, il adopte pour les guerres d'Okhos contre Nectanébo II les dates de 351 et 342. Sauf erreur, l'auteur ne s'est servi nulle part du *Livre des rois d'Égypte*, de M. Gauthier, dont le tome IV, relatif à cette période, est de 1915; il eût été bon de citer au moins cette importante publication.

E. C.

**Allemagne.** — Bruno KRUSCH. *Die Hannovrische Klosterhammer in ihrer geschichtlichen Entwicklung, ihre Zwecke und Ziele, und ihre Leistungen für das Wohl der Provinz* (Hanovre,



Schulze, 1919, in-8°, 114 p.). — Une curieuse survivance et transformation des institutions monastiques est la *Klosterhammer* hano-vrienne, dont M. Krusch a étudié l'origine et l'histoire. Après avoir montré que, dès avant la Réforme, la protection — et la tutelle — de l'administration territoriale remplaçait pour les monastères la protection royale ou pontificale, M. Krusch étudie les conséquences de la Réforme, lentes à se manifester; longtemps après que la duchesse Élisabeth se fut déclarée luthérienne, bien des monastères persistaient à vivre en catholiques. Il n'y eut guère de violences, ni confiscations, ni sécularisation, mais protestantisation progressive et mise en tutelle de plus en plus étroite, aboutissant peu à peu à la création d'une administration spéciale chargée de gérer les biens monastiques et d'employer les excédents de revenus à des œuvres pies et d'utilité publique, et notamment d'enseignement; les Universités de Helmstedt, puis de Göttingue, furent dotées en partie sur ces ressources. Les couvents eux-mêmes, de même ceux de femmes, durent encore sous forme de chapitres de chanoinesses protestantes vouées à des œuvres de bien-faisance.

E. J.

— Charles ANDLER. *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine*. Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès, 1912-1913 (Paris, Bossard, in-16, 262 p.; prix : 4 fr. 50). — A la fin de 1912, un an après l'affaire d'Agadir, au moment où les esprits clairvoyants apercevaient les tendances de la politique allemande, M. Andler écrivait dans l'*Action nationale* des articles où il examinait la conduite du parti socialiste allemand. Il laissait entrevoir l'impuissance de celui-ci dans sa résistance à la politique du gouvernement et une sorte de consentement tacite au développement de l'impérialisme germanique. Il démontrait qu'il s'était constitué à la droite de ce parti un groupe nettement impérialiste, qui semblait appelé à un grand avenir. Cette tendance du parti socialiste apparaissait clairement dans l'affaire Hildebrand : ce théoricien de la politique coloniale et belliqueuse avait été exclu du parti, mais tous ses amis y étaient restés. Aussi devait-on logiquement conclure de ces faits que le parti socialiste français se laissait égarer lorsqu'il voulait régler sa politique sur un accord international avec le socialisme allemand et lorsqu'il comptait sur cet accord pour sauvegarder la paix européenne. On conçoit que les chefs du parti socialiste français aient mal pris cette leçon, même venant d'un homme aussi parfaitement au courant des choses d'Allemagne. Ils traitèrent M. Andler sans ménagements, comme le prouvent les articles reproduits dans la seconde partie de cet ouvrage. Les événements ont justifié depuis lors le point de vue de M. Andler. Mais cette publication n'en était pas moins intéressante, parce qu'elle fixe l'attitude du parti socialiste à un moment particulièrement critique de notre histoire.

R. D.

**Belgique.** — A l'ouverture solennelle des cours de l'Université de

Liège, le recteur, M. Eugène HUBERT, a lu un mémoire sur les *Gouverneurs généraux et ministres plénipotentiaires aux Pays-Bas pendant les dernières années du régime autrichien*; il y utilise un grand nombre de documents inédits provenant des Archives impériales de Vienne. Il publie en appendice des « Notes présentées à Vienne, au commencement de l'année 1786, sur les changements à introduire dans la direction des affaires aux Pays-Bas, avec la réponse; notes présentées au prince Kaunitz et à Sa Majesté, 20 janvier 1786 », et plusieurs lettres sur le même sujet (Liège, impr. liégeoise, 1920, in-8°, 180 p.).

— *Les Archives de l'État en Belgique pendant la guerre, 1914-1918* (1 vol. in-8°, vii-452 p.). — Rapport consciencieux et précis de l'archiviste général du royaume de Belgique (M. Joseph Cuvelier) et des archivistes d'État sur leur activité pendant la guerre. Alors que dans tous les services administratifs les Allemands avaient opéré la dissociation des Wallons et des Flamands, dans les Archives — était-ce un oubli? — ils maintinrent l'unité de direction, et les archivistes travaillèrent, classèrent, publièrent, même pendant la guerre; ce n'est que pour des raisons budgétaires que les impressions durent être interrompues en 1917. L'occupation se fit sentir plus particulièrement lourde à Liège, à Namur, à Arlon; dans ces trois dépôts, les soldats pillèrent les bureaux et détruisirent les documents; à Arlon, le gouverneur civil installa son chauffeur dans les dépôts; à Namur, l'incendie du 25 août 1914 détruisit quantité de registres paroissiaux.

C. S.

**Danemark.** — La seconde partie, tome I, des *Annales danici medii ævi*, publiées par Ellen JØRGENSEN, contient les annales du monastère d'Essenbæk, dans le district d'Aarhus (*Annales Essenbæcenses*), qui vont de l'incarnation à 1323; celles de Ribe (*Annales Ripenses*), qui commencent à Rollon et s'arrêtent en 1324, mais ne sont guère originales avant 1289; la chronique du Jutland (*Continuatio compendii Saxonis, sive Chronica Jutensis*), originale de 1227 environ à 1340; une chronique de Seeland (*Ex chronica Danorum ecclesiastica et precipue Sialandie*) de 1028 à 1363, de plus en plus détaillée à partir de 1308; de brèves annales de Scanie (*Annales Scānici*), 1316-1389; une série de neuf courtes annales du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle; enfin, les *Collectanea* du moine franciscain Pierre Olsen, qui vont de 1104 à 1511. Le volume se termine par deux tables des noms de personnes et de lieux (Copenhague, Gad, 1920, in-4°, en tout 228 p.; prix : 10 kr.).

**France.** — D<sup>r</sup> G.-J. WITKOSWSKI. *Comment moururent les rois de France*, nouvelle édition augmentée et illustrée (Paris, Bibliothèque des curieux, 4, rue de Furstenberg, 1920, in-8°, 246 p.; prix : 10 fr.). — Ceci est à peine de l'histoire, bien qu'il y soit question de la mort de nos rois de France, de quelques reines et même de quelques autres membres des familles régnantes depuis Charlemagne

jusqu'au Prince impérial. L'auteur de ce volume a surtout voulu se divertir aux dépens de ceux de ses confrères (les D<sup>rs</sup> Blanchet, Cabanès, etc.) qui ont porté des diagnostics rétrospectifs et souvent fantaisistes sur les maladies mortelles de tous nos souverains. *Non licet inter vos tantas componere lites!* Tout de même, M. Witkowski fait un peu trop d'esprit — et pas toujours du meilleur — et la gaillardise de ses propos passe parfois les bornes.

L. H.

— Jacques SOYER. *Les actes des souverains antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle conservés dans les archives départementales du Loiret... I : Prieuré de Saint-Samson d'Orléans* (Besançon, impr. Jacques et Demontrond, 1919, in-8°, 59 p.; extrait du *Bibliographe moderne*, 1918-1919). — M. Soyer a conçu l'utile projet de publier in-extenso tous les actes des souverains antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle conservés en original ou en copie dans les archives confiées à ses soins. Le premier fascicule est réservé aux actes royaux et aux lettres pontificales du fonds de Saint-Samson d'Orléans, soit un ensemble de dix-neuf pièces émanant des rois de France Philippe I<sup>er</sup>, Louis VI, Louis VII, Louis IX et des papes Adrien IV, Alexandre III, Urbain IV, Clément IV, Grégoire X et Innocent V. Toutes ces pièces, sur lesquelles quatorze étaient inédites jusqu'alors, concernent soit le prieuré de Saint-Samson lui-même, soit l'abbaye de Notre-Dame du Mont-Sion, à Jérusalem, dont le couvent orléanais fut une dépendance à partir de 1152. Elles sont publiées avec soin, précédées de bonnes analyses et suivies d'une table des noms propres où l'on trouvera l'identification des noms de lieu.

L. H.

— *Positions des thèses soutenues par les élèves [de l'École des chartes] de la promotion de 1921 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe* (Paris, Alph. Picard, 1921, in-8°, 116 p.). — L'abondance des thèses présentées cette année témoigne d'une reprise d'activité intellectuelle dont il faut se réjouir, après les cruelles pertes que la guerre a fait subir à l'École; et la qualité n'est nullement inférieure à la quantité. En voici l'énumération : Prosper ALQUIER : Les châteaux des vicomtes de Béziers, Albi et Carcassonne pendant la croisade albigeoise, 21 juillet 1209-juin 1211; — Marie-Louise ARRIVOT : Dix-sept églises de l'île de la cité de Paris : essai historique et archéologique; — Maurice BÉGUIN : L'abbaye cistercienne de La Noë et l'organisation de son domaine entre Évreux et Conches, 1166-1250; — Fernand BENOÎT : La Provence sous Raimond-Bérenger V; étude sur le gouvernement du comte, suivie d'un recueil de ses actes, 1209-1245; — Raymond DAUCET : Étude historique sur le chapitre de Saint-Honoré de Paris; — Renée FLACHAIRE DE ROUSSEAU : Étude sur la vie de saint Honorat de Raimon Féraut; — Frédéric JOÛON DES LONGRAIS : La dévolution possessoire dans la coutume de Bretagne; acquisition de la possession par les successeurs du défunt dans la coutume de Bretagne; — Jean DE LA MONNERAYE : Le

régime seigneurial dans le Maine au XVIII<sup>e</sup> siècle; — Paul LESOURD : Le comte de Poitiers, roman d'aventure publié d'après le manuscrit unique de l'Arsenal; — Pierre LÉVY : Histoire du collège de la Marche et de Winville en l'Université de Paris; — Jean MARCHAND : Les brisures des armes de France; — Louis MARTIN : L'affaire des évêques simoniaques bretons et l'érection de Dol en métropole, 848-850; étude d'un fragment de la chronique de Dol par Baudry de Bourgueil et de ses sources narratives; — Jean PORCHER : Le « De disciplina scholarium », traité du XIII<sup>e</sup> siècle faussement attribué à Boèce; — René PRIGENT : Le formulaire de Tréguier, publié avec une introduction et des notes; — Colette RENIÉ : Étude sur le suffixe *acus* dans la formation des noms de lieu français; — Suzanne SOLENTE : Introduction historique à l'édition du « Livre des faits et bonnes meurs du sage roy Charles V », de Christine de Pisan; — Henri VENDEL : Étude sur l'abbaye d'Almenèches, de sa fondation à l'an 1599.

— On connaît le diamant « le Sancy » que le roi d'Angleterre Jacques I<sup>er</sup> acheta 60,000 francs; on connaît aussi l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné : « La confession catholique du sieur de Sancy. » Dans une charmante brochure intitulée *Quelques notes sur la confession catholique du sieur de Sancy* (Genève, édition « Sanos », 1920, in-8°, 12 p.), M. Francis DE CRUE raconte la vie de ce personnage, qui, né catholique, se convertit au protestantisme, puis abjure après la Saint-Barthélemy, redevient ensuite protestant quand le Béarnais est candidat au trône de France et change à nouveau en 1597, pensant complaire à Henri IV converti; mais le roi, gêné par ces palinodies, se borne à dire : « Il ne lui reste qu'à prendre le turban. » M. de Crue explique fort bien quelques passages jusqu'ici mal interprétés du célèbre pamphlet. C. PF.

— *Archives historiques du Poitou*, t. XLIII (Poitiers, impr. Nicolas, Renault et C<sup>ie</sup>, 1920, in-8°, 244 p.). — Ce volume est occupé en entier par des *Notes et documents sur les artistes en Poitou jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, publiés par Pierre RAMBAUD. On y trouvera donc la liste alphabétique, avec indications biographiques, des maîtres en l'art de peinture, des peintres verriers et céramistes, des graveurs, brodeurs, imagiers et sculpteurs, des architectes et ingénieurs du roi, enfin des musiciens, compositeurs et professeurs de musique, maîtres de psallete et fabricants d'instruments de musique. Beaucoup de ces documents sont tirés de pièces d'archives.

— Charles PORÉE. *Études historiques sur le Gévaudan* (Paris, Picard, 1919, in-8°, 531 p.; prix : 12 fr.). — M. Ch. Porée a réuni sous le titre d'*Études historiques sur le Gévaudan* un certain nombre d'articles parus dans le *Moyen âge*, en 1901, sur les *Anciennes mesures de grain du Gévaudan*; dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, en 1903, sur la *Construction de la cathédrale de Mende*, en 1904, sur *Une église romane du*



XIV<sup>e</sup> siècle en Gévaudan (l'église de Ribennes, aujourd'hui détruite) et le Marché de construction du Pont-Neuf, près Mende (1421); enfin en 1907, les *Statuts de la communauté des seigneurs pariers de la Garde-Guérin (1238-1313)*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. L'intérêt de ces mémoires a été apprécié dès leur apparition, et il est inutile d'y revenir, si ce n'est pour annoncer leur réédition. Mais l'auteur y a joint des travaux inédits qui occupent plus de la moitié du volume (p. 195 à 510) et constituent une contribution des plus importantes à l'histoire médiévale du Gévaudan.

La première de ces nouvelles études est intitulée : *La Domination aragonaise en Gévaudan (1172-1258)*. A l'aide des enquêtes qu'il publie, M. Porée essaie de démêler les événements enchevêtrés au cours desquels la vicomté de Gévaudan passa par héritage dans la maison de Barcelone (1112), puis fut engagée au comte de Toulouse (1204) et finalement, après diverses péripéties, dues à la croisade contre les Albigeois, réunie à la couronne par le traité de Corbeil (1258).

La seconde étude porte sur *Une pseudo-conspiration contre Odilon de Mercœur (1268)*. Il s'agit d'un complot contre l'évêque de Mende, suscité par ses propres agents pour se rendre compte des véritables sentiments du pays. Curieux exemple d'expérience politique au moyen âge.

La troisième roule sur le *Procès du paréage de 1307 et le fonds de ce procès aux archives de la Lozère*. Ce paréage, conclu entre Philippe le Bel et Guillaume Durand le Jeune, est la véritable charte constitutive de l'administration du Gévaudan au moyen âge. M. Porée analyse et rapproche les nombreuses pièces du procès aujourd'hui dispersées dans les archives de la Lozère.

La quatrième étude consiste dans la publication, avec commentaire, du texte de l'*Affranchissement des habitants de la terre de Peire (1261)*.

Enfin, la cinquième, de beaucoup la plus considérable par son étendue et par son sujet, est consacrée aux *Evêques-comtes de Gévaudan, étude sur le pouvoir temporel des évêques de Mende aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*. L'auteur montre comment les origines des droits régaliens des évêques de Mende remontent au milieu du XII<sup>e</sup> siècle environ, époque à laquelle ils commencent à s'affranchir de la suzeraineté des vicomtes, qui, moins d'un siècle après, se trouvent avoir passé sous la leur. Le fameux Aldebert III, l'auteur des *Miracles de saint Privat*, obtint, en effet, une charte du roi Louis VII lui reconnaissant la jouissance définitive de ces droits. Un peu plus tard, le désaccord surgit entre les agents royaux, successeurs des vicomtes, et les évêques. D'où le long procès au Parlement de Paris, dont la conclusion fut le « paréage » de 1307, qui détermina les pouvoirs respectifs du roi et de l'évêque et créa la « terre commune », ou juridiction indivise sur ce qui ne relevait ni de l'un ni de l'autre.

Il n'y a pas lieu d'insister davantage, pour faire comprendre toute la

portée de cette analyse très fouillée et faite avec sagacité et finesse, d'une des plus curieuses pages de l'histoire de la constitution du temporel d'un évêché qui fut célèbre au moyen âge. C'est un excellent modèle du genre, qui mériterait d'être imité pour d'autres sièges épiscopaux de l'ancienne France. Ph. L.

— JUSTIN. *Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement* (Paris, Bossard, 1919, in-16, 92 p.; prix : 1 fr. 80). — Nous trouvons là quelques observations sur l'administration française que l'auteur s'efforce de justifier en montrant que ses défauts sont, pour la plupart, imputables à l'intervention parlementaire. Rien dans tout cela qui soit nouveau et qui nous change des critiques que nous présente la presse quotidienne. R. D.

**Grande-Bretagne.** — J. T. FOWLER. *Adamnani Vita sancti Columbae*, edited from Dr Reeves's text. A new edition, revised (Oxford, at the Clarendon Press, 1920, in-8°, 280 p.; prix : 10 sh. 6 d.). — Cette nouvelle édition ne diffère de la première qu'en des points de détail. La bibliographie a été mise au courant; je n'y vois pas figurer l'édition de la vie de Columba par Manus O'Donnell (1552), publiée à Chicago par A. O'Kelleher et G. Schœpferle (1918). Dans l'introduction, plusieurs passages ont été remaniés ou ajoutés, sans que le fond ait été sensiblement modifié; on y relit avec profit les chapitres consacrés à saint Patrick, au monachisme irlandais, à la vie de saint Columba. La modification la plus considérable consiste en ceci que les notes placées dans la première édition au bas des pages, juste au-dessous des passages commentés, sont maintenant renvoyées à la fin du volume, à l'exception des variantes fournies, qui conservent leur place nécessaire. Ce changement est-il bien heureux? Signalons enfin cinq pages d'*Addenda*, ajoutées entre le glossaire et l'index. Ch. B.

— *The Assembly books of Southampton*, edited, with introduction, notes and index, by J. W. HORROCKS. Vol. II, 1609-1610 (Southampton, Cox et Sharland, 1920, in-8°, XLIII-119.; prix : 28 sh.). — Nous avons déjà mentionné (t. CXXXV, p. 74) le tome I de cette publication; dans l'introduction au tome II, M. Horrocks étudie les rapports de l'Assemblée communale avec les tribunaux locaux : la cour des « pieds poudreux », qui siégeait au besoin tous les jours; celle des « general sessions », autrement dite « Quarter », réunie deux ou trois fois par an pour vider les prisons après enquête sur les criminels détenus; la « Court leet », tribunal de simple police réuni une fois l'an. Il parle ensuite des mesures prises à l'égard des pauvres et des étrangers, parmi lesquels se rencontraient, comme on sait, des Français réfugiés pour cause de religion; des règlements concernant l'apprentissage, le commerce et les prix, les différends avec les compagnies de commerce étrangères, comme la « Dutch Company », ou faisant le commerce avec l'étranger, comme la « Levant Company »

de Londres, la « Spanish » et la « French Company ». A noter ici quelques menus détails sur le « May Flower » et les rapports de Southampton avec le Nouveau Monde. Le texte des procès-verbaux de l'Assemblée pour les deux années 1609 et 1610 a été reproduit avec une exactitude minutieuse et complété par d'abondantes notes. Enfin deux tables, l'une pour les noms propres, l'autre pour les noms de choses.

Ch. B.

— Society for promoting Christian knowledge. Dans la série des « Texts for students » ont paru des extraits relatifs aux sports et amusements au moyen âge, par E. L. GUILFORD (*Select extracts illustrating sports and pastimes in the middle ages*, 64 p.; prix : 1 sh. 9 d.). On ne reprochera pas à l'auteur d'avoir emprunté quelques passages à des auteurs du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, car les jeux populaires du moyen âge se sont assurément continués dans les temps modernes.

— *The catholic directory 1921* (Londres, Burns Oates et Washbourne, in-8°, xxiv-784 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Cet annuaire du clergé catholique romain dans les Iles britanniques apprendra beaucoup de choses aux Français, même catholiques. La plupart ne soupçonnent pas sans doute que la hiérarchie de l'Eglise romaine a été entièrement reconstituée en Angleterre et en Galles depuis 1850, puis en Écosse depuis 1878; c'est-à-dire qu'à côté de l'église établie (*Church of England*) il existe en Angleterre quatre archevêchés ou provinces ecclésiastiques : Westminster, avec cinq suffragants; Birmingham, avec trois suffragants; Cardiff, avec un suffragant, et Liverpool, avec quatre suffragants; en Écosse, deux provinces ecclésiastiques : St-Andrews et Édimbourg, avec quatre suffragants, et Glasgow, que dirige un « administrateur apostolique ». Quant à l'Irlande, elle a naturellement conservé son organisation séculaire avec ses quatre archevêchés et ses vingt-trois évêchés traditionnels. Cette hiérarchie enfin a débordé hors des Iles britanniques, puisqu'il y a des évêques catholiques en Europe (Malte-Gozzo et Gibraltar), sans compter ceux dont le réseau couvre l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Australie. Comme l'Eglise anglicane a, elle aussi, ses évêchés répandus dans tout l'immense empire colonial, on peut mesurer l'ampleur de la propagande parallèle et plus ou moins hostile patiemment entretenue par les deux confessions rivales. Pour les diocèses de la Grande-Bretagne, le *Directory* donne une foule de détails sur le personnel laïque et ecclésiastique, les institutions et fondations religieuses, le clergé régulier, dont les maisons sont distribuées par comtés. Si l'on veut, par exemple, savoir la composition actuelle des ordres religieux chassés de France qui ont trouvé asile de l'autre côté du détroit, il faut se reporter au comté où ces ordres sont allés se reconstituer; ainsi l'on retrouvera les Bénédictins de Solesmes dans Hampshire (diocèse de Portsmouth) à Farnborough (p. 320), etc.

Ch. B.

**Pays-Bas.** — Dans l'assemblée générale de la Société d'histoire (Historisch Genootschap), qui s'est tenue à Utrecht le 25 mai 1920, M. le professeur BLOK a prononcé un discours sur l'histoire de cette Société, qui existe depuis soixante-quinze ans, et M. le professeur COLENBRANDER a exposé les relations de la science historique et la littérature, en prenant pour point de départ un texte du vicomte Haldane dans son *Before the War* (London, 1920). Ces deux discours ont été publiés ensuite séparément. N. J.

— Signalons une revue nouvelle : *Tijdschrift voor Geschiedenis*, qui paraît chez Noordhoff, à Groningue, sous la direction de MM. DE BOER, BOLKESTEIN, VAN DILLEN, ENNO VAN GELDER, SEVERYN et TENHAEFF. Elle fait suite au *Tijdschrift voor Geschiedenis, land-en Volkenkunde*, dont trente-neuf tomes ont paru, et qui s'adressait plutôt au grand public. Trois livraisons ont déjà été distribuées. Au lieu de tracer le programme du nouveau recueil, M. VAN GELDER a donné un aperçu du développement qu'ont pris les sciences historiques ; il montre ainsi le besoin où l'on était en Hollande de posséder une revue où toutes ces sciences seraient représentées. Nous y signalerons les articles suivants : M. JAPIKSE a exposé la politique étrangère de Bismarck après 1871, à l'aide de documents que M. Pribram a récemment publiés d'après les archives autrichiennes ; M. VAN DILLEN a parlé de Lénine et du bolchévisme ; M. TENHAEFF, de la puissance impériale au moyen âge ; M. BOLKESTEIN, de la religion et de l'art. Chaque livraison contient des comptes-rendus de publications historiques. N. J.

**Europe orientale.** — M. MARTNA. *L'Esthonie, les Esthoniens et la question esthonienne* (Paris, Armand Colin, s. d.). — Dr Jean LORIS-MÉLICOFF. *La Révolution russe et les nouvelles républiques transcaucasiennes* (Paris, Félix Alcan, 1920 ; prix : 7 fr., plus 40 %). — Ces deux livres rendront, l'un et l'autre, à peu près les mêmes services. On s'attachera plus aux faits qu'ils racontent qu'aux solutions, toutes provisoires et qui prêtent à discussion, qu'ils proposent. M. Martna, membre de la délégation esthonienne, décrit le pays et ses habitants, expose le développement historique du peuple esthonien, les conditions actuelles de la propriété foncière, et fait ressortir les conséquences déplorable de l'influence prépondérante qu'exerçait la haute noblesse balte avant la guerre de 1914. L'exposé est nourri de faits et on le consultera avec profit. La partie la plus vivante de l'ouvrage est consacrée à la description de l'Esthonie pendant l'occupation allemande et à la lutte qu'elle soutint contre les bolchéviks ; l'auteur conduit son récit jusqu'à l'élection de l'Assemblée constituante esthonienne (5-7 avril 1919). Un dernier chapitre traite de « l'indépendance » de l'Esthonie. L'auteur semble oublier que la Russie, une fois débarrassée du régime bolchévik, ne pourra se résigner à se voir barrer le chemin qui mène à la Baltique, et qu'il faudra s'entendre avec elle



d'une façon ou d'une autre. D'autre part, l'Esthonie, isolée en fait par une langue peu connue et peu pratiquée, n'a-t-elle pas intérêt à garder des liens avec la Russie? L'avenir décidera.

On ne s'arrêtera dans le livre du Dr Loris-Méticof qu'aux parties vraiment neuves. Le chapitre vi expose les répercussions de la révolution russe en Transcaucasie : rempli de faits, il échappe, par sa nature même, à l'analyse. Les historiens ne pourront se dispenser de le consulter. Dans les chapitres VII et VIII, on voit aux prises les nouvelles républiques de Transcaucasie et le triple conflit qui dresse contre les Russes les Géorgiens, les Arméniens contre les Géorgiens, les Arméniens contre les Tatars. L'auteur souhaite dans ses « conclusions » (p. 180) que les républiques de la Transcaucasie s'unissent pour former une confédération approximativement analogue à la Confédération suisse. Il a écarté par avance (p. 133) la possibilité de tous liens politiques avec la Russie future. Comment celle-ci accueillerait-elle cette solution? Personne ne le sait. L'ouvrage est terminé par sept appendices, dont les plus intéressants sont deux rapports adressés au directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères; de ces rapports, le premier seul porte une date précise, celle du 2 novembre 1919.

E. D.

— Marc SLONIM. *Le bolchévisme vu par un Russe* (Paris, éditions Bossard, 1921; prix : 7 fr. 50). — Ce petit volume de 205 pages est le meilleur réquisitoire qu'on ait écrit jusqu'ici contre le bolchévisme. Il est divisé en deux parties. La première, consacrée aux origines, s'arrête à la paix de Brest-Litowsk. La seconde partie étudie successivement l'organisation du pouvoir, la politique intérieure du bolchévisme, la Terreur, la constitution de l'armée rouge. Qu'il s'agisse de la vie que l'on mène en Russie bolchéviste ou du bilan économique du bolchévisme, l'auteur laisse parler les faits et les chiffres. Les écoles, la science et les arts dépérissent. Le bolchévisme a contre lui tous les partis du socialisme russe. Si parfois le bolchévisme a semblé faire quelques concessions, il n'a pas renoncé à « son esprit sectaire et despotique ».

Les épreuves ont été soigneusement revues; nous relevons seulement (p. 65) « l'arbitre illimité », lire « l'arbitraire ». Il faut lire (p. 205) δῆμος et non δέμος.

E. D.

**Tchéco-Slovaquie.** — VILÉM MATHESIUS. *English literature and the Czech-Slovaks* (published by the Czech Society of Great Britain, in-8°, 15 p.). — Deux auteurs anglais ont exercé sur les Bohémiens la plus profonde et durable influence : Wycliffe et Shakespeare. Celle de Wycliffe est connue de tous; au sujet de Shakespeare, la brochure que nous annonçons contient des faits significatifs. Le jubilé du grand dramaturge, en 1864, a été célébré à Prague avec un grand enthousiasme; celui de 1916 fêté avec un éclat qui, peut-être, n'a pas été égalé dans le reste de l'Europe; malgré les angoisses de l'heure

présente, Shakespeare a été le grand initiateur du théâtre et du drame tchèques.

**Turquie.** — G. E. HUBBARD. *The Day of the crescent : glimpses of old Turkey* (Cambridge, University Press, 1920, in-8°, x-242 p., 16 pl.). — Le hasard de quelques recherches à la bibliothèque du Foreign Office a fait tomber M. Hubbard sur un lot de livres du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle relatifs à la Turquie. Peu familier sans doute avec ce genre de littérature, il a considéré comme des nouveautés bien des choses qui sont presque banales. C'est ainsi qu'il consacre trois chapitres à un sujet aussi connu que l'ambassade de Busbecq et un chapitre à l'expédition de La Feuillade à Candie. Tout cela sans aucune bibliographie. Les diverses relations utilisées par l'auteur n'ajoutent rien à notre connaissance des mœurs turques, d'ailleurs décrites avec agrément. Les planches sont prises surtout à Nicolay. — P. 4, le « grand soudan de Babylone » doit être non le shah, mais le souverain de l'Égypte. — P. 12, le mot de « capitulations » n'est pas du tout, en l'espèce, un « terme arrogant ». Il vient de *capitula*. — H. HA.

**Histoire de la musique.** — Paul ROUGNON. *La musique et son histoire* (Paris, Garnier frères, s. d. [1920], in-8°, 297 p.). — Livre élémentaire, qui est plutôt l'œuvre d'un musicien que d'un historien, mais d'un musicien que préoccupe l'histoire de son art et qui s'applique en conscience à en résumer les principales étapes. Au lieu de retracer l'évolution de la musique dans son ensemble, M. Rougnon — et c'est une des originalités, d'ailleurs contestable, de son livre — a pratiqué dans l'énorme matière qui faisait l'objet de son exposé des divisions logiques : il étudie successivement l'histoire de la mélodie, puis celle des « sciences harmoniques », celle de la notation musicale, des instruments de musique, de l'instrumentation et de l'orchestration, du drame lyrique et de l'opéra, de l'opéra-comique et de l'opérette, de la « musique de concerts », de la musique religieuse, de la musique de danse et des ballets, enfin de l'enseignement musical. M. Rougnon fait preuve d'un bout à l'autre de son ouvrage d'un aimable et admiratif éclectisme. Malheureusement, les vues générales sont rares et sujettes à caution ; le style est parfois plus enthousiaste que sûr ; M. Rougnon n'est pas toujours un guide aussi bien informé qu'on le souhaiterait ; et nous craignons, en outre, que les bibliographies peu méthodiques et bien incomplètes qui terminent chaque chapitre ne puissent être d'un grand secours. L. H.

— Ch. VAN DEN BORREN. *Orlande de Lassus* (Paris, Félix Alcan, 1920, in-16, 254 p., de la collection « Les maîtres de la musique » ; prix : 4 fr. 90). — La célébrité de Roland de Lassus (1530 ou 1532 + 1594) — auquel M. Van den Borren tient à conserver le nom d'« Orlande », calqué mal à propos sur la forme italienne « Orlando » — est loin d'égaler celle de son contemporain et émule Palestrina ; mais l'ampleur de son œuvre est telle et il est si malaisé de s'orienter dans

le dédale de ses motets, de ses messes, de ses magnificats, comme aussi de ses madrigaux, de ses chansons ou de ses *lieder* (pourquoi M. Van den Borren dit-il *lieds* au pluriel?), qu'on saura le plus grand gré à l'auteur de ce volume d'y avoir consacré une étude analytique claire, sobre et d'un très juste sentiment artistique. M. Van den Borren a fait précéder cette étude d'un chapitre très soigné sur la vie du grand musicien belge, son compatriote, dont la carrière, fort curieuse, s'est déroulée successivement à Mons, en Italie, mais surtout en Bavière, à la cour des ducs, où il passa presque toute sa vie d'artiste. Comme tous ceux de l'excellente collection à laquelle il appartient, le livre de M. Van den Borren se termine par une bibliographie sommaire, mais fort bien dressée (p. 245-252), de l'œuvre du musicien et des travaux dont il a été l'objet.

L. H.

OUVRAGES REÇUS PAR LA « REVUE HISTORIQUE ».

Dr V. BAGIEL. La Pologne et les Polonais. Paris, édit. Bossard, 1921. In-8°, 390 p. et une carte. Prix : 9 fr. — Charles J. BILLSON. Mediaeval Leicester. Leicester, Edw. Backus, 1920. In-8°, 232 p. Prix : 21 sh. — James C. BONBRIGHT. Railroad capitalization; a study of the principles of regulation of railroad securities. New-York, Columbia University. Londres, King et fils, 1920. In-8°, 206 p. Prix : 2 dol. — Cecily BOOTH. Cosimo I, duke of Florence. Cambridge, ad the Univ. Press, 1921. In-8°, xv-325 p., illustr. Prix : 25 sh. — Henriette CÉLARIÉ. Le martyre de Lille. Paris, Bloud et Gay, 1920. In-16, 257 p. Prix : 6 fr. — Prince SIXTE DE BOURBON. L'offre de paix séparée de l'Autriche, 5 décembre 1916-12 octobre 1917. Paris, Plon-Nourrit, 1920. In-8°, 434 p. Prix : 9 fr. — Richard DE BOYSSON. L'invasion calviniste en Bas-Limousin, Périgord et Haut-Quercy. Paris, A. Picard, 1920. In-8°, xii-458 p. Prix : 20 fr. — Sir Geoffrey BUTLER. Studies in statecraft; being chapters biographical and bibliographical, mainly on the sixteenth century. Cambridge, Univ. Press. In-8°, vi-138 p. Prix : 10 sh. — Edmond CAZAL. Sainte Thérèse. Paris, Ollendorff, 1921. In-8°, 313 p. Prix : 7 fr. — Augustin COCHIN. Les Sociétés de pensée et la démocratie; études d'histoire révolutionnaire. Paris, Plon-Nourrit, 1921. In-8°, 300 p. Prix : 7 fr. 50. — Id. et Charles CHARPENTIER. Les actes du gouvernement révolutionnaire, 23 août 1793-27 juillet 1794. Paris, A. Picard (Société d'histoire contemporaine), tome I, 1920. In-8°, LXXIV-586 p. — Abbé J. DEDIEU. Le rôle politique des protestants français, 1685-1715. Paris, Bloud et Gay, 1921. In-8°, xii-362 p. — Jane DIEULAFOY. Isabelle la Grande, reine de Castille, 1451-1504. Paris, Hachette, 1920. In-8°, ix-486 p. et 38 pl. hors texte. — Édouard DRIAULT. La grande idée. La renaissance de l'hellénisme. Paris, Félix Alcan, 1921. In-12, vi-242p. Prix : 6 fr., plus major. 40 % (Bibliothèque d'histoire contemporaine). — Abel DUCORNEZ. Les derniers jours de Longwy. Paris, Bloud et Gay, 1920. In-16, 320 p. Prix : 5 fr. —

- Roger de FÉLICE. Le meuble français sous Louis XVI et sous l'Empire. Paris, Hachette. In-16 illustré, 113 p. Prix : 15 fr. — James FITZMAURICE-KELLY. Fray Luis de Leon. Oxford, University Press, 1921. In-8°, XIV-259 p. Prix : 7 sh. (Hispanic notes and monographs). — John Stephen FLYNN. The influence of puritanism on the political and religious thought of the English. Londres, Murray, 1920. In-8°, XII-257 p. Prix : 15 sh. — Abbé M. GIRAUD. Essai sur l'histoire religieuse de la Sarthe de 1789 à l'an IV. Paris, Jouve, 1920. In-8°, 691 p. — Id. Levées d'hommes et acheteurs de biens nationaux dans la Sarthe en 1793. Le Mans, A. de Saint-Denis, 1920. In-8°, 159 p. — C. S. S. HIGHAM. The development of the Leeward islands under the Restoration, 1660-1688. Cambridge, Univ. Press. In-8°, XIV-266 p. Prix : 20 sh. — James HOGAN. Ireland in the european system. Vol. I, 1500-1557. Londres, Longmans, 1920. In-8°, XXX-237 p. Prix : 15 sh. 6 d. — Otto KARMIN. Sir Francis d'Ivernois, 1757-1842; sa vie, son œuvre et son temps. Genève, Bader et Mongenet, 1920. In-8°, XIII-730 p. Prix : 15 fr. — Julius KLEIN. The mesta; a study in spanish economic history, 1273-1836. Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1920. In-8°, XVIII-444 p. Prix : 4 dol. (Harvard economic studies). — L.-H. LABANDE. Avignon au XV<sup>e</sup> siècle; légation de Charles de Bourbon et du cardinal Julien de La Rovère. Paris, A. Picard, 1920. In-8°, XXX-723 p. Prix : 50 fr. — Henri LAMBERT. Pax economica. La liberté des échanges internationaux. Paris, Félix Alcan, 1920. In-8°, 324 p. Prix : 7 fr. 50 — Id. Le nouveau contrat social, ou l'organisation de la démocratie individualiste. Ibid. In-8°, 351 p. Prix : 7 fr. 50. — Stanislas LAMI. Dictionnaire des sculpteurs de l'école française au XIX<sup>e</sup> siècle. Paris, Champion. Tome III, 1919, gr. in-8°, 495 p.; tome IV, 1921, 378 p. Prix : 30 fr. — Georges LARDÉ. Le tribunal du clerc dans l'Empire romain et la Gaule franque. Moulins, impr. régionale, 1920. In-8°, 230 p. — Id. Une enquête sur le vingtième au temps de Necker; histoire des remontrances du Parlement de Paris, 1777-1778. Paris, Letouzey et Ané, 1920. In-8°, 136 p. — Robert de LA SIZERANNE. Béatrice d'Este et sa cour. Paris, Hachette, 1920. In-8°, IX-212 p. et 7 pl. Prix : 12 fr. 50. — Ernest LAVISSE. Histoire de France contemporaine, tome III : le Consulat et l'Empire, par G. PARISET. Paris, Hachette, 1921, 444 p. — G. LENÔTRE. Le roi Louis XVII et l'énigme du Temple. Paris, Perrin, 1921. In-8°, 451 p. et 8 gravures. Prix : 12 fr. — E. LENIENT. La faute capitale du haut commandement. Paris, éditions de l'armée nouvelle, 1920. In-8°, VIII-207 p. Prix : 5 fr. — Comte Louis de LICHTERVELDE. La monarchie en Belgique sous Léopold I<sup>er</sup> et Léopold II. Bruxelles, G. van Oest, 1921. In-8°, VIII-117 p. — J. DE LOUTER. Le droit international public positif. Tome I. Londres, Humphrey Milford, 1920. In-8°, XI-576 p. Prix : 22 sh. (Dotation Carnegie pour la paix internationale). — Paul MASSON. Marseille depuis 1789; études historiques. Tome I, 1789-1814. Paris, Hachette, 1921. In-8°, 563 p. — Albert MATHIEZ. Un procès de corruption sous la Ter-



reur; l'affaire de la Compagnie des Indes. Paris, Félix Alcan. Gr. in-8°, 399 p. Prix : 12 fr. — Johannes MATTERN. The employment of the plebiscite in the determination of sovereignty. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1920. In-8°, ix-214 p. Prix : 1 dol. 50 c. (Johns Hopkins University studies in historical and political science). — Henry MOREL-JOURNEL. La politique de Bonaparte en pays occupé, d'après des documents recueillis à Vicence sur l'occupation française de 1797. Paris, Berger-Levrault, 1921. In-16, vii-66 p. Prix : 6 fr. — Georges MOTTE. Les vingt mille de Radinghem. Paris, Bloud et Gay, 1920. In-16, 322 p. — Maurice PERNOT. L'épreuve de la Pologne. Paris, Plon-Nourrit, 1921. In-16, 311 p. Prix : 7 fr. 50. — Louis SCHAUDÉL. Les comtes de Salm et l'abbaye de Senones aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Paris, Berger-Levrault, 1920. In-8°, xxiii-211 p. Prix : 12 fr. — James Brown SCOTT. The declaration of London, february 26, 1909. New-York, Oxford University Press, 1919. In-8°, xiii-268 p. (Carnegie endowment for international peace). — Id. L'institut de droit international. Tableau général des travaux, 1853-1913. Ibid., 1920. XLIX-366 p. — Id. The proceedings of the Hague peace conference. The conference of 1899. Ibid., 1920. xxii-883 p. — Id. The conference of 1907. Vol. I. Ibid., 1920. In-4°, xxv-703 p. — Id. The project of a permanent court of international justice, and Resolutions of the advisory Committee of jurists. Ibid., 1920. In-8°, 235 p. — Id. The project relative to a court of arbitral justice, 1907. Ibid., 1920. 406 p. — Id. Treaties for the advancement of peace between United States and other Powers, negotiated by the hon. William J. Bryan, secretary of State of the United States. Ibid., 1920. LXIX-152 p. — F. M. STENTON. Documents illustrative of the social and economic history of the Danelaw, from various collections. Londres, Humphrey Milford, 1920. In-8°, CLXIV-554 p. Prix : 31 sh. 6d. (tome V des « Records of the social and economic history of England and Wales », publ. par la British Academy). — Paul THUREAU-DANGIN. Pages religieuses. Paris, Bloud et Gay, 1920. In-16, 268 p. Prix : 6 fr. — Ludwig TRAUBE. Vorlesungen und Abhandlungen. Tome III : Kleine Schriften, publ. par Samuel BRANDT. Munich, Beck, 1920. In-8°, xvi-344 p. Prix : 35 m. — Sir Adolphus W. WARD. Collected papers. Vol. I et II : Historical. Cambridge, University Press, 1921. In-8°, xi-407 et 397 p. — Lillian WINSTANLEY. Hamlet and the scottish succession; being an examination of the relations of the play of Hamlet to the succession and the Essex conspiracy. Ibid., 1921. In-8°, 188 p. Prix : 10 sh.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

### FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1920, novembre-décembre. — Maurice DOMMANGET. Les pratiques culturelles, les miracles et le fanatisme révolutionnaires. — Albert MATHIEZ. Un complice de La Fayette, Frédéric Dietrich; suite et fin (« Dietrich fut surtout un ambitieux qui subordonna ses convictions aux intérêts du moment... Il crut que La Fayette triompherait et il se lia à son char...; s'il avait réussi, c'était la guerre civile »). — Id. Une amie de Chabot, la comtesse de Linières. — Id. Charlotte Robespierre et le Neuf Thermidor (ajoute une mention d'elle en date du 13 thermidor; la sœur de Robespierre, qui avait rompu avec lui, avait trouvé asile chez des amis). — Antoine RICHARD. La carte de pain à Pau en l'an II. — M. DOMMANGET. La Société populaire de Gerberoy (localité qui comptait alors 120 habitants. Cette Société fut fondée pour « épurer les citoyens »; bannir « les traîtres et les fédéralistes »). = C.-rendu : *Albert Mathiez*. Danton et la paix (compte-rendu du livre par l'auteur lui-même. Il prend acte de ce fait que, depuis la publication de son ouvrage, aucun des nombreux défenseurs de Danton n'a réfuté ses conclusions; il les résume donc en les accentuant). = 1921, janvier-février. *Albert Mathiez*. Recherches sur la famille et la vie privée du conventionnel Basire. — G. BRÉGAIL. Chantreau, journaliste et professeur sous le Directoire (professeur d'histoire près de l'École centrale du département du Gers; discrédité malgré son talent professionnel, il fut, en 1803, chargé de la chaire d'histoire à l'École militaire de Fontainebleau). — H. HARMAND. Poullain-Grandprey et ses correspondants; lettres inédites. I (1772-an II). — Gabriel VAUTHIER. La succession de Chamfort (arrêté le 4 septembre 1793, Chamfort veut se tuer pour éviter d'être mis en prison. Il se blesse seulement, mais meurt le 13 avril 1794 des suites de sa blessure. On publie l'inventaire de ses biens après décès; ils furent estimés à 795 l. 15 s.). — René FARGE. Documents sur Lazowski (Polonais qui commanda sous la Révolution la compagnie des canonnières du faubourg Saint-Marcel; publie son acte de mariage, 5 août 1792, le programme de la cérémonie funèbre et l'invitation pour assister à ses funérailles, 24 avril 1793). — Ant. RICHARD. Un projet de canal du sud-ouest en 1793. = C.-rendus : Lieutenant-colonel *Tournies*. La garde nationale dans le département de la Meurthe pendant la Révolution, 1789-1802 (excellent). —

Abbé *M. Giraud*. Essai sur l'histoire religieuse de la Sarthe de 1789 à l'an IV (essai fort remarquable par la documentation abondante et précise, et par la mise en œuvre, qui est irréprochable). — *A. Trévis*. Livre de comptes de l'abbé Glaize, curé constitutionnel de Glux (très intéressant). — *G. Lenôtre*. Le roi Louis XVII et l'énigme du Temple (amusant, mais fait sans critique).

**2. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1920, octobre-décembre. — *A. LEROUX*. L'église réformée de Bordeaux de 1660 à 1670 (d'après le cinquième registre de cette église; pasteurs; composition du consistoire; services religieux; les fidèles; actes de violence contre les protestants). — *E. LE PARQUIER*. Les sources de l'« Histoire du parlement de Normandie » de Floquet de 1560 à 1562 (n'a pas vu tous les registres du parlement et n'a pas bien consulté ceux qu'il a vus; redresse les erreurs pour 1560; à suivre). — *Ch. PRADEL*. Testament du pasteur Antoine de Fanjeaux († 16 décembre 1607; le testament est daté du 11 février 1596). — *N. WEISS*. Olivier Cromwell (est-il vrai que Cromwell a créé la question de l'Ulster? Réponse à un article de journal). = *C.-rendus*: *A. Leroux*. Les religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802 (remarquable). — *Raoul Allier*. Anthologie protestante française, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (intérêt du recueil. On n'y trouve pas le nom de Vinet). = Lettre de *M. Jacques PANNIER* à propos de l'Astrée de Ronsard (c'est Françoise d'Estrée, mère de Gabrielle; or, la famille d'Estrée adhéra à la Réforme jusqu'en 1572, et il est possible que la belle Gabrielle, née en 1570, ait été baptisée).

**3. — Le Moyen Âge.** 2<sup>e</sup> série, t. XXI, septembre-décembre 1919. — *A. FLICHE*. Hildebrand; fin (la fortune d'Hildebrand ne date que de l'élection d'Anselme de Lucques comme pape, sous le nom d'Alexandre II, en 1061; ce n'est même alors qu'un modéré comme saint Pierre Damien, et non pas un intransigeant comme le cardinal Humbert; seule, « l'implacable logique des événements » l'orientera peu à peu, après son propre avènement au pontificat, vers les doctrines radicales professées par ce dernier dès le temps d'Étienne IX). — *VALLS-TABERNER*. Un diplôme de Charles le Chauve pour Suniaire, comte d'Ampurias-Roussillon (acte inédit de l'année 862, d'après une copie du XVIII<sup>e</sup> siècle conservée à l'« Institut d'Estudis catalans »). — *Paul DESCHAMPS*. La sculpture romane en Lombardie d'après l'ouvrage récent de *M. A. Kingsley-Porter*, *Lombard architecture* (une grande école de sculpture exista en Lombardie durant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, sans contact avec l'école de sculpture de l'Ile-de-France). = *T. XXII*, janvier-avril 1920. Armorial de France composé à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XIV<sup>e</sup>, publié par *Max PRINET* (avec une copieuse annotation). — *Ch. SAMARAN*. Un diplomate français du XV<sup>e</sup> siècle: Jean de Bilhères-Lagraulas, cardinal de Saint-Denis (né vers 1430, au manoir de Lagraulas en Fezensac,

évêque de Lombez en 1473, est nommé la même année administrateur de l'abbaye de Saint-Denis par Louis XI, en récompense de ses services; élu abbé en 1474, est chargé par le roi de France de plusieurs missions diplomatiques en Espagne. Suite au fasc. de mai-août : Après la mort de Louis XI, il préside les États-Généraux de Tours, en 1483; est nommé président de l'Échiquier de Normandie en 1484; négocie le traité signé à Francfort entre Charles VIII et Maximilien; envoyé en ambassade à Rome, est fait cardinal en 1493, meurt à Rome en 1499). — PIÉTRESSON DE SAINT-AUBIN. Document inédit relatif aux Juifs de Troyes (acte de Philippe le Bel, 1294, faisant allusion à la persécution de 1288). — Mai-août. A. DIEUDONNÉ. Les poids du moyen âge et la numismatique, d'après une étude publiée en 1906 (celle de Guilhiermoz, *Note sur les poids du moyen âge*. En appendice, huit tableaux des principaux poids du moyen âge). — C. ENLART. L'architecture lombarde d'après M. Kingsley-Porter (le livre de l'archéologue américain nous apporte une « histoire très complète et souvent très nouvelle de l'architecture lombarde » avec des théories générales souvent très contestables).

4. — **Polybiblion.** 1920, novembre-décembre. — André PÉRATÉ. Beaux-arts (compte-rendu de cinquante ouvrages, parmi lesquels ceux de Robert André-Michel, Enlart, Henri Focillon, Louis Hourticq, Jacques-Émile Blanche, etc.). — Publications relatives à la guerre européenne; parmi elles : Lucien Cornet. 1914-1915, t. III (exposé documentaire des faits et des textes); Albert Bonnard. Pages d'histoire contemporaine, 1895-1916 (a bien servi en Suisse la cause française); Maurice Sarraut et J. Revol. Un épisode du drame serbe (récit de quinze jours passés à l'armée serbe, du 7 au 20 octobre 1915); Henry-Amour de Villebonne. La retraite du Vardar (livre de douleur et d'honneur); Paul Gentizon. L'Allemagne en république (à Munich et Weimar en 1920; témoignage d'observation directe). — Gustave Glotz. Le travail dans la Grèce ancienne (serré de texte, nourri de faits). — B. Kirsch et H.-S. Roman. Les ordres frères (dominicains et franciscains; les auteurs suivent les traces des deux fondateurs). — Henri Malo. Dunkerque (dans le passé et dans la dernière guerre). — VISENOT. Dernières publications illustrées.

5. — **La Révolution française.** 1920, octobre-décembre. — A. AULARD. Sieyès et Talleyrand, d'après Benjamin Constant et Barras (publie une copie, prise sur les papiers de Barras par M. Doney, de deux portraits de Sieyès et de Talleyrand. M. Doney affirme que ces portraits sont dus à une collaboration de Barras et Benjamin Constant; M. Aulard cite à ce propos d'autres pages de B. Constant sur Sieyès et Talleyrand. La question des papiers de Barras, dont la *Revue historique* s'est occupée jadis, t. CXXVIII, p. 67, mériterait d'être tirée au clair). — P. ROBIQUET. La disgrâce de Fouché, en septembre 1815 (publie le texte du rapport de Fouché « sur la situation de la



France et sur les relations avec les armées étrangères », qui, avec l'élection de la chambre introuvable, amena la chute de l'ancien régime). — F. BRAESCH. Un livre de M. d'Estrée sur Hébert (paru en 1908; livre intéressant, vivant, plein de faits, appuyé sur une enquête documentaire un peu hâtive, mais étendue et intelligente). — C.-rendus : Marcel Marion. Histoire financière de la France depuis 1715; t. II, 1789-1792 (très important, mais on reproche à l'auteur une complaisance trop visible à dénoncer les fautes de la Révolution). — Hubert et Georges Bourgin. L'industrie sidérurgique en France au début de la Révolution (enquête poussée à fond). — H. Hauser. Travailleurs et marchands dans l'ancienne France (excellent). — Saint-Marly. Histoire populaire du Quercy, des origines à 1800 (beaucoup de travail; les références manquent). — Raoul Busquet. Histoire des institutions de la Provence de 1482 à 1790 (bon). — Jean de Pierre-feu. G. Q. G. (livre à lire et à relire).

6. — **Revue de l'histoire des religions**, 1920, mai-juin. — Ch. CLERMONT-GANNEAU. La lampe et l'olivier dans le Coran (l'origine des lampes dont on se sert dans le culte musulman doit être cherchée dans l'art religieux byzantin; il est souvent question dans le Coran de l'olivier qui fournissait à l'homme l'éclairage). — Ch. PICARD. L'ancien droit criminel hellénique et la vendetta albanaise (très curieux détails sur la situation actuelle de l'Albanie, sur les clans qui y sont encore soumis à la « loi du sang » et rapprochement avec les temps primitifs de l'Hellade). — A. CAUSSE. Le jardin d'Élohim et la source de vie (évolution dans la littérature biblique du mythe du jardin paradisiaque). — G. CONTENAU. De la valeur du nom chez les Babyloniens et de quelques-unes de ses conséquences (chez les Babyloniens, une chose n'existe que si elle a un nom). — A. CABATON. La divine comédie et l'Islam (expose la thèse de M. Miguel Asín Palacios sur les emprunts faits par Dante à la littérature arabe). — C.-rendus : St. Gsell. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. IV. La civilisation carthaginoise (excellent, d'une ampleur remarquable). — F. Macler. Le texte arménien de l'Évangile d'après Mathieu et Marc (travail énorme, conduit avec une admirable patience). — J. Laurent. L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 906 (excellent tableau d'ensemble). — Id. Byzance et les Turcs seldjucides en Asie occidentale jusqu'en 1081 (bon). — H. Massé. Essai sur le poète Saadi (bonne étude sur ce poète paysan du XII<sup>e</sup> siècle). — Juillet-octobre. M. GOGUEL. Le texte et les éditions du Nouveau Testament grec à propos d'un article récent (celui de M. M. Wilmette dans le *Correspondant*; indique les éditions du Nouveau Testament, depuis la première, de 1514, parue au t. V de la Bible polyglotte du cardinal-archevêque de Tolède, Francisco Ximenes de Cisneros, jusqu'aux éditions modernes de Bernhard Weiss, von Soden, Baljon, etc.; examine jusqu'à quel point il est permis d'utiliser, dans une édition de ce texte, la méthode conjectu-

rale). — L. MASSIGNON. La légende « de tribus impostoribus » et ses origines islamiques (la phrase attribuée à Frédéric II par le pape Grégoire IX se trouve en réalité, dès l'an 909, dans un texte initiatique dû à la secte musulmane des Qarmates). — W. DÉONNA. Questions d'archéologie religieuse et symbolique. XVI. Le drapeau de la « Régence du Carnaro » (ce drapeau vermeil, arboré par d'Annunzio le 12 septembre 1920, a pour emblème un serpent qui se mord la queue, les sept étoiles de la grande Ourse et la devise : « Quis contra nos ? » Il faut en chercher l'origine dans l'astrologie et l'astronomie antiques). — Fr. CUMONT. La célébration du « Natalis invicti » en Orient (d'après un traité syriaque de Thomas d'Édesse, qui vécut au VI<sup>e</sup> siècle). — C.-rendus : *Alfred Loisy*. Essai sur le sacrifice (remarquable). — Sir *James George Frazer*. Les origines magiques de la royauté (œuvre d'un grand collectionneur de faits qui sait formuler des observations générales). — S. Langdon. Le poème sumérien du Paradis, du Déluge et de la Chute de l'homme (traduction française de la traduction anglaise, qui a été mise au point). — G. Autran. Phéniciens (thèse bien contestable). — *Alfred Loisy*. Les mystères païens et le mystère chrétien (mise au point très précise du problème). — *Hasleagh Rashdall*. The idea of atonement in christian theology (huit lectures sur l'expiation faites à Oxford en 1915; l'auteur est très attaché à la doctrine traditionnelle).

**7. — Revue d'histoire de l'Église de France. 1920, avril-juin.**

— Émile LESNE. Les ordonnances monastiques de Louis le Pieux et la « Notitia de servitio monasteriorum »; t. I (commente les passages de la vie de saint Benoît d'Aniane par Ardon, où sont énumérées les mesures ordonnées par l'empereur pour la réforme des monastères sous l'influence du saint). — C.-rendus : Abbé *Welter*. Le « Speculum laicorum »; édition d'une collection d'« Exempla » composée en Angleterre à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (ce « Speculum » est l'œuvre d'un franciscain anglais qui écrivait entre 1279 et 1282). — L. Guiraud. La Réforme à Montpellier, t. VI et VII (importante contribution à l'histoire du protestantisme et au mouvement de la contre-réforme). — L. Delavaud. Quelques collaborateurs de Richelieu (important). — Aug. Gazier. Bossuet et Louis XIV, 1662-1704 (prouve que Bossuet ne fut pas un prélat de cour, une âme adulateur; tout au plus peut-on lui reprocher d'avoir fait auprès du roi des démarches tendant à faire nommer son neveu évêque de Meaux). — H. Pocquet du Haut-Jussé. La vie temporelle des communautés de femmes à Rennes aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (bon). — A. Lombard. L'abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne, 1670-1742 (bon). — P. de La Gorce. Histoire religieuse de la Révolution française, t. III (très suggestif). — A. Rebillon. La situation économique du clergé à la veille de la Révolution dans les districts de Rennes, de Fougères et de Vitré (bon). — Mgr A. Baudrillart. Vie de Mgr d'Hulst, t. II (excellent chapitre d'une histoire complète de la

pensée et de l'action en France pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s.). — *P. Viard*. Histoire de la dime ecclésiastique en France au XVI<sup>e</sup> siècle (étude très consciencieuse). — *Étienne Giran*. Sébastien Castellion et la Réforme calviniste (bon). — *Audard, Foulon et Le Rohellec*. Actes des martyrs et des confesseurs de la foi pendant la Révolution. T. I : Jean Rétrif, Jean-Jacques d'Advisard, dom Henri de Noyelle; les prêtres exilés dans les États pontificaux (excellent). = Juillet-septembre. — *Émile LESNE*. Les ordonnances monastiques de Louis le Pieux et la « Notitia de servitio monasteriorum »; II. = C. rendus : abbé *Ch. Guéry*. Histoire de l'abbaye de Lyre (consciencieux, mais confus et fait sans méthode). — *A. Fliche*. Études sur la polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII. Les Prégrégoriens (remarquable; mais l'auteur a donné une place excessive à l'influence exercée par Pierre Damien sur la formation des idées de Hildebrand). — *Noël Valois*. Vassy; *N. Weiss*. La vérité sur le massacre de Vassy (dissertation critique sur un texte mal connu, mais qui est de première importance pour l'histoire de ce célèbre épisode : la lettre latine adressée par le luthérien Jean Brentz à Jérôme Baumgartner vers la fin d'avril 1562, moins de deux mois après l'événement. Les doutes soulevés par *N. Weiss* sur la réalité de certains faits relatés par ce témoin ne tiennent pas devant les observations de *N. Valois*). — *Aug. Leman*. Urbain VIII et la rivalité de la France et de la maison d'Autriche de 1631 à 1635. — *Id.* Recueil des instructions générales aux nonces ordinaires de France de 1624 à 1634 (important compte-rendu par *G. Fagniez*). = Chronique d'histoire régionale. = Notes bibliographiques : L'art et les saints (parle de saint Nicolas, par *Aug. Marguillier*; de sainte Catherine, par *H. Brémond*; de sainte Geneviève, par *A.-D. Sertillanges*; de saint Martin, par *H. Martin*). — *Eug. Roupain*. Carnet de Jeanne d'Arc, 1412-1431; notes à l'usage des conférenciers (contient beaucoup de faits utiles). — *Marquis de Roux*. Pascal en Poitou et les Poitevins dans les Provinciales (intéressant). — *H. Lechevallier*. La propriété foncière du clergé et la vente des biens ecclésiastiques dans le district de Saint-Lô (thèse remarquable). — *Abbé Prévost*. Répertoire biographique du clergé du diocèse de Troyes à l'époque de la Révolution (bon). — *Jean Guiraud*. Clergé et congrégations au service de la France (pendant la dernière guerre). — *Abbé A. Duplaix*. Table alphabétique de l'Histoire du Berry de Thaumassac de La Thaumassière, avec références aux deux éditions. — *Paul Richard*. Lyon sacré; histoire hagiographique de l'ancien diocèse de Lyon au point de vue chronologique (utile). = Octobre-décembre. *Émile LESNE*. Les ordonnances monastiques de Louis le Pieux et la « Notitia de servitio monasteriorum »; III (étude critique sur les sources de cette « Notitia », qui nous conserve un fragment d'une « schedula » promulguée par Louis le Pieux au plaid de 819; en appendice, réédition du texte de la « Notitia » énumérant les monastères qui, dans l'empire, « dona et militiam facere possunt, quae sola

dona sine militia, quae vero nec dona nec militiam, sed solas orationes pro salute imperatoris vel filiorum ejus et stabilitate imperii »). — C.-rendus : *H. Lévy-Bruhl*. Les élections abbatiales en France; époque franque (excellent). — *Dom Germain Morin*. *Anecdota Maredsolana*. 2<sup>e</sup> série : Études, textes, découvertes, contributions à la littérature et à l'histoire des douze premiers siècles (recueil fort instructif). — *P. Bouvier*. Étude sur l'Hôtel-Dieu d'Orléans au moyen âge et au xvi<sup>e</sup> siècle (excellent). — *L. Hugu*. Jean de L'Espine, moraliste et théologien, 1505-1597; sa vie, son œuvre, ses idées (très bonne étude sur un personnage insignifiant). — *Commandeur de Broqua*. Claude Bernard, dit le Pauvre Prêtre, 1588-1641 (bon ouvrage d'édification). — *Vicomte Maurice de Lestrang*. La question religieuse en France pendant la guerre de 1914-1918. Documents (ces documents se composent surtout de découpages de journaux). — *P. Mellon*. L'Académie de Sedan, centre d'influence française. A propos d'un manuscrit du xvii<sup>e</sup> siècle (histoire, composée en latin, datée de 1613 et 1620, de cette Académie fondée par les La Marck en 1576 et supprimée par Louis XIV à cause de son caractère protestant et bien qu'on y enseignât à peu près toutes les matières utiles au métier militaire).

8. — **Le Correspondant**. 1920, 25 décembre. — *Mgr Pierre BATHIFOL*. La conversion d'un évêque : Frédéric Kinsman (évêque de l'Église épiscopaliennne d'Amérique; après avoir considéré que l'épiscopat sur le modèle de l'Église anglicane était le plus conforme à l'enseignement des Pères, il se convertit au catholicisme romain en 1919. Il avait découvert, chemin faisant, « la morale de nos moralistes et de nos sociologues, que l'anglicanisme nous fait aujourd'hui l'honneur de nous envier »). — *Pierre de La Gorce*. A travers la Révolution. Après le 9 thermidor. La Vendée et la première loi d'émancipation religieuse (expose en détail les négociations qui ont abouti à la « Pacification de La Jaunais », 29 pluviôse an III ou 17 février 1795, que suivit bientôt le décret sur la police des cultes du 3 ventôse ou 21 février). — *F. Baldensperger*. Les scrupules d'un Américain attardé. L'éducation de Henry Adams (d'après son autobiographie). — *A. Halot*. Les leçons de l'histoire. Le traité de 1839 et la Belgique. — *Jean Des Cognets*. Un document inédit sur La Mennais (publie, d'après les mémoires de J.-M. Dargaud, une lettre qu'écrivit à celui-ci La Mennais, le 2 juillet 1833, et quelques souvenirs puisés à la même source). — 1921, 10 janvier. \*\*\*. Le Japon et l'avenir de l'Extrême-Orient. — *L. de Lanza de Laborie*. Les vingt premiers siècles de notre histoire (annonce le tome II de l'*Histoire de la nation française*, qui est consacré à l'histoire politique, des origines à 1515, et qui a pour auteur P. Imbart de La Tour). — 25 janvier. *Nelly Melin*. La réforme de l'éducation anglaise (intéressant et bien informé; le rôle personnel du ministre, M. Fisher, aurait dû être marqué plus fortement, car il paraît avoir été décisif). — *Joseph Huby*. L'Église anglicane et le



ministère des femmes (commente le rapport sur la conférence de Lambeth du 5 juillet au 7 août 1920, véritable concile œcuménique des évêques anglicans. Cette conférence admit en principe que les femmes pouvaient être admises à recevoir les ordres mineurs comme diaconesses; elle ne paraît pas s'opposer à leur admission même aux ordres majeurs). — Claude SAINT-ANDRÉ. Louis XV et les colonies (Louis XV a toujours porté un vif intérêt à la géographie, à la marine, aux colonies; après le traité de 1763, il approuva toutes les mesures prises par Choiseul pour en réparer les funestes conséquences). = 10 février. Émile DERMENGHEM. Le centenaire de Joseph de Maistre (ampleur de ses idées politiques et religieuses). — \*\*\* Sinn Fein; essai de psychologie politique. — Maurice BRILLANT. Pierre Biardéau et la statuaire angevine en terre cuite au XVII<sup>e</sup> siècle. — Henry LEMONNIER. A propos du centenaire de l'École des chartes, 1821-1921 (avec quelques souvenirs personnels de 1862-1865).

9. — *Mercur de France*. 1920, 1<sup>er</sup> janvier. — Maurice DES OMBIAUX. Le gouvernement du Havre et sa politique en Belgique occupée (véhémement apologie de cette politique). — Jean MAXE. La propagande bolchevique mondiale (à lire et à méditer, car Zinoviev et Lénine disent crûment les choses). = 15 janvier. Georges BATAULT. Le problème juif. La renaissance de l'antisémitisme, ses causes actuelles et sa signification (l'antisémitisme actuel est une réaction contre le bolchevisme russe que conduisent des Israélites; d'une façon plus générale encore et plus mystérieuse, il s'oppose aux deux internationales, celle de l'Or et celle du Sang, qui ont également à leur tête une élite de Juifs. Ce sont encore les Juifs qui ont dicté les conditions de la paix et qui ont inventé la nébuleuse Société des nations; leur instrument fut le puritanisme. Si différente que soit leur nature, Wilson et L. George ont ce point commun d'être des Puritains utilitaires; or, « tous les éléments de la mentalité puritaine qui sont en relation avec les progrès de l'esprit capitaliste procèdent directement du judaïsme ». Israël a fait alliance avec les Puritains du Nouveau Monde; « cette vue de l'affinité qu'ont l'un pour l'autre le Juif et le Puritain est une des plus profondes et des plus fécondes de la philosophie de l'histoire moderne »). — Gabriel BRUNET. Le jeune Taine (d'après sa correspondance). — Georges MATISSE. Les rapports entre les sciences de l'humanité et les sciences de la nature. = 1<sup>er</sup> février. Paul RIVAL. Un acteur tragique : Gabriele d'Annunzio. — B. NIKITINE. Quelques observations sur les Kurdes. = 15 février. Georges BATAULT. Le problème juif; l'exclusivisme juif (à travers l'histoire).

10. — *Revue de Paris*. 1921, 1<sup>er</sup> janvier. — Lieutenant-colonel Jean FABRY. La France de 1921 et la « Nation armée ». — Arthur RAFFALOVITCH. La conférence financière internationale de Bruxelles. — Pierre DE NOLHAC. Souvenirs de la bibliothèque Vaticane (1882-1885). — Marie-Louise PAILLERON. L'autobiographie de Mrs Asquith

(intéressant et peu banal). — D. PASQUET. La découverte de l'Angleterre par les Français au XVIII<sup>e</sup> siècle; suite et fin (la vie de société et la vie intellectuelle à Londres et ce qu'en pensent les Français; quel contraste avec la gaieté de Paris! Mais aussi combien les Anglais apprécient leur « précieuse liberté »! Vers la fin du siècle cependant, l'engouement pour l'Angleterre s'atténue pour faire place à l'esprit critique). = 15 janvier. \*\*\*. France et Angleterre (explique les causes du dissentiment entre les deux pays et montre qu'il est à la fois nécessaire et facile de le faire disparaître). — Général BUAT. Une crise de commandement dans l'armée allemande en 1914-1916 : Hindenburg et Ludendorff contre Falkenhayn (d'après leurs mémoires). — Edmond PERRIN. L'enseignement secondaire en Alsace et en Lorraine (l'auteur, nommé en janvier 1919 dans un lycée de Strasbourg, montre par quels tâtonnements on a réussi à organiser l'enseignement français sans violenter les sentiments et les habitudes d'esprit contractés sous le régime allemand). — Jacques DE CLAUSSONNE. La crise économique. — Nicolas DE BERG-POGGENTPOTL. Lettre au directeur de la *Revue de Paris* (pour réfuter les erreurs commises par l'auteur anonyme de l'article sur le gouvernement de Koltchak en Sibérie, paru dans la *Revue* du 15 novembre 1920). = 1<sup>er</sup> février. Frédéric MASSON. Marie-Louise et ses carnets de voyage. I (introduction où sont contées l'enfance de la future impératrice, son aversion à l'égard de Napoléon jusqu'en 1810, les négociations et les cérémonies du mariage). — Élie HALÉVY. Les origines de la discorde anglo-allemande (d'après les mémoires du baron d'Eckardstein publiés à Leipzig en 1919; montre ce qu'ils nous apprennent de nouveau sur les intrigues et négociations de 1901-1902 et comment enfin les tentatives d'une alliance anglo-allemande, dont l'Allemagne avait pris l'initiative, aboutirent à l'accord anglo-français de 1904). — Marie-Louise PAILLERON. M. Wells chez les Bolcheviks (d'après le récit d'un séjour de Wells à Moscou; amusant, s'il est permis de le dire, et instructif). — Général BUAT. Une crise de commandement dans l'armée allemande en 1914-1916; suite : Campagne d'été contre la Russie, mai-octobre 1915; défensive sur le front russe, fin 1915-août 1916 (hostilité de Hindenburg et de Ludendorff contre Falkenhayn, qui est amené à donner sa démission le 29 août 1916). — Charles LOISEAU. La politique sociale et la papauté.

11. — *Revue des Deux Mondes*. 1921, 1<sup>er</sup> janvier. — \*\*\*. L'armée qu'il nous faut. — Maurice BARRÈS. Le génie du Rhin. II : La vie légendaire du Rhin (le folklore du Rhin attira d'abord l'attention des administrateurs français de la Rhénanie pendant la Révolution et l'Empire; les Allemands en continuèrent l'étude, mais en la dénaturant par des préoccupations très personnelles. Il faudra désormais, après avoir renvoyé dans leur pays les divinités du Walhalla, encourager les dévouements locaux à la légende et à l'histoire, faire revivre les « figures indigènes que la fantaisie rhénane avait fait sortir de sa vie, de son rêve, de ses aspirations les plus sûres »). — Henry Bon-

DEAUX. Les amants d'Annecy. Anne d'Este et Jacques de Savoie. II (M<sup>me</sup> de La Fayette n'a pas composé un roman historique; aux personnages du XVI<sup>e</sup> siècle, dont elle empruntait les noms, elle a enlevé leur caractère violent et magnifique pour en faire des contemporains de Racine). — Ernest DAUDET. Quelques scènes du drame hellénique, juin-décembre 1916. III : Autour des journées de décembre (dramatique récit qui fait retomber sur le roi Constantin toute la responsabilité du massacre des Français : 53 tués, dont 6 officiers, 138 blessés, 10 disparus, voilà le bilan de ce que le roi osait hier encore appeler une « querelle de famille »). — Louis GILLET. Les souvenirs de Margot Asquith (d'après son autobiographie, récemment parue à Londres, avec une dédicace à son mari, l'ancien premier ministre). = 15 janvier. Maurice PALÉOLOGUE. La Russie des tsars pendant la Grande Guerre (l'ancien ambassadeur de France à Pétersbourg publie les notes où il a marqué les étapes de la crise des douze jours : visite du président de la République à l'empereur Nicolas, 20-23 juillet 1914; vers la guerre, 24 juillet-2 août. Document historique de grande importance et très émouvant). — Maurice BARRÈS. Le génie du Rhin. III : L'histoire du cœur charitable rhénan (fondations charitables de Lezay-Marnesia; la pensée des philanthropes français survit à la chute du premier Empire; les rapports sympathiques entre la France et la Rhénanie sur le terrain de la religion se détendent à partir de 1871; mais les Rhénans souffrent de la rigidité prussienne en toute matière spirituelle. « Le cœur rhénan souffre de la même manière que l'imagination rhénane. Ici encore, la Prusse donne l'assaut. Comme elle a dénaturé et étouffé les imaginations du Rhin, elle dessèche les aspirations charitables, les meilleures richesses bienfaisantes de la foi »). — BRIEUX. Émile Augier, chevalier de la Bourgeoisie. II. — \*\*\*. Fiume, l'Adriatique et les rapports franco-italiens; I : Avant l'arrivée de G. d'Annunzio (convention de Londres, pacte de Corfou et de Rome; l'occupation interalliée de Fiume et l'installation de la base française; la question de l'Adriatique devant les Alliés et le message Wilson; le projet Tardieu et la chute du cabinet Orlando). = 1<sup>er</sup> février. Marie-Louise PAILLERON. François Buloz et ses amis au temps du second Empire. I (il y est surtout question de George Sand). — Maurice PALÉOLOGUE. La Russie des tsars pendant la Grande Guerre. II (notes du 5 au 20 août 1914; enthousiasme qui règne à la cour et même dans le peuple pour la guerre contre le germanisme; l'empereur à Moscou le 18 août; sa « résignation mystique »). — Maurice BARRÈS. Le génie du Rhin. IV : Les directions françaises dans la vie sociale du Rhin (ce sont les administrateurs français qui, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, ont les premiers compris les qualités laborieuses du peuple rhénan et qui ont su leur donner une valeur utile et humaine. A partir de 1850, la bureaucratie prussienne refusa son concours aux industriels rhénans qui continuaient l'œuvre d'équilibre et d'harmonie sociales, qui est leur honneur). — René PINON. L'avenir de l'entente

franco-britannique. I : La politique des ports. — Charles NORDMANN. Impressions de Roumanie.

**12. — Annales du Midi.** 1920, juillet-octobre. — P. GENEVRAY. Ouvriers allemands et concurrence allemande dans les Pyrénées ariégeoises il y a cent ans. — Ch. SAMARAN. A propos de Bernard de Panassac (quelques identifications de noms de lieu). = C.-rendus : C. Jullian. Histoire de la Gaule, t. V et VI (ouvrage capital « qu'il ne faut pas admirer seulement comme une magnifique œuvre d'art, mais comme le guide et le manuel de tous ceux qui s'intéressent à notre histoire nationale »). — G. Melchior. Les établissements des Espagnols dans les Pyrénées méditerranéennes aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles (intéressante thèse de doctorat). — Abbé Jean Contrasty. Histoire de Sainte-Foy de Peyrolières (important).

**13. — Revue historique de Bordeaux.** 1920, juillet-septembre. — J.-A. BRUTAILS. La chapelle de la Trinité à Saint-Émilion (proteste contre l'abus des restaurations archéologiques). — Abbé A. GAILLARD. Le prieuré de Barp; suite (chap. IV : dom Jean de La Barrière et les Feuillants. La Barrière devint en 1573 abbé de Feuillant, monastère placé sous le vocable de Notre-Dame, aujourd'hui dans la commune de La Bastide-des-Feuillants. Il mourut à Rome en odeur de sainteté le 25 avril 1600; chap. V : l'union du prieuré de Barp au monastère des Feuillants en 1589; chap. VI : administration du prieuré). — Marguerite CASTEL. La formation topographique du quartier de Saint-Seurin; suite. — R. BROUILLARD. Nouvelles recherches sur les Girondins proscrits, 1793-1794. 2<sup>e</sup> partie : séjour à Saint-Émilion; suite (chez M<sup>me</sup> Bouquey). — Alfred LEROUX. Bordeaux capitale de Guyenne-et-Gascogne (Bordeaux fit une première fois partie de la Gascogne politique en 567, puis définitivement en 817; elle reentra politiquement en 1036, tout au moins en 1052, dans la Guyenne; à partir de 1152, elle étendit la juridiction de ses ducs sur les deux territoires de Gascogne et de Guyenne aux dépens de Poitiers).

#### ÉTATS-UNIS.

**14. — The American historical Review.** 1921, janvier. — Edward CHANNING. Il y a trois cents ans (lecture faite à l'American historical Association sur le troisième centenaire du Mayflower). — M. ROSTOVTSSEV. La Russie méridionale à l'époque préhistorique et classique (important article avec une copieuse bibliographie). — Sidney B. FAY. Lumières nouvelles sur les origines de la guerre. III : La Russie et les autres puissances (peut-on admettre la thèse allemande que la mobilisation partielle ou générale des armées russes a précédé et justifié la résolution prise par Guillaume II de mobiliser à son tour et d'appuyer de toute sa force l'ultimatum autrichien avec toutes ses conséquences? L'examen critique de tous les documents jusqu'ici con-



neus ne le permet pas). — L. M. SEARS. Un diplomate confédéré à la cour de Napoléon III (ce diplomate est John Slidell, qui fut envoyé à Paris en 1861 par les États du Sud, tandis que James Mason, sénateur de Virginie, était envoyé à Londres; analyse les lettres écrites à cette occasion par Slidell à Mason. Intéressant). — Th. C. PEASE. Des précautions à prendre avec les documents militaires. = Documents : Le général Meig et la conduite de la guerre civile (ce général fut quartier-maître général à l'armée en 1861 et occupa cette fonction jusqu'à sa retraite en 1882. En 1887 et 1888, à la demande de la direction du journal le « Century », il rédigea un rapport sur les relations qu'avaient eues Lincoln et Seward avec les chefs de l'armée. Ce rapport ne fut pas inséré; on le publie maintenant, avec des extraits du journal tenu par Meig du 29 mars au 8 avril 1861). = C.-rendus : S. C. Vestal. The maintenance of peace (étudie la « balance du pouvoir » et des ententes internationales dans l'histoire; mais ses raisonnements sont trop simplistes et encombrés de détails superflus). — Fr. M. Fling. The writing of history; an introduction to historical method (bon guide à l'usage des étudiants). — Edwin C. Eckel. Coal, iron and war; a study in industrialism past and future (instructif). — T. Franck. An economic history of Rome to the end of the Republic (excellent). — C. Henry Smith. The Mennonites (bon résumé de l'histoire de cette secte en Europe et en Amérique). — Turberville. Mediæval heresy and the Inquisition (utile résumé). — N. Curnock. The journal of the Rev. John Wesley, sometime fellow of Lincoln College, Oxford, vol. VII et VIII (très important recueil de documents). — J. F. Schellema. The Lebanon in turmoil, Syria and the Powers in 1860; book of the marvels of the time concerning the massacres in the arab country, by Iskander Ibn Yaqub Abkarius, translated and annotated (il résulte des corrections apportées par le traducteur aux souvenirs d'Abkarius, en son temps vice-consul des États-Unis à Beyrouth, que la responsabilité des massacres de 1860 retombe en partie sur les Maronites eux-mêmes). — Sarah Wambaugh. A monograph on plebiscites, with a collection of official documents (brève étude sur les plébiscites qui ont amené des changements de souveraineté, de 1791 à 1905 : réunion d'Avignon et du Comtat-Venaissin à la France en 1791; séparation de la Suède et de la Norvège en 1905, etc.; suit une masse de documents qui remplissent un millier de pages). — W. S. Sims et B. J. Hendrick. The victory at sea (excellent, surtout en ce qui concerne la guerre sous-marine). — Haskins et Lord. Some problems of the Peace Conference (donne une très bonne idée du travail accompli par la Conférence de la paix pour la reconstitution territoriale de l'Europe). — Carl Becker. The United States; an experiment in democracy (intéressant). — W. H. Burgess. The pastor of the Pilgrims; a biography of John Robinson (beaucoup de lumière nouvelle sur la biographie de ce personnage). — Ch. Burrage. An answer to John Robinson of Leyden by a puritan

friend, now first published from a ms. of 1609 (ce document, qui reste anonyme, montre les difficultés que rencontra Robinson quand il se sépara de l'Église établie). — *H. E. Bolton*. Kino's historical memoir of Pimeria Alta; a contemporary account of the beginnings of California, Sonora and Arizona, 1683-1711 (le frère Eusebio Kino est un missionnaire qui, de 1687 à 1711, fit plus de cinquante voyages dans ces pays californiens; sa relation, publiée au XVIII<sup>e</sup> siècle sous le titre *Favores celestiales*, était tombée dans un injuste oubli. La présente édition, avec une traduction anglaise, lui restitue son légitime intérêt). — *Clarence W. Alvord*. The Illinois country, 1673-1818 (bon). — *A. C. Mac Laughlin*. Steps in the development of american democracy (brillante exposition). — *J. Brown Scott*. Justicial settlement of controversies between States of American union; an analysis of cases decided in the supreme court of the United States (important; la thèse de l'auteur sur le rôle que doit jouer la Cour suprême des États-Unis est très exagérée). — *V. F. O'Daniel*. The right rev. Edward Dominik Fenwick, O. P., founder of the Dominicans in the United States, pioneer missionary in Kentucky, apostle of Ohio, first bishop of Cincinnati (recherches très étendues; l'ouvrage a été entrepris à l'occasion du centenaire de la fondation du diocèse catholique romain de Cincinnati). — *Paul L. Haworth*. The United States in our own times, 1865-1920 (bon, malgré un abus de références peu utiles). — *O. D. Skelton*. The Canadian dominion; a chronicle of our Northern neighbor (excellent). — *J. H. Latané*. The United States and latin America (nouvelle édition d'un ouvrage publié déjà il y a vingt ans, continué jusqu'à nos jours, mais demeuré incomplet). — *H. Bayley*. Archaic England (compilation de haute fantaisie). — *J. E. Elias*. Het voorspel van den eersten Engelschen oorlog (étude fort bien documentée sur les préliminaires de la première guerre entre la Hollande et l'Angleterre; pas de documents nouveaux). — *G. E. Cory*. The rise of South Africa, to 1857 (se rapporte à la période 1834-1840 et notamment à la guerre contre les Cafres en 1835). — *M. G. Hindus*. The russian peasant and the Revolution (l'auteur, bien renseigné, traite du paysan russe avec sympathie; mais il a le tort de ne pas distinguer les différentes parties de la Russie où la vie économique du paysan n'est pas du tout la même, de ne rien dire sur ses habitudes religieuses et morales, enfin d'idéaliser son caractère. Ces remarques sont de M. Rostovsev).

## GRANDE-BRETAGNE.

15. — *The English historical Review*. 1921, janvier. — R.-L. POOLE. Les débuts de l'English historical Review. — Miss Alice M. ASHLEY. Les « alimenta » de Nerva et de ses successeurs (énumère et analyse les textes du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> siècle qui se rapportent à l'assistance des enfants pauvres en Italie). — F. M. POWICKE. Maurice de Rie-

vaulx (ce Maurice, élu abbé de Rievaulx en 1145, puis de Fountains en 1147, préféra rester simple moine. Un chroniqueur contemporain l'appelle « un second Bède ». On peut en effet lui attribuer trois ouvrages : un volume de sermons, un autre de lettres, un troisième qui contient entre autres un poème latin sur la translation du corps de saint Cuthbert. Publie une lettre de lui à Th. Becket). — Godfrey DAVIES. La bataille d'Edgehill. — W. A. MORRIS. Une mention d'écuage en 1100. — J. H. ROUND. Le service féodal ou « sergenterie » de bouteiller (notes sur un certain Guillaume de Quevilly, qui avait en fief de sergenterie la charge de bouteiller du roi au temps de Henri II). — James TAIT. Les deux plus anciennes chartes de Coventry (Ranulf III de Blonville, comte de Chester de 1181 à 1232, a concédé à la ville de Coventry, dont il était seigneur pour une moitié, deux chartes municipales, dont une a été confirmée par Henri II vers la fin de son règne. Celle-ci fut donnée sans doute quand le comte, encore mineur, était sous la garde du roi. L'autre fut concédée environ vingt-cinq ans plus tard). — Miss Hilda JOHNSTONE. Le parlement de Lincoln en 1316 (discussion sur la date où le parlement accorda au roi un subside pour la guerre d'Écosse : « die Martis proxima ante carnisprivium ». Faut-il faire commencer le carême depuis le dimanche avant ou après le mercredi des cendres et placer cette date au 17 février ou bien au 24? L'ordre des faits tels qu'ils sont notés dans le rôle du parlement prouve qu'il faut admettre la date du 17). — C. JOHNSON. Négociations pour la rançon de David Bruce en 1349 (publie un document en français découvert dans les liasses de la chancellerie). — R. L. POOLE, Ch. H. HASKINS et Mrs Erich GEORGE. Un poème en vers latins sur l'Échiquier (son organisation; vénalité de ses agents. Le poème doit avoir été rédigé entre 1398 et 1410). — Miss Cora L. SCOFIELD. Cinq contrats passés entre le roi Édouard IV et le Faiseur de rois (concernant les capitaineries de Calais, de Guines et de Hammes). — Miss Irène WRIGHT. Histoire de la Jamaïque en 1514-1536 (publie vingt documents en espagnol provenant des registres des ordres royaux à la Contratación de Séville). — J. E. NEALE. L'auteur des « Historical collections » de Townshend (Townshend est mort en 1623; ses « Historical collections » ont été publiées en 1680; il n'est manifestement pas l'auteur de cet ouvrage, qui, d'ailleurs, est une compilation sans valeur originale : des dix-huit journaux du parlement qui y sont publiés, six ne sont que l'abrégé de ceux que rédigea d'Ewes en 1629-1630; les deux autres sont empruntés à Robert Bowyer). — C.-rendus : A. E. Cowley. The Hittites (M. Cowley discute l'opinion du savant autrichien Hrozný, qui voit dans les Hittites un peuple indo-européen parlant une langue très voisine du latin; il prétend prouver que ce peuple n'est pas arien. Pour être négatives, ses conclusions n'en sont pas moins intéressantes; mais l'Autrichien a-t-il tort?). — F. Oswald et T. Davies Pryce. An introduction to the study of terra sigillata (important surtout pour les pote-

ries dites samiennes qui ont été découvertes en Grande-Bretagne). — *B. Krusch et W. Levison*. *Passiones Vitaeque sanctorum aevi merovingici* (belle édition; la partie chronologique est remarquable, malgré des erreurs de détail). — *Chr. Zervos*. Un philosophe néoplatonicien du XI<sup>e</sup> siècle : Michel Psellos (bon). — *Tout*. Chapters in the administrative history of England, vol. I et II (très remarquable). — *Chartularium Studii Bononiensis*, vol. II-IV (ces volumes contiennent des masses de documents, dont un petit nombre seulement intéressent l'Université de Bologne; en outre, ils étaient déjà connus pour la plupart). — *Jules Viard*. Les journaux du Trésor de Charles IV (important; ces journaux permettent de faire d'instructives comparaisons entre les méthodes financières suivies dans le même temps en France et en Angleterre). — *Harry W. Gidden*. The sign manuals and letters patent of Southampton. — *Margaret Deanesley*. The Lollard Bible and other biblical versions (remarquable; assez longue liste de corrections faites par A. G. Little). — *R. H. Murray*. Erasmus and Luther; their attitude to toleration (intéressant, mais diffus). — *Rose Graham*. The chantry certificates and the Edwardian inventories of church goods (textes instructifs très bien publiés). — *G. C. Williamson*. George, third earl of Cumberland (bonne biographie d'un contemporain et émule de Drake). — *W. H. Burgess*. John Robinson, pastor of the Pilgrim fathers (bon). — *Alfred Martineau*. Dupleix et l'Inde française, 1722-1741 (excellent). — *Gooch*. Germany and the French revolution (ouvrage solide et instructif, mais mal composé). — *Elise Koppel, Aage Friiscom et P. Munch*. Andreas Frederik Kriegers Dagboger, 1848-1880, t. I (important, surtout pour l'histoire des duchés de l'Elbe de 1848 à 1858). — *S. Hellmann*. Das Mittelalter bis zum Ausgange der Kreuzzüge (bon manuel, écrit à un point de vue très allemand; la biographie ne contient guère que des ouvrages allemands; pourquoi?). — *A. J. Toynbee*. The place of mediæval and modern Greece in history (intéressante leçon d'ouverture). — *A. S. Turberville*. Mediæval heresy and the Inquisition (bon). — *J. F. Rees*. Social and industrial history of England, 1815-1918 (très bon exposé).

16. — *History*, 1921, janvier. — Commandant WEIL. Guizot et l'entente cordiale (publie une lettre de Guizot au comte de Flahaut, ambassadeur à Vienne, 16 mars 1844, et deux de Flahaut à Guizot, 2 et 18 avril 1844). — C. M. Cox et C. H. GREENE. L'enseignement de l'histoire dans les écoles. = C.-rendus : *H. G. Wells*. An outline of history (ouvrage remarquable dans les parties où l'imagination peut se jouer sans contrôle, ainsi dans la préhistoire; pour l'époque moderne, il dicte des sentences plutôt qu'il n'expose des faits). — *A. Cowley*. Jewish documents of the time of Esra, translated from the aramaic (important). — *W. E. Oesterley*. The sayings of the Jewish fathers, translated from the Hebrew (utile traduction du « Pirke Aboth », un des traités dont est formée la mishnah). — *A. S.*



*Turberville*. Medieval heresy and the Inquisition (travail de bonne vulgarisation). — *Jan Ruinen*. De oudste handelsbetrekkingen von Holland en Zeeland met Engeland tot in het laaste kwartaal der XIV<sup>e</sup> eeuw (très bonne thèse). — *D. B. Morris*. The Stirling merchant gild and life of John Cowane (bon). — *W. S. Harmer*. Cirencester weavers Company; a review of its records (important; 1580-1796). — *G. E. Hubbard*. The day of the Crescent; glimpses of old Turkey (recueil d'anecdotes empruntées à des voyageurs au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle). — *W. F. Reddaway*. Introduction to the study of russian history (insuffisant). — *A. Weiner*. Select passages illustrating commercial and diplomatic relations between England and Russia (incomplet). — *Janet P. Trevelyan*. A short history of the italian people (excellent résumé). — *A. Kalshoven*. De diplomatieke verhouding tusschen Engeland en de Republiek der Vereenigde Nederlanden, 1747-1756 (très bonne thèse). — *H. W. Household*. Our guardian fleets in 1805 (malheureuse tentative pour initier les enfants des écoles à la stratégie navale qui aboutit à Trafalgar. La question de Nelson a été trop agitée dans ces derniers temps, et les spécialistes sont encore trop loin d'être d'accord). — *William Page*. Commerce and industry, 1815-1914 (travail solide avec d'instructives statistiques). — *C. S. Terry*. Zeebrugge and Ostend dispatches (recueil de précieux documents sur l'action de la flotte anglaise devant Ostende et le port de Bruges pendant la Grande Guerre).

17. — *The Quarterly Review*. 1921, janvier. — Sir Ernest SATOW. La réorganisation de l'Europe. — Deux hommes d'État de Dominions : 1<sup>o</sup> Sir Wilfrid Laurier, par Edward POWITT; 2<sup>o</sup> le général Louis Botha, par Sir Lionel PHILIPPS. — Théodore VON SOSNOSKY. Les derniers des Habsbourg : l'empereur François-Joseph, l'archiduc François-Ferdinand et Charles I<sup>er</sup> (d'après les ouvrages de Friedjung, d'Aurel C. Popovici et du comte Czernin). — Le mouvement agraire au Canada (au XX<sup>e</sup> siècle). — J. W. GORDON. La nouvelle constitution allemande. — Sir William ASHLEY. Bolchevisme et démocratie. — Sir R. Henry REW. Le problème des salaires dans l'agriculture. — Laurence BINYON. Traditions anglaises en art (d'après les t. I-VII des publications de la Walpole Society, qui font connaître toute une série d'artistes antérieurs à Hogarth).

18. — *The Scottish historical Review*. 1921, janvier. — James WILSON. Les passages de saint Malachie à travers l'Écosse (saint Malachie d'Armagh traversa deux fois l'Écosse en allant à Rome et au retour en 1140; une troisième fois en 1148, dans un voyage qui se termina par sa mort à Clairvaux, le 2 novembre. Commente le récit que nous a laissé saint Bernard sur la vie et les miracles du saint irlandais et s'efforce d'en déterminer les indications géographiques). — J. Duncan MACKIE. Les joyaux de la reine Marie Stuart (montre ce qu'ils sont devenus; Moray paraît avoir vendu les perles que Marie

avait confiées à sa garde. Élisabeth en acheta, sans que l'on puisse dire exactement lesquelles, en dépit des inventaires qu'on en possède). — J. Storer CLOUSTON. Fermages écossais d'autrefois dans les Orcades comptés en livres sterling, non en monnaie écossaise (il s'agit des « rentals » du comté d'Orkney, acquis par Lord Sinclair, pour l'année 1502-1503. On avait admis jusqu'ici que les sommes portées sur ce compte étaient en monnaie d'Écosse). — J. T. BROWN. James Boswell considéré comme « Essayist ». = C.-rendus : H. M. Mackay. Old Dornoch, its traditions and legends (bonne monographie d'une ville qui fut le siège d'un évêché fondé par saint Gilbert). — Th. C. Wade. The sovereignty of the British seas, written in the year 1633 by Sir John Borroughs, keeper of the records in the Tower of London (bonne édition d'un texte important pour l'histoire du droit international. Ce mémoire de Borroughs, terminé en 1633, fut connu de Selden, qui l'utilisa dans son *Mare clausum* avant qu'il eût été publié, 1654). — G. C. Williamson. George, third earl of Cumberland, 1558-1605 (bonne biographie). — John Warrack. Domestic life in Scotland, 1488-1688 (beaucoup de renseignements curieux sur l'ameublement et les usages domestiques). — D. P. Heatley. Diplomacy and the study of international relations (instructif). — W. H. Scofield. Mythical bards and the life of William Wallace (Henry l'Aveugle, auteur du poème sur Wallace, est un personnage légendaire; l'auteur, anonyme, n'a jamais été aveugle, ni un ménestrel errant; c'était sans doute un héraut qui fit une propagande sans scrupule en faveur de son pays et qui n'a pas hésité à déformer l'histoire pour la faire servir aux intérêts de la noblesse écossaise). — Hew Scott. Fasti ecclesiae Scoticanæ (nouvelle édition revue et continuée jusqu'à nos jours d'un tableau montrant l'œuvre accomplie par les ministres dans l'église d'Écosse depuis la Réforme).

---

## CHRONIQUE.

---

**France.** — Le comte Robert DE LASTEYRIE DU SAILLANT est mort le 29 janvier 1921, âgé de soixante-onze ans; fils du comte Ferdinand de Lasteyrie, l'auteur d'une *Histoire de la peinture sur verre* qui lui avait ouvert les portes de l'Institut (1860), il naquit à Paris le 15 novembre 1849. Élève à l'École des chartes, il venait d'y terminer sa seconde année quand éclata la guerre avec la Prusse. Lasteyrie se battit bravement à l'armée de la Loire et y fut blessé. Il revint ensuite à l'École d'où il sortit en 1873 avec une thèse sur l'*Origine des vicomtes de Limoges*, qui lui valut plus tard, en outre, le titre d'élève diplômé à l'École pratique des Hautes-Études. Mais, c'est vers l'archéologie plutôt que vers l'étude des institutions qu'il se sentait entraîné par l'exemple paternel et par son goût personnel. Il fut d'abord comme une sorte de répétiteur du cours que J. Quicherat professait alors avec tant d'autorité à l'École; il fut ensuite chargé (1878) de suppléer son ancien maître et enfin il lui succéda (1880); sans faire oublier celui qui a véritablement créé l'enseignement de l'archéologie médiévale en France, il s'en montra le très digne successeur par ses vastes connaissances, l'originalité de ses vues, son talent de professeur. Malheureusement, la politique vint pendant plusieurs années le disputer à l'érudition; puis une insidieuse maladie mina peu après ses forces et l'obligea d'abord à prendre un suppléant, puis à quitter cette chaire à laquelle il était profondément attaché. D'autres fonctions venaient en même temps disperser son activité : il fut en effet membre de la Commission de surveillance de la bibliothèque et des collections de la ville de Paris, du Comité des inscriptions parisiennes, du Comité des travaux historiques, du Comité du Congrès pour la protection des monuments, etc. Aussi a-t-il relativement peu publié; mais le peu qu'il a donné est de premier choix. Il commença cette *Bibliographie des Sociétés savantes* qui, avec la collaboration d'abord de M. Lefèvre-Pontalis, ensuite et surtout de M. A. Vidier, est devenue un admirable instrument de travail. Aux *Inscriptions de la France du V<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par F. de Guilhermy, il ajouta le tome V, consacré à l'ancien diocèse de Paris (1883); puis il donna le *Cartulaire général de Paris*, tome I, 528-1180 (1887); l'*Album archéologique des musées de province* (1890). Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1890), il ne tarda pas à être chargé par elle de diriger pour la période médiévale le grand recueil des *Monuments Piot*, et il y fit insérer plusieurs mémoires rédigés par lui. Son ouvrage capital, où il put déployer à son aise toutes les richesses de son érudition : l'*Architecture religieuse en France à l'époque romane* (1912), faisait

espérer une suite pour l'époque gothique. Ce couronnement d'une vie de labeur lui a été refusé : la guerre est survenue, qui l'éprouva cruellement; un de ses fils mourut le 9 janvier 1915, à l'anniversaire du jour où il avait été blessé lui-même en 1870. Depuis lors, son état maladif n'a fait qu'empirer. A peine pouvait-il quitter son château limousin pour venir présider le Conseil de perfectionnement de l'École des chartes ou pour apporter sa voix à un ami candidat à l'Académie; la dernière fois qu'il y parut, en novembre dernier, son extrême maigreur et sa respiration difficile laissèrent à ses confrères et amis la plus pénible impression. Il partit en effet pour ne plus revenir.

Ch. B.

— Le centenaire de l'École nationale des chartes a été célébré le 22 février 1921 avec un grand éclat. M. le Président de la République a bien voulu présider la séance solennelle de l'après-midi. MM. Gustave SERVOIS (ancien directeur général des Archives, promotion de 1854), le comte DURRIEU, président de la Société des anciens élèves de l'École, Maurice PROU, directeur de l'École, Henri PIRENNE, recteur de l'Université de Gand, le ministre de l'Instruction publique sont venus dire, avec toute l'autorité qui s'attache à leur nom et à leurs fonctions, la place que l'École des chartes a occupée dans le travail scientifique en France et hors de France depuis la Restauration jusqu'à nos jours. Les noms de Guérard, de Jules Quicherat, de Paul Meyer, tous trois anciens directeurs de l'École, de Léopold Delisle, qui présida pendant tant d'années le Conseil de perfectionnement, suffiraient, s'il en était besoin, pour en caractériser la multiple et féconde activité. Un ancien élève, officier, décoré pour sa belle conduite sur les champs de bataille, est venu lire les noms de ses camarades qui ont donné leur vie (ils furent cinquante et un) pour le salut de la France. Le secrétaire de la Société des anciens élèves a lu la longue liste des adresses envoyées à l'École par les universités et établissements scientifiques étrangers. Le soir, un banquet de 240 couverts, présidé par le ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bérard, a renoué la longue chaîne des générations qui se sont succédé durant un demi-siècle à l'École; on remarquait dans l'assistance les jeunes filles élèves de l'École appartenant aux récentes promotions; des érudits étrangers : belges, suisses, anglais et américains, ont dit en termes chaleureux ce qu'ils devaient à l'enseignement de l'École. Ces témoignages, si précieux à recueillir, ont été au cœur des Français, anciens et jeunes, qui, sans doute, ont été fiers des éloges décernés à leur établissement, mais qui voudront continuer de les mériter en restant fidèles à son esprit de travail persévérant et méthodique mis au service de la science et de la patrie.

— Une Société d'histoire du droit a été fondée en novembre 1913. Son premier président fut M. Jobbé-Duval, professeur à la Faculté de droit de l'Université. Dès sa fondation, elle marqua ses intentions par la nomination de quatre commissions. La première doit s'occuper des



études de droit ancien, oriental, grec et romain; la seconde a pour mission de préparer la rédaction de tables destinées à signaler les passages des auteurs et des documents qui intéressent l'histoire du droit; la troisième et la quatrième sont respectivement chargées de préparer des éditions de textes juridiques et de recueillir les chartes de franchises, afin d'en former ultérieurement un *Corpus*. La guerre avait arrêté les travaux et suspendu les séances de la Société. En novembre 1920, elle a décidé de reprendre son œuvre. Désormais, elle tiendra le deuxième jeudi de chaque mois, à 17 heures, à la Faculté de droit (rue Saint-Jacques), une réunion dans laquelle elle recevra les communications d'ordre scientifique et autres que ses membres sont invités à lui adresser. Ces communications doivent être envoyées soit au président, M. Paul Fournier, 71, avenue de Breteuil (XV\*), soit au secrétaire, M. Ernest Champeaux, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Strasbourg, 6, rue Lenôtre, à Strasbourg. La cotisation annuelle est de 10 francs.

**Belgique.** — La Société d'art et d'histoire de Liège a célébré solennellement, le 12 novembre 1920, le millénaire d'Étienne, évêque de Liège, mort le 19 mai 920. Les discours prononcés à cette occasion ont été publiés dans *Leodium* (livraison de novembre-décembre 1920). Ce sont ceux de M. Jules CLOSON, professeur à l'Université, sur l'œuvre politique d'Étienne; du chanoine G. SIMENON sur son œuvre littéraire et liturgique; d'Ant. AUDA, maître de chapelle à l'établissement des Salésiens, sur son œuvre musicale. Dans ce dernier écrit, on fait ressortir l'importance de Metz qui, au x<sup>e</sup> siècle, fut « le centre par excellence du mouvement liturgico-musical, comme Aix en était le foyer littéraire le plus brillant ».

**Russie.** — D'après une nouvelle communiquée à l'Académie des inscriptions (séance du 11 février 1921), le professeur Fedor Ivanovitch OUSPENSKY a été « assassiné par les bolchevistes ». Cet odieux attentat ajoute une nouvelle victime à la liste déjà si longue des savants que la guerre n'a pas épargnés. Professeur à l'Université d'Odessa, puis plus récemment à celle de Kiev, membre de l'Académie des sciences de Petrograd, directeur de 1895 à 1914 de l'Institut archéologique de Russie à Constantinople, Théodore Ouspensky avait consacré toute son activité à l'étude de l'histoire et de l'archéologie byzantines. Les lecteurs de la *Revue historique* connaissent quelques-uns de ses nombreux travaux qui ont été signalés au fur et à mesure de leur apparition dans nos bulletins d'histoire byzantine<sup>1</sup>. Œuvres d'un historien, en même temps archéologue, ils mettaient en lumière tous les aspects de la civilisation byzantine et quelques-uns ont fait époque, comme la publication du magnifique manuscrit de l'Octateuque du Sérail (*Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, XII, 1907) qui révéla des tendances peu connues jusque-là

1. Voyez notamment *Rev. histor.*, t. CV, 1910, p. 125; CXVII, 1914, p. 69; CXXVIII, 1918, p. 328, 333.

de l'art byzantin et apporta une contribution tout à fait nouvelle à l'histoire intellectuelle de Byzance sous les Comnènes.

On peut en dire autant de son étude sur les *Nouvelles découvertes de mosaïques dans l'église Saint-Démétrius de Salonique* (*Bulletin de l'Institut archéologique russe*, 1909) qui donna pour la première fois une reproduction de ces chefs-d'œuvre de l'art byzantin.

Mais la grande œuvre scientifique d'Ouspensky fut l'organisation de l'Institut archéologique de Russie à Constantinople, dont il fut le directeur depuis sa fondation en 1895 jusqu'aux événements de 1914. Entouré de collaborateurs éminents qui sont aujourd'hui des maîtres de la science byzantine, Ouspensky avait installé dans un hôtel de la Grand'Rue de Péra une bibliothèque qui devint bientôt considérable, ainsi qu'un cabinet des médailles et un musée, alimentés par les nombreuses fouilles et explorations des membres de l'Institut. Ceux d'entre nous qui ont eu l'occasion d'aller à Constantinople ne se souviendront pas sans émotion de la bonne grâce souriante avec laquelle ils étaient accueillis dans cette maison et de l'hospitalité affectueuse qu'ils y recevaient.

Ouspensky avait fait de son Institut une maison de travail vraiment fécond. Dès 1896, il commençait la publication d'un bulletin (*Izvestia*) dans lequel ont paru des travaux de premier ordre, comme ceux de Th. Schmitt sur Kahrië-Djami et de Pantchenko sur les lois agraires. En même temps des voyages d'exploration étaient entrepris à Trébizonde, au mont Athos et surtout en Bulgarie où des fouilles mirent à jour les ruines curieuses de la première capitale des khans bulgares, Aboba-Pliska. Dans le dixième volume du bulletin (1905), Ouspensky et ses deux collaborateurs, Skorpil et Pantchenko, présentèrent eux-mêmes la découverte qu'ils venaient de faire d'une ville bulgare du IX<sup>e</sup> siècle.

La dernière œuvre importante d'Ouspensky avait été la publication du premier volume d'une *Histoire de l'empire byzantin* (1913) qu'il laisse inachevée. Obligé de quitter Constantinople en 1914, Ouspensky mit à profit l'occupation de Trébizonde par les armées russes en 1916 pour diriger dans les vieilles églises byzantines et dans les monastères de cette ville une exploration des plus fructueuses (voy. *Revue historique*, t. CXXVIII, 1918, p. 333). A partir de ce moment on perd ses traces et l'on ignore le détail de la sanglante tragédie dont il périt victime. Il a eu la douleur, avant sa mort, d'apprendre que les trésors qu'il avait réunis dans son Institut avaient été indignement saccagés. Ainsi il a su qu'était anéantie l'œuvre à laquelle il avait consacré toute son existence; du moins sa mémoire restera chère à tous ceux qui ont eu l'honneur de le connaître et les travaux importants qu'il laisse après lui continueront de faire autorité dans la science historique.

Louis BRÉHIER.

Le gérant : R. LISBONNE.

